

LE MONDE ILLUSTRÉ

ATHENÆUM
8 MARS 1946
NOT TO BE TAKEN AWAY

UNIV. DE PARIS
B.D.I.C.

UNIVERSITY OF PARIS
B.D.I.C.

2 MARS 1946

PRIX : 30 FRANCS



F.P. 9

JEUNESSE DU THÉÂTRE AMÉRICAIN

On ne connaît de l'Amérique que son cinéma. Mais le théâtre s'épanouit quand même sous les lumières de Broadway.



R. JEANNISSON

CHAQUE
 BON DE LA LIBÉRATION
 QUE VOUS SOUSCRIVEZ
 C'EST UNE PIERRE
 QUE VOUS APPORTEZ
 A LA
 RECONSTRUCTION
 DU PAYS



P. Curly

Armagnac Sempé

SYNERGIE
 H. A. SEMPÉ - SABAZAN GER

Le secret de votre Beauté

WIL'S

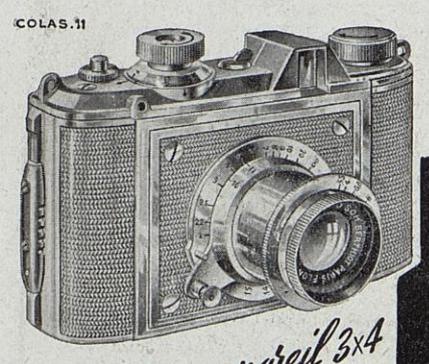
L'ÉLEGANCE DU VISAGE

Crèmes, Fards, Parfums

Roffignac

LA
 MARQUE

que porte le bon
COGNAC



*Le meilleur appareil 3x4
 utilisant la pellicule 4x6 1/2*

Quelques caractéristiques du LYNX

Format 3 x 4 (16 vues sur pellicule 4 x 6 1/2)

Corps de l'appareil construit d'un seul en métal (hydranalium) moulé sous pression d'une robustesse à toute épreuve.

Objectifs Flor Berthiot F/3.5 à 4, lentille F/2.8 à 6 lentilles, recouverts d'un enduit bichromé sous vide augmentant la clarté de l'image.

Obturateur à rideaux à vitesses contrôlées 1/25^e au 1/500^e. 6 vitesses intermédiaires.

Retardement. Echelle de profondeur de champ à lecture directe.

Prix du LYNX F/3.5 : 7.606 Frs
 F/2.8 : 10.320 Frs

PHOTO-RAYLU
 8. AV. DE LA 6^e ARMÉE - PARIS

LYNX

P. Gault



PASSION

Lofaly

PARFUMEUR * 39, RUE GALILEE * PARIS

LEVITAN

décoration

63, Bd MAGENTA, PARIS-X^E MÉTRO: GARE DE L'EST



LAQUETTE DÉCORATION GRATUITEMENT SUR DEMANDE

M^{re} Lévitane vous attend!

L.51

prestige



CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC

EXPRESS-PUBLICITÉ

F° P. 9

LA FOIRE DE BALE

et le Rééquipement de la France

Du 4 au 14 mai 1946 aura lieu pour la 30^e fois la Foire de Bâle. Elle s'annonce comme un événement essentiel pour l'industrie et le commerce européens.

Cette grande manifestation suisse a reçu l'année dernière 360.000 visiteurs dont un grand nombre venus de l'étranger malgré les difficultés du moment.

Cette année, le nombre d'exposants doit dépasser 2.000 qui se répartissent dans toutes les branches de l'activité industrielle : les machines outils, la mécanique et l'outillage de précision, l'industrie électromécanique, l'horlogerie et l'orfèvrerie, l'économie ménagère, l'industrie textile, l'industrie de la chaussure, l'industrie du bâtiment et l'outillage pour les travaux publics, les industries chimiques et pharmaceutiques, l'industrie de la machine agricole, de l'imprimerie, etc.

Il est certain que l'année 1946 sera pour la Foire de Bâle un succès sans précédent. En effet, dans une Europe terriblement dévastée, la Suisse grâce au labeur intelligent et constant de ses habitants a conservé à peu près dans tous les domaines un potentiel de production considérable. Depuis la fin de la guerre en Europe, les manufactures suisses ont pu être alimentées à peu près normalement et la Suisse est prête à aider de toute la puissance de son industrie au relèvement de l'Europe.

Pour nous Français, qui ne pouvons malgré tous nos efforts, remettre rapidement en route notre économie sans une aide extérieure, la proximité d'un tel fournisseur est particulièrement intéressante. La France était avant la guerre le troisième client de la Suisse et la haute qualité des produits helvétiques étaient spécialement appréciés.

En plus des produits de consommation depuis longtemps connus et appréciés, la Suisse peut nous fournir des locomotives à vapeur ou électriques, des machines agricoles, de l'outillage de précision, des turbo-alternateurs pour nos centrales électriques, des machines agricoles le tout de la meilleure qualité technique.

Nous devons être économes de nos devises et c'est peut-être une raison de nous fournir en Suisse, pays de la haute qualité. Nous pouvons d'ailleurs acheter beaucoup en Suisse, sans que se pose pour nous le problème des devises. En effet, la France est restée en 1945, comme elle l'était en 1938, le deuxième fournisseur de la Suisse qui, au cours de l'année qui vient de finir a absorbé 10,6 % du total de nos exportations. Ce chiffre augmentera encore au fur et à mesure de nos possibilités de production.

Les dirigeants des deux pays ont d'ailleurs fort bien compris l'importance de la question et ont signé le 16 novembre dernier, un accord économique. Par sa proximité immédiate le matériel suisse peut être acheminé rapidement en France, sans être tributaire du manque de tonnage qui entrave les exportations des pays d'outre-mer.

Nous sommes persuadés qu'un grand nombre d'hommes d'affaires français se rendront à Bâle. La Suisse s'apprete à les recevoir, comme on sait recevoir dans ce pays. Les visiteurs bénéficieront des facilités de séjour qui ont été prévues. Ils obtiendront dès maintenant des informations auprès des organismes officiels et en particulier à la Chambre de Commerce Suisse en France.

Jean DUSAILLY.

LE MONDE PHILATÉLIQUE

PARIS. — Les timbres suivants furent retirés de la vente en date du 2 février 1946 : 4 + 2 francs Croisade de l'air pur ; 4 + 2 francs Oradour-sur-Glane ; 2 + 3 francs journée du timbre ; 2 francs d'Outre-Mer ; 20 francs Blason de Normandie.

PARIS. — La réapparition de la presse philatélique attendue pour le 15 février 1946 fut ajournée sine die. On ignore pour quels motifs le Ministère de l'Information est revenu sur sa décision.

HELSINKY. — Un timbre de 5 marks fut émis pour commémorer le 80^e anniversaire du célèbre compositeur finlandais J. Sibélius.

PARIS. — L'éditeur du catalogue « Complet », Édouard Berek, organise un grand concours qui comporte 3 compétitions, honorées au total de plus de 100.000 francs de prix.

LES « FONDS LIGNÉS »

La plupart des timbres des émissions de 1863-70, « Napoléon lauré » et de 1870-76 « Cérès dentelé » présentent une très intéressante variété, connue de tous les philatélistes sous le nom de « fond ligné ». Dans le fond du médaillon, qui normalement devrait être uni, on aperçoit des rayures blanches plus ou moins accentuées. Parfois ces rayures sont horizontales, parfois, plus rarement, elles sont verticales. Certaines pièces présentent même des rayures en sens oblique. Avec l'émission des timbres du type « Sage », en 1876 ce phénomène a disparu pour réapparaître en 1923 sur quelques rares pièces du type « Pasteur ». On

connaît également quelques timbres du type « Semeuse » avec fond plein, qui présentent des rayures semblables mais beaucoup moins régulières. Mais dans l'émission des timbres « Pétain » et de la nouvelle « Cérès » de 1938, cette variété devient de nouveau plus fréquente et parfaitement semblable au « fond ligné » des Napoléons et des vieux Cérès.

Quelle est l'origine de cette variété ? Ni les experts, ni les techniciens qui s'occupent de fabrication de timbres ne sont encore tombés d'accord à ce sujet. Le Docteur Locard dit que l'effet des rayures est dû à la texture du papier, indiscernable avant l'impression mais que l'application de la couleur fait ressortir.

Georges Brunel se basant sur des explications de quelques experts en matière de typographie, affirme que ces variétés — qu'il qualifie « sans intérêt » — sont dues à l'étamine (ou blanchet) du rouleau de la machine sous lequel passait la feuille au moment de l'impression. Le phénomène des rayures a dû se produire à la fin du tirage lorsque le blanchet était aplati après avoir servi longtemps, c'était en somme la frame du tissu qui prenait plus fortement la feuille de papier.

Marconnet, s'appuyant sur Maigrot nous donne les explications suivantes : « En se rapportant aux procédés d'impression photographique, la photographie, la phototypie, par exemple, on a reconnu que l'encre ne prend régulièrement que si la planche (zinc, verre ou cuivre) a sur la surface un lignage ou un triage imperceptible qui laisse des pleins et des creux qui mordent mieux à l'encre, tandis que la couleur appliquée sur l'espace, relativement grand, laissé autour de l'effigie du timbre est susceptible de ne pas mordre et laisser alors des parties blanches qui tout en étant presque imperceptibles, empêchent la vivacité de la nuance ».

Je crois que le docteur Locard et Georges Brunel font erreur et que c'est Maigrot qui voit la chose juste. La technique d'impression s'est sensiblement perfectionnée depuis 1870, mais ce qu'ils disent au sujet de l'encre est valable aussi bien pour les rotatives, que pour les anciennes presses à bras et presses à platine. On peut remarquer que les rayures ne sont pas toujours droites mais parfois sinuées. Ce qui prouve que leur origine ne peut pas être recherchée dans la texture du papier.

Chose curieuse : tandis que les pièces classiques présentant cette variété sont très recherchées et cotées chères, les « fonds lignés » modernes sont presque complètement délaissés par les collectionneurs et même par les chasseurs de variétés les plus passionnés qui leur prêtent peu d'attention.

Peut-être un jour un marchand lancera la mode de cette variété et alors tout d'un coup on paiera quelques centaines de francs pour une pièce que l'on peut avoir aujourd'hui encore pour une dizaine de francs.

P. ALMASY.

LE HOME DE BON GÔÛT

Sélection MEUBLES

77, F^o SAINT-ANTOINE PARIS

UN CADEAU DE CHOIX... "COLLECTION IMPERIALE"

J. FORET Expert

ACHAT-VENTE TIMBRES-POSTE

Env. Catal. P.A. P.P. 1947

PRIX : 300F

Avec timbres 500 à 50.000F

64, R. LAFAYETTE, PARIS. PRO. 3427

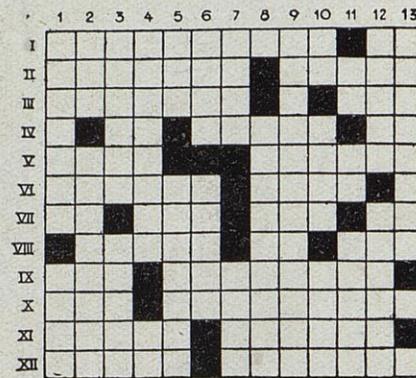
NOS MOTS CROISÉS

par VOIVOI

PROBLÈME N° 46

HORIZONTALEMENT. — I. Moine et prédicateur; Note. — II. Aryens ou Juifs, Chinois ou Iroquois, tous en font partie; Nés de. — III. Confirme; Un plat de ces légumes eut un jour une grande valeur d'échange. — IV. Phonétiquement : saisir avidement avec la gueule; Ville du Piémont; Ici. — V. Cri accompagnant souvent un saut; C'est presque un tam-tam. — VI. Le germe d'un être organisé s'y développe; Fils de Suède. — VII. En force; Ici il lui manque un e, mais de son vivant il lui manquait bien plus; Il paraît qu'un beau désordre est un de ses effets; Phonétiquement : Ville belge. — VIII. C'est très mal de le faire à son prochain; Un Dieu de lumière; On lui supposait bonne ou mauvaise influence près du berceau. — IX. Le drap en a deux; Ceux qui vont mourir. — X. Ville allemande; Genre de palmiers. — XI. Si vous êtes assis, vous l'avez fait; Ses jardins ont été chantés. — XII. Donnai de l'air; Anagramme d'un mot qualifiant l'état d'esprit de gens dont rien ne trouble la paix.

VERTICALEMENT. — 1. Un Malouin célèbre parmi les Corsaires; Fit du tort. — 2. Recueil de mots; Astronome grec. — 3. Essentielle et indispensable au maintien de la vie; En quittant son nid, l'oiseau le prend. — 4. En temps de restrictions, nous apprécions beaucoup les produits de ces races-là; Affirmation allemande. — 5. Sur l'eau ou dans une église; Il est capable de discuter savamment sur la théologie musulmane; Si vous l'avez fait le vendredi, gare au dimanche! — 6. A l'Opéra il nous transporte, chez nous il nous embarasse; Les Japonais y sont entourés d'eau. — 7. Anagramme de celle qui ne vit que l'espace d'un matin; Fit d'un roi de France un chrétien. — 8. Se dit de l'élément solide des graisses. — 9. Pour en faire, il faudrait au moins écrire ce mot sans faute! Il a un air inquietant. — 10. En matière de; Lança un livre, fit circuler des valeurs, exprima une pensée; Anagramme d'une peau épaisse. — 11. Pronom; En toc;



Quelqu'un savait le mettre à la fureur des flots. — 12. C'est un col un peu haut; Ce bon vin d'Espagne nous pardonnera notre petite entorse à l'orthographe. — 13. S'incorpore.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 45

HORIZONTALEMENT. — I. Eminence, Nés. — II. Xavier, s. v. p., Ra. — III. Isère, Itou, On. — IV. Rve, Chiens. — V. Té, Lierre. — VI. Enonce, Ifni. — VII. Numa, Mi, Ilanz. — VIII. Cc, Tas, Sea. — IX. Eloignement. — X. Ers, Régie. — XI. Né, Auédas, Re. — XII. Subir, Ilus. — XIII. Lima, Silo.

VERTICALEMENT. — 1. Existence. — 2. Mas, Enucléés. — 3. Iver, Om, Or, Ur. — 4. Nirvana, Isab. — 5. Eeee, Tg, Cil. — 6. Nr, Leman, Cri. — 7. Ici, Isère. — 8. Esther, Media. — 9. Voir, Inégal. — 10. Puénil, Nisus. — 11. Néfaste, Si. — 12. Eris, Nne. — 13. San, Mizaine.

LE BRIDGE

Dans le coup que nous avons présenté la dernière fois, les quatre jeux étaient

NORD
Pique : 7.3.2.
Cœur : 10.9.8.6.
Carreau : D.V.
Trèfle : 10.6.5.2.

OUEST
Pique : 3.4.5.6.
Cœur : R.D.V.3.
Carreau : R.10.7.6.3.
Trèfle : V.8.4.3.

EST
Pique : A.R.9.8.
Cœur : 7.5.4.2.
Carreau : 9.6.5.
Trèfle : 9.7.

SUD
Pique : D.V.10.6.5.4.
Cœur : A.
Carreau : A.4.2.
Trèfle : A.R.D.

Sur l'entame du roi de cœur, les 4 piques demandés paraissaient « a priori » assurés, avec la perte éventuelle de deux atouts et d'un carreau. Et cependant, en raison de la distribution des piques, tous ceux qui, après avoir pris en Sud de l'as de cœur ont joué la dame de pique, ont perdu le coup.

En supposant que les conditions les plus défavorables pouvaient être réalisées, il était possible de gagner le coup en ne donnant tout de même que le roi de carreau et deux atouts.

Voici comment Sud a joué pour parer à la double éventualité de mauvais partage.

Après avoir pris à cœur, il joue le 2 de carreau de sa main. Ouest prend du roi et retourne petit trèfle. Sud prend de l'as, joue le 4 de carreau vers sa dame, puis le 2 d'atout du mort. Il met le 10 sur le 8 d'Est et constate que Ouest ne fournit pas. Il joue alors son as de carreau, le coupe du mort avec le 3 et joue le 7 d'atout, assurant ainsi la réussite du contrat.

Voici la solution du problème cartes sur table.

NORD. — Pique : D.6. Cœur : R.V.9. Carreau : 3. Trèfle : 8.2.
OUEST. — Pique : 7.4. Cœur : D.4. Carreau : 9.7. Trèfle : 7.5.
SUD. — Pique : néant. Cœur : A.2. Carreau : R.8.6.4.2. Trèfle : A.
EST. — Pique : R.5.3.2. Cœur : 8.6.5. Carreau : D. Trèfle :
Nord-Sud jouent atout cœur et font toutes les levées. Nord a la main.

Nord attaque D. de pique. Est couvre du R. Sud coupe de l'as d'atout, rejoue le 2 de cœur et fait tomber les atouts, jetant A. de trèfle et 2 de carreau de Sud. Ouest est squeezé au 3^e atout. S'il jette carreau, tous ceux de Sud sont affranchis; s'il jette 7 de pique, il est squeezé au tour suivant quand Nord jouera 6 de pique.

Si Est ne prend pas la dame de pique, Sud jette le 2 de carreau. Nord joue le 6 de pique qu'il coupe de l'as de cœur. Il fait tomber les atouts. Est est squeezé, qu'il jette trèfle ou carreau.

E. MICHEL-TYL.

90^e Année - N° 4349

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

2 Mars 1946

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : F. de CLERMONT-TONNERRE

Téléphone : INValides 19-44 - INValides 67-48

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"

12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80

7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

ABONNEMENTS 6 mois un an

France et Colonies Frs 750 1.500

Étranger : 800 1.600

1/2 tarif postal 850 1.700

Plein tarif postal 850 1.700

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE

Téléphone : INValides 80-37 - INValides 80-53

RÉDACTION - VENTE - ABONNEMENTS

69, Quai d'Orsay - PARIS VII^e - Adr. Tél. : MONDIL-Paris

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



Troubles aux Indes. Une « Jeep » en flammes à Calcutta.

LA FRANCE ET LE MONDE

JEUX DANGEREUX

B IEN plus que les secrets atomiques, ce sont les mythes qui menacent le monde. Emeutes et rivalités de services secrets, divisions affrontées, ruptures de relations commerciales et refus de crédits : tel est le triste bilan de la lutte qui continue entre les démocraties humanistes et les sociétés matérialistes. Notre civilisation n'a pas connu de crise pire depuis que Souboutaï menaçait le Danube et que les Turcs étaient sous les murs de Vienne.

L'Angleterre combat aux avant-postes. Elle sent bien que sa position est un peu en flèche, et des tendances apparaissent dans sa presse à s'étonner qu'elle supporte seule les coups. Tout compte fait, elle joue un peu le rôle de l'armée française au cours des dernières guerres territoriales. L'immense ironie des choses, comme disait Anatole France, veut que ce soit maintenant les leaders de l'opposition conservatrice qui interrogent M. Bevin sur ses rapports avec l'U. R. S. S. Le ministre travailliste ne peut se justifier qu'en démontrant qu'il défend les intérêts supérieurs de l'Empire. Ainsi, bon gré mal gré, l'ensemble du pays est-il amené à voir dans l'impérialisme communiste un danger profond.

L'Empire emboîte le pas. A peine se sont éteints les échos des âpres invectives qu'ont échangées M. Bevin et M. Vichinsky, que surgit, au Canada, le « scandale atomique ». Savamment orchestré, il permet la continuation d'une véritable préparation psychologique des peuples anglo-saxons à un conflit que l'on s'efforce de leur faire apparaître comme inévitable.

Parallèlement, la Russie se dit menacée et agit. Déjà, elle dispose de plus de 25 % de divisions sous les armes qu'elle n'en avait pendant les hostilités. Tito masserait des troupes face à l'Italie. Et les marins hindous, appuyés de la R. A. F. indigène, se révoltent à Bombay ; l'Égypte est en effervescence. Est-ce une répétition générale de la destruction éventuelle des dispositifs de sécurité placés aux points névralgiques des communications d'un Empire trop dispersé ?

Alors, on reparle d'un gouvernement de coalition en Angleterre. Si le Congrès américain ne ratifie pas

l'emprunt laborieusement négocié entre le State Department, Lord Keynes et Lord Halifax, il se pourrait qu'il faille s'y résigner. Est-ce là ce qu'attend M. Churchill aux Etats-Unis ? La formule gouvernementale qui associerait les conservateurs, partisans d'une étroite entente avec les U. S. A., apporterait à l'opposition républicaine des apaisements considérables. Mais elle mettrait un terme aux grandes réformes de structure et retarderait d'autant l'évolution sociale de l'Angleterre. Elle assurerait, pour le meilleur et pour le pire, l'étroite unité d'action entre les peuples anglo-saxons. Ainsi se vérifieraient les prophéties que publie inlassablement, depuis plus d'un an, dans le journal *People*, l'astrologue anglais Lyndoe, dont l'influence sur l'opinion britannique ne peut être sous-estimée. Des masses d'hommes, qu'anime un sincère idéal de liberté et de respect de la dignité humaine, seraient prêtes à nouveau pour un ultime règlement de comptes, d'allure quasi-religieuse, qui ne déplairait certes pas à certaines coalitions d'intérêts et à d'autres forces occultes, sachant utiliser les événements quand elles ne les provoquent pas. Une fois de plus, la mystique aurait été « mangée » par la politique.

Heureusement que, face à cette hallucination collective, des réalités subsistent. L'U. R. S. S. est peut-être prête à un « blitz-krieg ». Mais elle n'en possède pas aujourd'hui les bases stratégiques. On peut douter qu'à l'heure où elle doit affronter une écrasante reconstruction économique, combler les vides immenses laissés dans sa population par les massacres nazis, elle se laisse entraîner à un nouveau conflit qui s'avèrerait sûrement long. Et puis, il serait si humain que Staline désirât terminer en beauté sa vie extraordinaire. Est-il encore à l'âge où l'on rejoue, sur un coup de dés, l'œuvre réussie d'une vie entière ?

Les Anglo-Saxons, eux, conservent un potentiel matériel intact qui leur permettrait de supporter un conflit de longue durée. Mais leurs peuples sont las, moralement et physiquement, de la tension des années qu'ils viennent de traverser. De là l'importance des campagnes qui tentent de bander à nouveau un ressort

passablement détendu. Elles ne servent qu'à indiquer qu'il manque aux Anglo-Saxons les bases psychologiques d'une éventuelle action. Et peut-on croire facilement que le militant socialiste sincère qu'est M. Bevin, qui rappelle avec orgueil à la Chambre des Communes ses origines prolétariennes, tente de détruire de gaieté de cœur un état authentiquement prolétarien ?

Les deux blocs réarment et se défient « à l'hitlérienne », oublieux déjà de l'expérience pourtant récente. C'est qu'ils continuent à avoir peur l'un de l'autre. Et la peur engendre le mythe de la fatalité des catastrophes. Pourtant, il est impossible de ne pas se rendre compte qu'un nouveau conflit serait la fin de toute notre civilisation. Est-ce là ce que veulent les peuples ? Est-ce là ce que veulent ces intérêts auxquels les dirigeants ne sont pas toujours insensibles ? Cet appel à la raison, au bon sens, à l'optimisme, il appartient à la France de le lancer.

La France supporte les contre-coups de cette lutte, dans laquelle elle voudrait désespérément éviter de s'engager.

Elle sait que le mythe de la force n'a jamais pu arrêter les grands mouvements d'idées.

C'est donc avec méfiance qu'elle assiste à la véritable guerre des nerfs qui se déroule autour d'elle. Le contrôle des armes psychologiques lui apparaît aussi délicat et aussi précaire que celui des réactions nucléaires.

C'est pourquoi, chez elle et dans le monde, elle aspire au rassemblement des hommes de bon sens. Une nouvelle guerre n'est pas inévitable, il y a même bien des raisons objectives pour qu'elle n'ait pas lieu. Si un incident local paraissait devoir mettre le feu aux poudres, serait-il encore trop tard pour réunir autour d'un tapis vert les dirigeants qui croient à l'homme, et qui prennent à tâche de rassurer l'humanité et de la faire espérer, au lieu de chercher à baser des sécurités illusoire sur le désespoir et sur la résignation ?

MMI

RÉFLEXIONS DU MONDE VIVANT

A QUOI PENSENT LES JEUNES HOMMES

PAR EMMANUEL MOUNIER

On ne croit plus aujourd'hui qu'un pays puisse longtemps exporter des idées sans exporter des produits ni rayonner spirituellement sans un minimum de force et d'indépendance matérielle. Toutefois, s'il faut du temps pour relever la force et le commerce de la France, il est normal que les pensées marchent plus vite. Le caractère de notre guerre, les loisirs de la retraite, de la détention et même des combats intermittents du maquis nous ont donné plus de recul qu'aux pays emportés par le tourbillon de la guerre totale. Il y aurait de notre part une sorte de trahison envers les combattants plus éprouvés si nous n'employions ce capital intact de loisir spirituel pour les aider à repenser notre monde commun.

Il faut, pour bien connaître la France d'aujourd'hui, aller à la trace de cette pensée vivante, proche de l'action autant que du drame de l'homme, qui refléurît de tous côtés sur les désespoirs d'hier. Trois grandes tendances la dominent.

**

Les titres les plus anciens appartiennent à la tendance marxiste. Elle est assez connue pour qu'on n'ait pas à la présenter longuement sous sa forme traditionnelle. Au surplus, si elle restait immobile, elle dépérirait, comme toute pensée qui se répète. Ce qui nous intéresse plutôt ici, ce sont les renouvellements qui peuvent lui venir, soit de son sein, soit de l'extérieur.

On ne comprend pas le marxisme si l'on n'y voit précisément qu'une pensée, qui pourrait s'inventer tout entière dans la solitude du cabinet. C'est une des doctrines essentielles de l'école que la pensée et l'action ne forment qu'une réalité, se développant en même temps par les démarches du militant et par celles du théoricien. Dans les périodes où l'action révolutionnaire est en répit, la pensée peut acquérir une certaine prédominance. Dans les moments, au contraire, où la lutte se resserre, le marxiste considère qu'il pense avec les actes de son parti de manière aussi féconde, peut-être plus, qu'avec le cerveau de ses théoriciens. Il semble bien que nous traversions en France une phase semblable. Aussi bien chez les socialistes que chez les communistes, les années précédant la guerre avaient connu une poussée de jeune pensée marxiste. Les jeunes socialistes qui avaient publié *Révolution constructive* secouaient assez durement leurs aînés et semblaient chercher un renouveau du socialisme à la fois dans une position plus rigoureuse et plus ouverte. Du côté communiste se levait une pléiade de jeunes chercheurs : Politzer, Lefebvre, Nizan, Friedmann. Les uns cherchaient à la dialectique marxiste des attaches du côté du XVIII^e siècle français et de notre première pensée révolutionnaire, les autres relevaient, dans les écrits de jeunesse de Marx, ce qui atténuait une interprétation trop sommaire de son matérialisme. Rien de tel encore dans l'après-guerre. Sans doute ces jeunes équipes ont-elles été partiellement fauchées, partiellement dispersées. Mais il semble surtout que l'activité politique brûlante absorbe en ce moment les meilleures forces des deux partis.

L'intégration du parti communiste à la réalité nationale, les larges contacts que prend aujourd'hui le parti socialiste, ont contribué à détendre ce que l'atmosphère de siège où vivait jusqu'il y a peu le marxisme lui donnait de crispé et d'exclusif. On insiste aujourd'hui sur ce que le matérialisme marxiste est opposé au matérialisme vulgaire, et sur les points où il se rapprocherait d'un humanisme intégral. On accentue son caractère de méthode, d'hypothèse de travail, qui lui permet de s'ouvrir plus aisément à un dépassement de soi que s'il était un système tout monté et immobile. Ce mot de dépassement, il est vrai, irrite les marxistes, parce qu'il est souvent prononcé par ceux qui ont beaucoup à faire encore pour le comprendre de manière élémentaire. Mais rien ne les empêche, semble-t-il, d'atteindre eux-mêmes à ce dépassement dans la maturation de leur expérience historique.

Il est significatif que l'effort le plus important pour repenser de l'intérieur le marxisme, et avec un préjugé de sympathie, se rencontre actuellement en milieu non marxiste. On a même vu récemment des théologiens catholiques comparer l'arrivée de Marx au seuil du XX^e siècle à celle d'Aristote à l'aube du moyen âge. Lui aussi, dans le christianisme platonisant de l'époque, apparaissait comme un matérialisme. Et cependant, bientôt, il était intégré au centre de la pensée chrétienne, et en apparaissait plus proche que les philosophes de l'esprit désincarné.

Le personnalisme a commencé à s'affirmer en France peu d'années avant cette guerre avec la revue *Esprit*, au carrefour du socialisme, d'une tradition chrétienne renouvelée, et de plusieurs pensées indépendantes, d'héritage proudhonien, péguyste, existentialiste, etc... Le mot ne s'oppose pas à socialisme. Il s'est formé en face des fascismes triomphants et exprime le souci d'affirmer devant eux ce qu'a d'inaliénable la personne humaine. Mais le personnalisme, dès le début, a précisé qu'il ne connaissait pas l'homme seul, qu'il s'élevait contre l'individualisme ambiant aussi bien que contre les mécanismes d'oppression collective, et que la restauration de l'esprit et des techniques de la communauté était un de ses soucis dominants. Un des principaux ouvrages de cette école s'appelle *De la communication des consciences*, marquant que la communication est l'expérience fondamentale d'un monde de personnes, plus foncière que la conscience isolée de soi.

Dans un monde qui est et doit être de plus en plus collectif, le personnalisme cherche à tracer les voies qui assureront à la fois le salut des valeurs personnelles, et leur nettoyage de tout ce que l'égoïsme occidental y a accumulé de maléfices. Il ne s'est pas attaché, comme son aîné le marxisme, un mouvement politique solidaire. Cet organe lui est né spontanément dans plusieurs pays hors des frontières françaises. En Hollande, un parti socialiste a concentré la résistance et tient aujourd'hui le pouvoir. En Pologne et en Yougoslavie, de puissants mouvements personnalistes ont fait front commun avec les communistes dans la libération nationale. A vrai dire, les personnalistes craignent beaucoup de servir de refuge à ceux qui, faute de pouvoir contrecarrer le mouvement de l'Histoire, essaieraient de le ralentir et ils préfèrent rester les animateurs d'une action de catalyse dans la révolution du XX^e siècle. Ils se rapprochent du marxisme par leur réalisme et leur souci de l'engagement historique. Mais ils mettent un accent différent sur les valeurs de liberté et sur les éléments qui, dans le destin de l'homme contemporain, dépassent le politique.

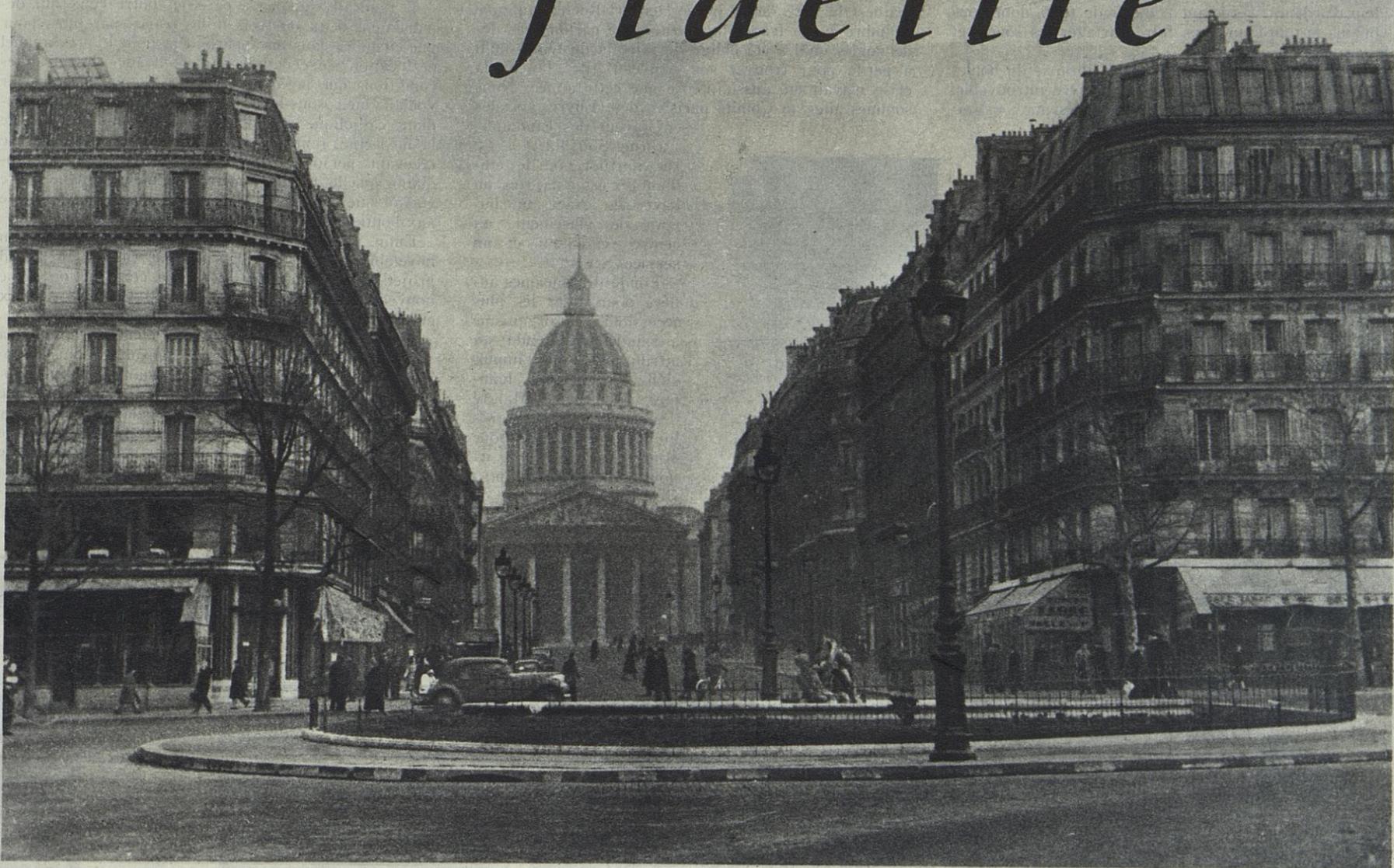
C'est sous cet angle au contraire qu'ils s'apparentent à l'existentialisme. L'usage que l'on fait aujourd'hui de ce nom est un peu étroit. Le personnalisme se réclame aussi d'une large tradition existentialiste — Pascal, Kierkegaard, Max Scheler, Jaspers, Landsberg — qui aboutit à une philosophie de la plénitude et de l'espoir. On nomme depuis quelque temps, en France, existentialisme, le groupe qui s'exprime dans la pensée de Sartre et la nouvelle revue *Les Temps modernes*, et qui se rattache à un seul philosophe entre les existentialistes, Martin Heidegger.

Le succès rapide de ce groupe tient sans doute à ce qu'il répond à un état de sensibilité très répandu à la suite des événements de ces dernières années. L'angoisse, nous l'avons connue de l'aube au crépuscule pendant des mois. L'absurdité d'un monde qui se dévore lui-même, où toutes les valeurs et toutes les connaissances entrent en fusion, elle semble ressortir de l'apparence des faits. Mais sur ce fond de désespoir métaphysique, les disciples de Sartre, nouveaux stoïciens d'une nouvelle décadence, affirment une attitude de combat et d'affrontement. L'homme est pour eux à la fois un maudit, enchaîné à un destin sans sagesse, et un être libre de bousculer l'absurdité vers rien, vers une grandeur solitaire humanisée chez certains par une sorte de communauté de combat et de malheur.

Il est trop tôt pour préjuger des incidences politiques de cette doctrine. Il semble que dans la conjoncture actuelle, elles devraient aller vers un socialisme à la fois dur et sensible au destin individuel de l'homme. Elle serait assez semblable alors au débouché du personnalisme, avec la différence de cette note désespérée et d'un athéisme qui semble devoir être militant.

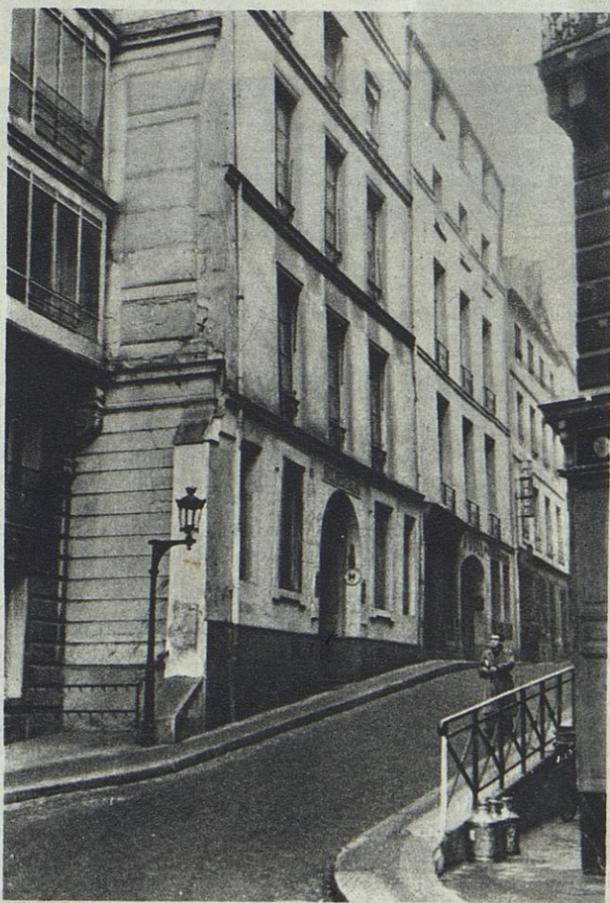
Le lecteur se gardera d'immobiliser ces grands axes de recherche. Il aura déjà entr'aperçu ce qui, dans chacune des doctrines abordées, recouvre largement les positions des voisines. Dans ces interprétations est l'espoir d'un humanisme nouveau, contribuant à l'unité des esprits, au moins dans ce minimum de consentements communs qui empêche une cité de se déchirer dans sa chair, quand bien même elle donnerait asile aux plus abruptes oppositions métaphysiques. Si la France trouvait ce message d'union, elle aurait bien mérité de notre temps.

fidélité



au quartier latin

PARMI les quartiers de Paris, dont la gloire s'est étendue bien au-delà de nos frontières, le Quartier Latin jouit d'un prestige singulier. Les poètes depuis longtemps ont déserté Montmartre, et les cafés de Montparnasse ont perdu leur éclat. Mais la Montagne Ste-Geneviève reste un des lieux où souffle encore l'Esprit. Dans ce grand enclos que borde d'une part la Seine, que limite le jardin du Luxembourg, et que coiffe le dôme du Panthéon des hommes de toutes nations, de toutes couleurs ont puisé les plus chères images de leur jeunesse. Derrière le front haut d'un ministre roumain, les lunettes d'écaillés du grand chirurgien portugais, dans le regard rêveur de ce diplomate chinois, c'est un même monde de souvenirs qui s'agite, dont



Cet hôtel d'étudiants était autrefois le siège de l'ambassade de Turquie auprès de Louis XIV.

le pont Saint-Michel et la place de la Contrescarpe forment les pôles. Les masses austères des Facultés y dominent un dédale de rues, peuplées d'hôtels, éclairées du feu des brasseries où on détruit et reconstruit le Monde entre l'heure de l'apéritif et les premières clartés de l'aube, et que hantent encore les fantômes des amitiés dispersées et des fugitives amours. Sur cet univers le temps n'a pas de prise. Chaque génération qui passe le renouvelle. Les idéaux qui l'ont agité, les modes qui l'ont séduit, n'ont fait qu'enrichir de nuances un visage éternel, tendre et héroïque, qui mêle la fantaisie à l'enthousiasme et ne sépare pas le goût de la Fronde de la passion des Idées.

Si en dépit de toutes les vicissitudes, le quartier reste le quartier, il nous faut cependant bousculer quelques images. Trop de profanes lui prêtent encore les couleurs de Murger ou celles de Francis Carco. Ce serait par excellence le pays de Bohême régi par le seul principe d'insouciance. Il semble qu'entre le carrefour de l'Odéon et les Arènes de Lutèce toutes les folies soient permises sans que le cours des choses s'en ressente. Une complicité avec le hasard depuis longtemps acquise voulant qu'un héritage inattendu permette de rembourser le créancier aux abois ; qu'un ami vous invite à dîner, au jour de plus grande disette, et qu'un mécène généreux vous offre un gîte, à la veille d'être expulsé.

Ces clichés romantiques ont depuis longtemps perdu leur fraîcheur. Il subsiste au Quartier une Bohême qui est faite du mépris des conventions bourgeoises, de l'esprit de communauté et du goût du gratuit. Mais, plus qu'en un autre milieu peut-être, les étudiants ressentent les

difficultés et les angoisses de l'heure. Pendant quelques jours nous nous sommes mêlés à leur vie. Nous avons hanté les Facultés et les « Maisons », trainé dans les cafés, les restaurants, les petits hôtels, nous nous sommes liés d'amitié avec un jeune homme sympathique ; à la fois allègre et anxieux, un peu désemparé, mais plein d'ardeur : l'étudiant français de 1946, dont nous voulons aujourd'hui vous faire partager les soucis et les espoirs.

Nous l'avons rencontré dans une librairie du boulevard Saint-Michel. Je cherchais un livre introuvable. Un ami qui nous accompagnait nous présenta : « Voi-

limitée, environ deux mille francs par mois. On sent qu'il préférerait ne rien demander du tout à ses parents. Mais il paye sa chambre d'hôtel 1.500 francs par mois, encore heureux d'avoir trouvé à se loger au « quartier ». Quand il est arrivé à Paris fin octobre, tout était complet, il a dû habiter six semaines du côté de la place Denfert-Rochereau, une chambre à 130 francs la journée. Ne parlons pas des demandes qu'il a été obligé de faire et du temps qu'il a perdu pour trouver son nouveau gîte. Jamais la crise n'avait été aussi intense que cette année. Nous sommes allés au Comité parisien des Œuvres sociales en Faveur des Etudiants, 15, rue Soufflot. Le 15, rue Soufflot, pour les étudiants, c'est à la fois un havre de grâce, un bureau de placement, un centre régulateur et un service S.V.P.

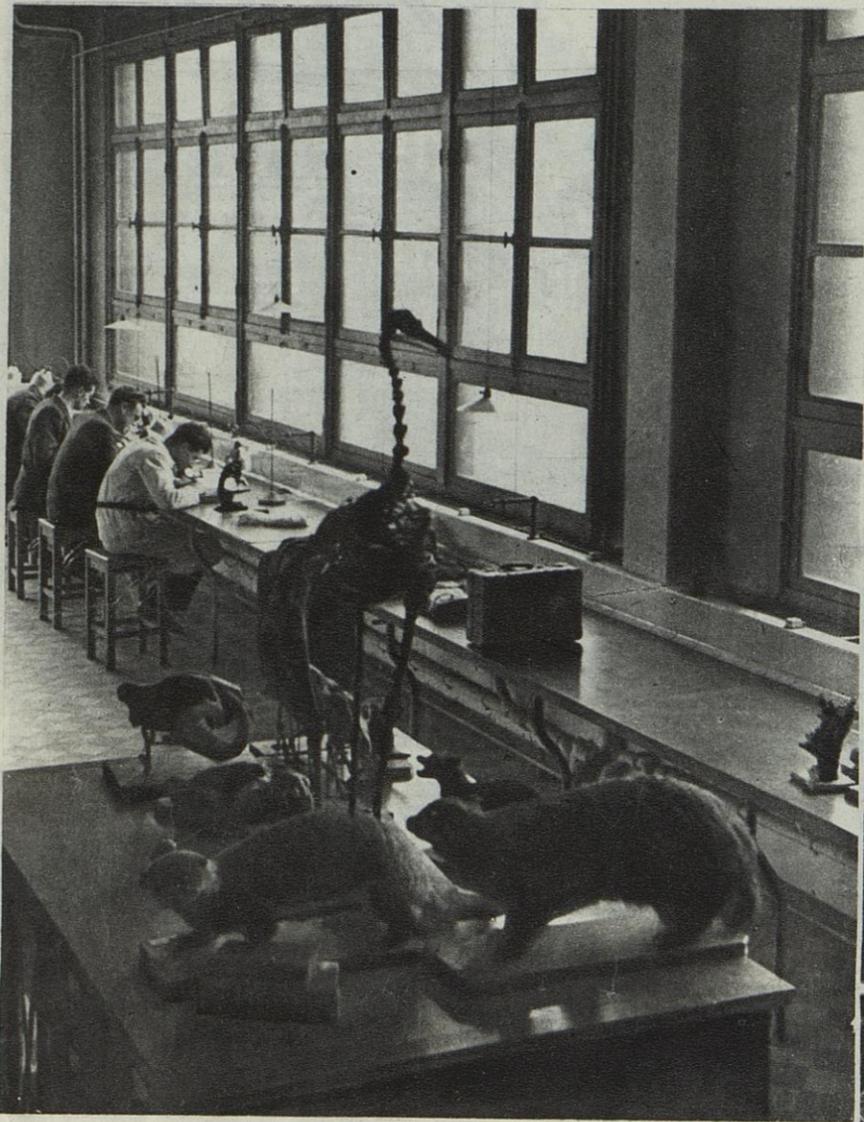
Fondé il a quelques années pour aider les plus nécessiteux, cet organisme a rapidement étendu ses attributions, sous l'impulsion de quelques hommes généreux. Malgré des moyens de bord très limités, des subventions étatiques, on fait tout ici pour rendre la vie possible à des milliers de

esprit d'équipe plusieurs centaines de jeunes gens ont logé et travaillé dans ce sous-sol pendant des mois. 10.000 affiches ont été posées dans Paris qui faisaient appel à la générosité des particuliers. 1.000 environ ont répondu et ont cédé une pièce à un étudiant.

Il faudrait signaler à ce sujet outre ceux qui demandaient deux ou trois mille francs par mois pour une chambre dans un appartement dont le prix annuel de location n'excédait pas 10.000 francs, les étranges conditions que posaient certains. Un vieux monsieur voulait bien sous-louer, mais seulement à un étudiant catholique âgé d'au moins 25 ans, faisant de la médecine, rentrant avant 10 heures du soir et ne recevant personne. Une dame exigeait d'une étudiante qu'elle fit deux heures de ménage. Une autre voulait que son locataire se chargea de faire la queue aux boutiques pour son ravitaillement, etc.

Enfin, tant bien que mal, la crise fut enrayée. Fin novembre 5.200 sans logis étaient casés. Un grand projet est à l'étude qui prévoit la construction d'une nouvelle cité universitaire dans le Parc de Sceaux et la cession de pavillons dans les hospices.

Notre ami Georges avec sa chambre d'hôtel à 1.500 francs par mois compte parmi les plus favorisés. Il a de nombreux camarades qui n'ont pu échapper au spectre de l'asile de nuit qu'en acceptant une « tourne » dans des petits hôtels galants du quartier Saint-Séverin, où ils ne peuvent résider qu'entre 10 heures du soir et 10 heures du matin. L'hôtel de Georges n'est pas très bien chauffé c'est vrai, mais sa chambre est claire et presque confortable. Il lui ar-



Silence et sérieux. Une séance de travaux pratiques.

ci Georges, nous dit-il, c'est le type même de l'étudiant moyen. Moi, je vis à Auteuil, dans ma famille, j'appartiens à la catégorie méprisable des amateurs, mais Georges habite la rue Gay-Lussac, prépare sa licence de lettres, presque réduit à ses seules ressources ; c'est le type idéal pour votre enquête. »

Georges sourit. Il a l'air de se fier de Pierre et de se fier de nous. Une interview, c'est toujours un peu grotesque. Nous décidons de faire notre enquête ensemble, comme ça, en « canulant ». Pour lier plus ample connaissance, nous nous attablons à la brasserie « Capoulade », encore appelée « Taverne du Panthéon », sur le désir de Paul Fort, prince inamovible des poètes. La clientèle est mélangée : soldats français et alliés, petits rentiers frileux, Nord-Africains et beaucoup d'étudiants et d'étudiantes. Les uns bavardent, folâtent, les autres, solitaires, l'air sérieux, repassent leurs cours et prennent des notes. Autrefois, travailler au café était une sorte de snobisme. Aujourd'hui, c'est vraiment pour combattre le froid.

Nous commandons des « demis ». Notre aimable photographe, qui tousse à vous fendre l'âme, se contente d'un jus de fruit chaud qui lui fait faire des grimaces. Un orchestre de femmes joue « Venez, venez dans mon rancho » et accompagne le refrain de glapissements. Le photographe trouve l'endroit triste. Mais la glace est rompue. Georges est maintenant un vieil ami. Nous commençons à nous tutoyer. Ce n'est pas une interview, c'est un échange de confidences. Nous nous passons nos biographies. Georges a déjà obtenu deux certificats. Il compte passer cette année philologie et études grecques. Un gros morceau. Sa famille habite le Poitou, où son père est fonctionnaire. L'aide financière qu'elle peut lui apporter est assez

limitée, environ deux mille francs par mois. On sent qu'il préférerait ne rien demander du tout à ses parents. Mais il paye sa chambre d'hôtel 1.500 francs par mois, encore heureux d'avoir trouvé à se loger au « quartier ». Quand il est arrivé à Paris fin octobre, tout était complet, il a dû habiter six semaines du côté de la place Denfert-Rochereau, une chambre à 130 francs la journée. Ne parlons pas des demandes qu'il a été obligé de faire et du temps qu'il a perdu pour trouver son nouveau gîte. Jamais la crise n'avait été aussi intense que cette année. Nous sommes allés au Comité parisien des Œuvres sociales en Faveur des Etudiants, 15, rue Soufflot. Le 15, rue Soufflot, pour les étudiants, c'est à la fois un havre de grâce, un bureau de placement, un centre régulateur et un service S.V.P.

Fondé il a quelques années pour aider les plus nécessiteux, cet organisme a rapidement étendu ses attributions, sous l'impulsion de quelques hommes généreux. Malgré des moyens de bord très limités, des subventions étatiques, on fait tout ici pour rendre la vie possible à des milliers de

jeunes gens : organisation des restaurants universitaires, recherches de logement, librairie économique, organisation des loisirs, secours, assistance aux plus déshérités, etc... Déjà l'an dernier le service avait reçu plus de 3.000 demandes de logement qu'il était parvenu à satisfaire malgré d'extrêmes difficultés. Cette année, la présence de 8 à 10.000 étudiants, retour du front, des stalags, des camps de concentration rendait le problème plus angoissant encore. Au mois d'octobre, plus de 6.000 demandes étaient arrivées au comité.

Devant une pareille situation les pouvoirs publics lui sont venus en aide. Des hôtels ont été partiellement réquisitionnés, et des bons de réquisition individuels attribués aux étudiants. Mais les prix étaient souvent trop élevés pour leur bourse. Le comité a obtenu que des immeubles réquisitionnés par les armées françaises et alliées, ainsi que par certains ministères soient remis à sa disposition. C'est ainsi que la Cité Universitaire a pu offrir 3.000 lits. Des arrangements à l'amiable ont été pris avec des maisons meublées et des lycées : la Préfecture de police a permis qu'un centre de Défense passive soit transformé en dortoir, et, faisant preuve d'un magnifique



Pour travailler au café on n'en est pas moins laborieux.



Ce n'est pas un paresseux.
Son radiateur est gelé.

difficultés et les angoisses de l'heure. Pendant quelques avec les amis. Si on ajoute le blanchissage, les frais d'inscription, les livres, les cahiers, les journaux, les cigarettes de la ration, les menus déplacements, les rares loisirs, cela fait un budget de base minimum de 5.000 francs par mois. Et c'est vraiment calculer strict. Il suffirait d'un goût un peu marqué pour le théâtre, le cinéma ou les livres pour que l'équilibre soit dangereusement compromis. Georges a déposé une demande de bourse pour laquelle il n'a pas encore reçu de réponse. Si satisfaction lui est donnée il pourra compter sur un appoint de 2.000 francs par mois. Nous sommes encore loin du compte. Pour combler le déficit, il fait comme la plupart de ses camarades peu fortunés, il travaille. L'étudiant qui doit exercer un métier pour subvenir à ses besoins est devenu un personnage classique du roman et du cinéma. On a connu l'étudiant chauffeur de taxi, l'étudiant fort des Halles, sans parler des pions et des précepteurs conventionnels. Nous avons retrouvé au quartier un camarade étudiant en médecine, garçon brillant qui tire ses ressources de son talent de musicien. Avec quelques amis, également doués, il a monté un petit orchestre, déjà connu dans les fêtes et les bals et qui commence à être sollicité par les organisateurs. En faisant 8 ou 10 soirées par mois, ils arrivent à joindre presque confortablement les deux bouts. Il y a ceux aussi qui font de la figuration de théâtre ou de cinéma et cette élève des Beaux-Arts qui danse dans un cabaret ; ceux qui en sont réduits à vendre des journaux ou à représenter de vagues maisons de commerce. On a beaucoup parlé des étu-

Aux Beaux-Arts, seul
Voltaire défie le froid.



dians qui vivent du marché noir, mais il paraît que leur nombre est en notable régression.

Lorsqu'un étudiant, ou une étudiante se trouve par trop embarrassé, lorsque finir le mois devient un problème inquiétant, c'est à l'assistante sociale de la rue Soufflot qu'il va s'adresser. Il n'est guère de gens au quartier qui n'aient été « dépannés » grâce à elle. Nous avons été frappés par la reconnaissance unanime dont

famille qui traverse une mauvaise période et aurait bien besoin d'une aide.

Mlle V... et ses collaboratrices se multiplient, font front partout ; avec des moyens dont l'Etat devrait rougir ; elles colmatent toutes les brèches, apaisent les inquiétudes. Personne n'est jamais sorti d'ici sans avoir obtenu satisfaction. Mlle V... est particulièrement fière d'« avoir pu placer des étudiants de bonne



Le leur nocturne à la bibliothèque de la Sorbonne.

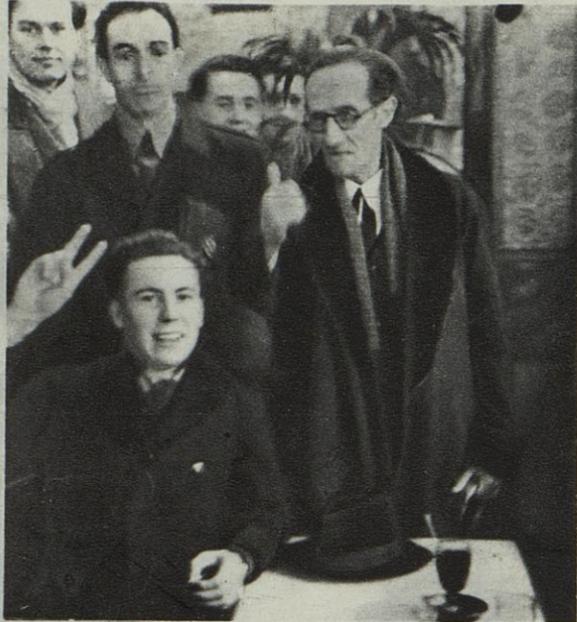


A la Faculté de Droit on respecte le décorum.

volonté chez des ménages d'ouvriers, où, pour une rétribution modeste ils font travailler les enfants. Il y a là une expérience d'interpénétration des classes qui est à encourager.

Les tâches les plus recherchées par les étudiants parce qu'elles sont les moins absorbantes et ne les éloignent pas trop de l'atmosphère de leurs études, sont évidemment celles qui ont trait à l'enseignement : préceptorat, heures particulières, répétitions, maîtrise d'internat, corrections d'épreuves, etc. Les préceptorats, outre qu'ils sont assez rares à Paris même sont en général peu prisés, sauf pour la période des grandes vacances. Les postes de l'enseignement public ne sont guère accessibles qu'en province.

Dans l'enseignement libre, les postes de maître d'externat n'offrent qu'un salaire de famine, ceux de maître d'internat qui assurent gîte et couvert sont plus courus. Il est toujours facile de trouver un aîné qui vous introduise dans une « boîte » du quartier ou d'ailleurs. Mais l'ingratitude du métier de pion est bien connue. Georges en a fait l'expérience l'an dernier pendant quelques mois. Il était au pair ; nourri et logé pour un service de 22 heures par semaine. C'était un « bon pion » respecté par les élèves et estimé de la « Strass » (l'administration). Mais la difficulté de concilier ses heures de cours avec ses heures de service, l'esprit « marchand de



Contre le tripartisme, Ferdinand Lop, sans se lasser, mène le bon combat.

soupe » de ses employeurs et la tension constante qu'exige le maintien de la discipline eurent tôt fait de le dégoûter du « pionnat ». Il s'est rabattu cette année sur les leçons particulières. C'est ce qui est le plus recherché. La pléthore de professeurs ajoutée à l'augmentation du coût de la vie a déterminé une véritable chasse au « tapis » (l'élève). Georges qui est débrouillard et sympathique s'est assuré une clientèle de trois jeunes bourgeois « retardés dans leurs études » auxquels il ouvre les horizons de la langue latine pour un cachet de 80 francs l'heure. Il assure encore le cours d'anglais des classes de 3^e et 2^e dans une petite « boîte à bachot » proche du Panthéon. Il doit à toutes ses besognes de tenir à Paris sans trop dépérir. Mais il doit y consacrer beaucoup de son temps, et il envisage de corriger des épreuves dans un cours de correspondance pour s'acheter un vêtement dont il a un pressant besoin.

Malgré cela, il fait partie des privilégiés. Il a des camarades qui vivent par 3 ou 4 par chambres qui ne peuvent se permettre d'assister à aucun spectacle et qui se demandent avec angoisse s'ils pourront achever leurs études.

A côté du comité de la rue Soufflot, il y a les « maisons ». Ce sont des créations qui datent de la guerre. Chaque Faculté possède la sienne. Droit, Lettres, Sciences, Médecine, Beaux-Arts. En même temps qu'elles prolongent par les groupes d'études le travail proprement culturel ; les maisons offrent aux étudiants un lieu de délassement et de repos. Georges fréquente la maison des Lettres. C'est un élégant hôtel particulier aux locaux clairs et spacieux. Au premier étage, il y a un bar tenu par une femme au grand cœur, Mme H... prodigue de sourires, de tasses de thé, de gâteaux et de confitures. On trouve chez elle pour un prix modique quantité d'objets précieux : rasoirs, blaireaux, savons, brosses à dents, qui sont mis par la Croix-Rouge à la disposition des étudiants. Autour des petites tables rondes, jeunes gens, jeunes filles papotent, fument, nouent des idylles. Des groupes de discoureurs enragés rompent des lances philosophiques et politiques sans ménagement. Un jeune homme au regard fiévreux derrière ses lunettes, au verbe vigoureux, à l'accent chantant, péroré au milieu d'un cercle respectueux en faisant des gestes véhéments. Une petite



Les élèves architectes s'en vont brûler un char au Panthéon à l'issue du concours du Rougevin.



Le modèle ne change que dans l'œil du peintre.

blonde qui semble nourrir une grande admiration pour l'orateur, nous chuchote son identité. c'est René-Marie Z..., un des grands espoirs de la nouvelle génération existentialiste. Il est en train de faire le procès de Gabriel Marcel, qui a donné récemment une conférence agressive sur l'œuvre de J.-P. Sartre. Le jeune philosophe révèle une dialectique implacable. Un grand silence se fait. Des jeunes personnes grignotent leurs gâteaux secs, en ouvrant des yeux ronds. On entend : « Il est impossible de discuter avec les « talas » (catholiques adversaires de J.-P. Sartre). Tout le monde semble d'accord, sauf les « talas » des deux sexes, qui boivent leur thé sagement. Ils respirent la santé et la vertu. Les jeunes marxistes, qui font peu cas de l'existentialisme, écoutent goguenards.

Dans les salles voisines, les « groupes » tiennent leurs réunions. Les « groupes d'études » sont une des grandes réussites de la Maison des Lettres. Ce sont des étudiants qui se rassemblent pour travailler un sujet en commun. Il y a des groupes très divers : les Groupe Giraudoux, Valéry, Henri Michaux, les groupes d'humanisme, d'informations politiques, de poésie, de radio, un groupe de théâtre qui monte des



Communauté du livre et de la fourchette.



Sur un plateau improvisé, auteur, acteurs, metteur en scène, tous étudiants, répètent une scène à la Maison des Lettres.

pièces écrites par des étudiants. Les écrivains et les artistes les plus illustres, de Charles Morgan à J.-P. Barrault, sont venus donner des conférences à la Maison des Lettres.

Le directeur et la directrice de cette heureuse institution n'ont pas soixante ans à eux deux. Une adjointe les assiste, qui est à la fois la cheville ouvrière et la mouche du coche de la maison, Denise, une fille brune et joflue, malicieuse et le cœur sur la main. C'est elle qui a trouvé des « tapirs » à notre ami Georges que nous avons surpris en train de lui faire la cour...

S'il est une catégorie d'étudiants qu'on a souvent tendance à oublier, ce sont les étudiants venus de la France d'outre-mer. Nous sommes allés leur rendre visite à leur foyer du boulevard Saint-Germain. Il y avait là des représentants de toutes les parties de l'Union Française : Antillais, Sénégalais, Malgaches, Annamites. Ils sont à Paris depuis plusieurs années et se révèlent dans la plupart des facultés et nos grandes écoles parmi les sujets les plus brillants. Nous avons vu l'intérêt passionné qu'ils apportent à tous les grands problèmes contemporains. Beaucoup étaient en uniforme. Ils demandent seulement un peu de justice. Qu'on leur donne des bourses leur permettant de vivre, qu'on organise enfin les rapatriements, et surtout qu'on cesse dans la métropole de représen-

ter nos frères d'outre-mer comme des négrillons facétieux et incultes.

Avec la paix, nous voulons dire la fin de la guerre, on voit revenir à Paris les étudiants étrangers. Ils ne sont pas nombreux, mais nous savons avec quelle impatience ils ont attendus leurs visas que beaucoup étaient venus clandestinement; et l'émotion exprimée par les premiers arrivés nous a fait éprouver un sentiment de fierté nationale que nous avions douté de retrouver jamais. A l'hôtel Lutetia, où ils ont été accueillis, c'est une même phrase que nous avons entendue sur toutes les lèvres, que l'opposition des accents rendait plus poignante: « Dites bien surtout combien nous aimons la France, qu'elle est toujours pour nous la seconde patrie. » Cette jeune Espagnole qui prépare une thèse d'histoire, ce médecin finlandais, ce professeur tchèque, ce grand musicien grec, ces étudiants yougoslaves qui ont tenu quatre ans le maquis avec Tito, et les autres que je passe, les Autrichiennes, les Persans, les Argentins, ont eu les mêmes mots: « Quelles que soient les nouvelles orientations politiques, nous continuons à croire à la culture française, et nous voulons faire fructifier, chez nous, l'enseignement que nous sommes venus chercher ici. » Il n'y avait rien là que de spontané, et nous avons compris que le rayonnement spirituel de

la France et de Paris n'était pas un thème de propagande, mais une réalité vivante que nous devons contribuer à développer non seulement dans notre intérêt, mais pour servir cet idéal de civilisation auquel malgré tant de raisons de désespérer, les meilleurs de par le monde continuent à croire.

Cet enthousiasme des étudiants étrangers contrastait étrangement avec les chiffres que venait nous citer le Bureau Universitaire des Statistiques: où 30 % des demandes de situations reçues concernent les pays étrangers (Canada, Etats-Unis, Amérique du Sud, Australie). De ce peuple autrefois réputé le plus casanier de la terre, le tiers des élites ne songe qu'à s'expatrier. Nos colonies, elles-mêmes, n'attirent pas les jeunes gens. Le plan de Brazzaville, qui prévoyait le développement de l'enseignement dans les territoires d'outre-mer, risque d'être mis en échec parce qu'on manque de professeurs et d'instituteurs pour occuper les postes nouvellement créés. En France même, malgré que le nombre des diplômés de médecine aille en s'accroissant, on manque de médecins dans les campagnes.

Il ne nous appartient pas de discuter ici des causes de cette volonté d'émigration. Elle représente à l'échelle où on la constate une crise grave que seules des réformes sociales profondes peuvent résoudre.

Notre visite au Quartier Latin ne nous permet pas cependant de conclure sur un accord pessimiste. Le prix des chambres, la rareté du feu, l'incertitude de l'avenir, n'ont pas entamé la capacité de rire de l'étudiant français, ni sa faculté d'enthousiasme. Le chahut, la farce, la mascarade continuent d'avoir droit de cité. De la cérémonie du Rougevin à l'Eternel Ferdinand Lop qui n'a pas renoncé à la conquête du pouvoir et qui fait face avec énergie plusieurs fois par semaine à Capoulade et à la Source contre le front uni des anti-Lop, la tradition de la gaieté demeure égale à elle-même. Mais si le « Khântular » persiste à fleurir sur la colline Sainte-Geneviève, nulle part ailleurs on est plus sérieux.

Celui qui retrouve Paris après une longue absence est frappé par la profusion de cercles d'études, la débauche de conférences et de réunions qui règnent au « Quartier » Latin. A la Sorbonne l'autre soir, on a failli en venir aux mains pour Picasso. Autour de conceptions philosophiques et politiques, une jeunesse se divise, se combat et se rassemble dans une même passion qui est celle de l'Esprit. Au café Vachette, des joyeux poètes du début du siècle a succédé le restaurant du Coq d'Or, rendez-vous des existentialistes. Des esprits chagrins verront peut-être dans cette fièvre intellectuelle une désertion de la réalité. Mais c'est parce que Paris reste ce qu'il a été que partout dans le monde des hommes y rêvent comme à la source d'une culture qui ne peut pas se renoncer.

Jean VITRAY.

...Le Panthéon cependant n'est qu'à cinquante mètres.

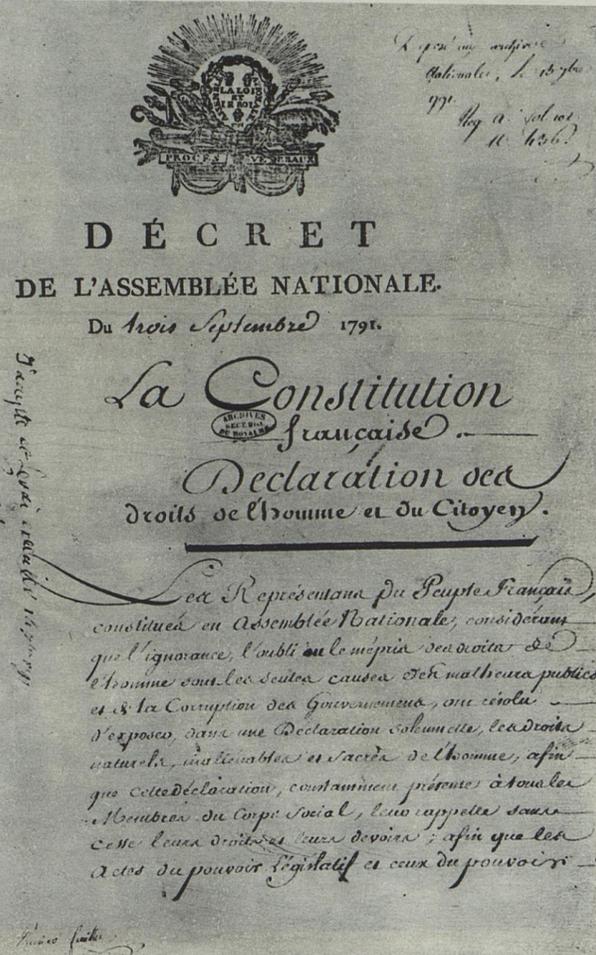


(Photos J. Willemin.)

Le manuscrit de la première Constitution comprend quarante-sept feuillets écrits à la main. La Constitution a été reliée en 1791. La reliure est sertie de gravures reproduisant le timbre de l'Assemblée nationale.



LA GUERRE DE LA CONSTITUTION N'AURA PAS LIEU



Photocopie de la première Constitution écrite française. Votée le 3 septembre 1791, elle fut acceptée par Louis XVI dont on voit sur le côté la signature, précédée de la mention, écrite de sa main : « J'accepte et ferai exécuter. »

La guerre de la Constitution n'aura pas lieu. Ainsi en ont décidé les « 42 ». Les « 42 », ce sont les 42 commissaires de la Commission de la Constitution. Ils ont accepté d'amortir ou de supprimer les articles qui risquaient de mettre le feu aux poudres. Est-ce pour répondre à l'appel de M. Guy Mollet, président de cette commission, que les « 42 » ont déposé les armes ? C'est peu probable, encore que la maîtrise de caractère de M. Mollet soit remarquable. Lorsqu'on lui demande s'il est plus facile de diriger les travaux de la Constitution ou une classe d'une cinquantaine d'élèves, il répond : « Je ne sais pas ce qui est plus facile, mais il est incontestablement plus agréable d'assister à l'éclosion de jeunes talents. »

Les jeunes talents, ce n'est pas ce qui manque à la Commission de la Constitution puisque si son doyen d'âge, M. Jacques Bardoux, membre de l'Institut, a soixante et onze ans, le benjamin, M. Jean Pronteau, n'a que vingt-six ans. Nombreux sont les commissaires qui ont entre trente et trente-cinq ans. Par profession, les commissaires se classent de la façon suivante : cinq professeurs de droit, un professeur de l'Enseignement supérieur, neuf avocats, huit journalistes, quatre professeurs de l'Enseignement secondaire, trois instituteurs, deux fonctionnaires, un publiciste, un mécanicien, un typographe, un importateur, un conseiller d'Etat, une employée de bureau, Mme Gilberte Roca, une secrétaire, Mme Sportisse, et un agent commercial.

UNE CONSTITUTION, C'EST UN ARBITRAGE

Depuis le 30 novembre 1945, date de leur première réunion, jusqu'au 20 février 1946, les commissaires ont tenu 34 séances, dont 21 ont été présidées par M. André Philip et 13 par M. Guy Mollet. M. André Philip avait des idées nettes et bien arrêtées sur la future Constitution qu'il appelait « ma Constitution ». Aussi, écoutait-il avec intérêt les thèses développées par les commissaires, qu'il considérait un peu comme des contradicteurs. Lorsqu'ils avaient fini d'exposer leur opinion, M. André Philip résumait le débat et faisait le point : « Nous sommes bien d'accord », disait-il. Et il ressortait sa thèse, légèrement modifiée. M. Guy Mollet a une conception moins personnelle de la présidence qu'il occupe et de la Constitution. Il a cependant gardé le système d'appel instauré par son prédécesseur. Comme souvent les commissaires se font remplacer par des collègues, on a la surprise d'entendre une voix masculine répondre « présent » lorsqu'on appelle Mme Roca ou Mme Sportisse, par exemple.

Depuis le 3 septembre 1791, date à laquelle l'Assemblée Nationale vota la première Constitution écrite, dont on voit la photocopie ci-contre, la France a usé treize constitutions. Si on les étudie de près, on constate que chacune de ces treize constitutions a arbitré des conflits entre les diverses tendances de la nation. Les trois éléments permanents du conflit à arbitrer, ceux que l'on retrouve dans toutes les constitutions, ce sont la liberté, la propriété et la souveraineté nationale. La Constitution de 1791, celle du 24 juin 1793 ou celle du 22 août 1795 reconnaissent à tous les hommes quatre droits : la liberté, l'égalité, la sûreté et la propriété.

Mais la situation est renversée aujourd'hui en ce qui concerne la propriété. En 1789, les forces du capitalisme naissant représentaient la gauche ; elles défendaient la propriété contre les empiètements ou les usurpations de la féodalité. Aujourd'hui, c'est la gauche qui s'élève contre la propriété.

La rédaction de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1946 a été confiée à une sous-commission dont le rapporteur est un jeune député socialiste de Toulouse,

âgé de trente-cinq ans, M. Gilbert Zaksas. J'ai sous les yeux le premier texte initial. Un premier article, l'article 3, énumère les droits de l'homme. Ils sont au nombre de treize. Le droit à la propriété n'y figure point. Ce n'est qu'à l'article 22 qu'on le découvre, parmi les droits sociaux et économiques.

L'article 33 de cet avant-projet apportait la définition suivante du droit de propriété :

« La propriété est le droit qu'a chaque individu de jouir et de disposer de la portion des biens qui lui est garantie par la loi. Le droit à la propriété est garanti à tout individu sur les biens qui représentent le fruit normal de son travail personnel ainsi que sur les biens d'usage à caractère personnel, familial ou collectif. Nul ne saurait en être privé si ce n'est pour cause d'utilité publique légalement constatée et sous la condition d'une indemnité fixée par la loi. »

L'article 34 précisait : « Le droit de propriété ne saurait être exercé contrairement à sa fonction sociale de manière à porter préjudice à la sûreté, à la liberté, à l'existence ou à la propriété d'autrui. »

« Tout bien, toute entreprise dont l'exploitation a ou acquiert les caractères d'un service public ou d'un monopole de fait, doit devenir la propriété de la collectivité. »

Si l'article 33 avait été maintenu dans sa rédaction première, il est certain que la guerre de la Constitution aurait eu lieu. A supposer que l'Assemblée Nationale Constituante l'ait accepté, le pays l'aurait rejeté. C'est pourquoi, le 20 février 1946, la Commission de la Constitution votait un nouveau texte, dont voici la teneur : « La propriété est le droit inviolable et sacré d'user, de jouir et de disposer des biens garantis à chacun par la loi. Nul ne saurait en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous



Fac-similé de la Constitution du 24 juin 1793 qui proclama la République Française. A gauche, le timbre de la Convention nationale. Collot d'Herbois, président de la Convention, dont on voit la signature en bas du document, fut exécuté par la suite.

la condition d'une juste et préalable indemnité. » Cette nouvelle rédaction de l'article 33, devenu l'article 32, serre de près l'article 17 de la Déclaration des Droits de 1792, l'article 16 de celle de juin 1793, et l'article 19 de celle de 1795. Le droit de propriété est maintenu.

LA CONSTITUTION DE 1946

Pour reprendre une définition de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789, la Constitution doit « permettre de comparer à tout instant les actes du Pouvoir législatif et ceux du Pouvoir exécutif avec le but de toute institution politique. » La Constitution de 1946 devrait permettre la réalisation progressive des principes énoncés dans la Déclaration des Droits de l'Homme. Elle serait en quelque sorte un dispositif en vue de l'exécution progressive de ces principes.

Les avant-projets discutés actuellement donnent un aperçu de la Constitution sur laquelle auront à se prononcer les Constituants d'abord, puis les Français et les Françaises. Elle comprendrait huit titres. Ces derniers se diviseraient en chapitres, qui seraient eux-mêmes divisés en sections. Le titre premier est constitué par la Déclaration des Droits de l'Homme.

TITRE II (La souveraineté nationale)

La France est une République démocratique et sociale (Referendum pour les lois constitutionnelles seulement). Age électoral : vingt ans. Age d'éligibilité : vingt-trois ans. Le vote n'est pas obligatoire ; l'Etat ne contrôlera pas les ressources et les dépenses des partis. Les députés sont élus pour cinq ans. Plusieurs organismes consultatifs seront créés dont l'Assemblée Nationale prendra l'avis.

TITRE III (L'Assemblée Nationale)
Elle est élue pour cinq ans et exerce seule le pouvoir législatif. Elle élit le président du Conseil des ministres. Un Conseil supérieur de l'Economie nationale est créé qui est obligatoirement consulté sur les textes de caractère économique. Elle siège au minimum huit mois par an, et tient deux sessions ordinaires. Elle comprendrait 600 députés environ.

CHAPITRE II (Le Pouvoir exécutif)
Le Pouvoir exécutif est constitué par le président de la République et par le Conseil des ministres. Le président du gouvernement est élu par l'Assemblée. Le départ d'un ministre n'entraîne pas la chute du ministère. Si le gouvernement est mis deux fois en minorité au cours de la législature, l'Assemblée est dissoute (ce point est encore controversé à l'heure actuelle). En cas de dissolution, le président de la République choisit le chef du gouvernement parmi les présidents des grandes commissions. Les élections générales ont lieu 60 jours après la dissolution.

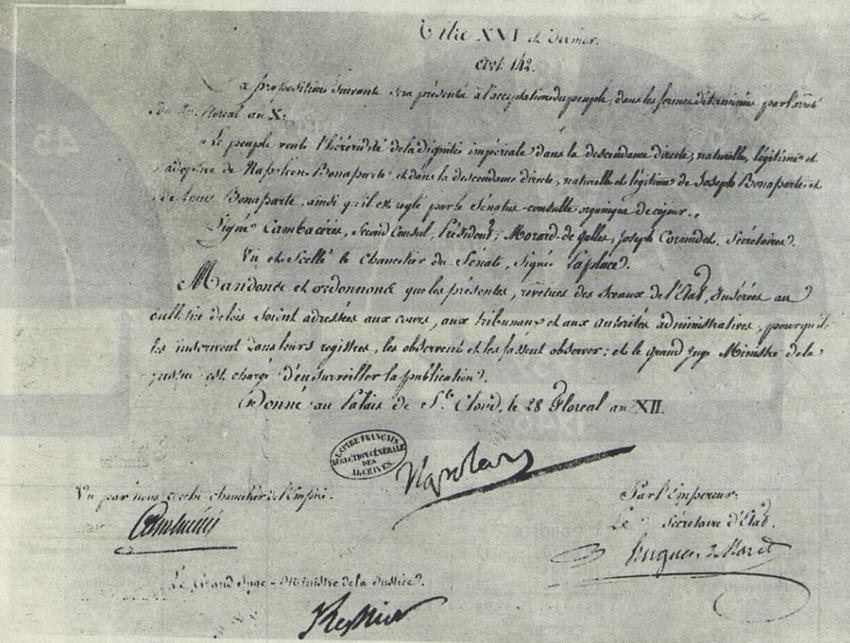
TITRE IV (Du président de la République)
Elu pour six ans par l'Assemblée Nationale à la majorité absolue de ses membres, le président de la République promulgue les lois, nomme le chef du gouvernement provisoire en cas de dissolution. On discute son droit à présider le Conseil des ministres. Un mois avant l'expiration des pouvoirs du président, l'Assemblée Nationale procède à l'élection de son successeur.

TITRE IV (Le Pouvoir judiciaire)
Il comprend un Conseil supérieur de la Magistrature, nommé pour six ans, un Comité juridictionnel de Contrôle de la constitutionnalité des lois, une Haute Cour de Justice qui juge les crimes de haute trahison, de forfaiture, d'atteinte ou de tentative d'atteinte à la sûreté intérieure ou extérieure de l'Etat.

TITRE VI (Les collectivités locales)
La souveraineté du peuple ne saurait s'exercer dans le cadre seul de la nation. Certaines fonctions collectives incombent à la commune et au département. La République française est une et indivisible, mais la commune et le département ont le droit de s'administrer librement dans le cadre de la nation. La commune est administrée par le conseil municipal, le département par le conseil général. Le président du conseil départemental est responsable à la fois devant le conseil général et devant le gouvernement. Le contrôle administratif est assuré par les délégués du gouvernement, désignés en Conseil des ministres, après avis des collectivités intéressées.

TITRE VII (Les institutions économiques)
L'économie nationale comprend deux secteurs : un secteur privé et un secteur public. Chaque branche du secteur public est administrée par un conseil de gestion qui comprend les représentants : 1° des pouvoirs publics ; 2° du personnel et des cadres ; 3° des organismes économiques consommateurs. Un plan est établi dans le cadre duquel se développe toute l'activité économique. Le gouvernement est chargé de l'exécution du plan sous le contrôle de l'Assemblée.

TITRE VIII (L'Union française)
Ce sera la partie la plus originale de la Constitution, disent les commissaires. Mais la sous-commission chargée d'élaborer un avant-projet, et dont le rapporteur



Photocopie de la Constitution du 28 Floréal, an XII, qui proclama l'Empire. Le document est signé par Napoléon.

est M. P.-E. Viard, a tenu sa première réunion le 22 février seulement. Voici les grands principes qui semblent prévaloir : Etablissement d'une citoyenneté d'Union, autonomie administrative ; création d'Assemblées locales, qui délèguent le pouvoir administratif à un conseil exécutif, auprès duquel le gouvernement national délègue un représentant chargé de veiller à l'exécution des lois de caractère national.

CONCLUSIONS

Une loi électorale hors constitution fixera les modalités des élections à l'Assemblée Nationale. Ces élections se dérouleront le 9 Juin 1946, le referendum devant avoir lieu le 12 mai.

Telles seraient les grandes lignes de la prochaine Constitution. Nous nous sommes simplement efforcés de dégager une vue d'ensemble et d'apporter un peu de clarté dans un débat qui comporte encore de nombreuses obscurités.

Maurice LACHIN.

après les élections belges

POUR porter un jugement exact sur les élections législatives du 17 février, il est nécessaire de comparer les chiffres obtenus avec ceux qu'avaient donnés les élections de 1939, en groupant les partis en droite, centre et gauche.

Les constatations suivantes se dégagent d'un simple coup d'œil sur les tableaux ci-dessous :

1° Les nationalistes-Flamands et les rexistes, dissous et interdits après la Libération à la suite de leur politique de collaboration avec l'Allemagne, ont disparu. C'étaient tous deux d'anciennes scissions du parti catholique (baptisé en 1946 Parti Social-Chrétien). De fait, les catholiques ont récupéré toutes les voix de ces formations, à l'exception, bien entendu, de celles des inciviques notoires qui n'étaient pas admis au vote.

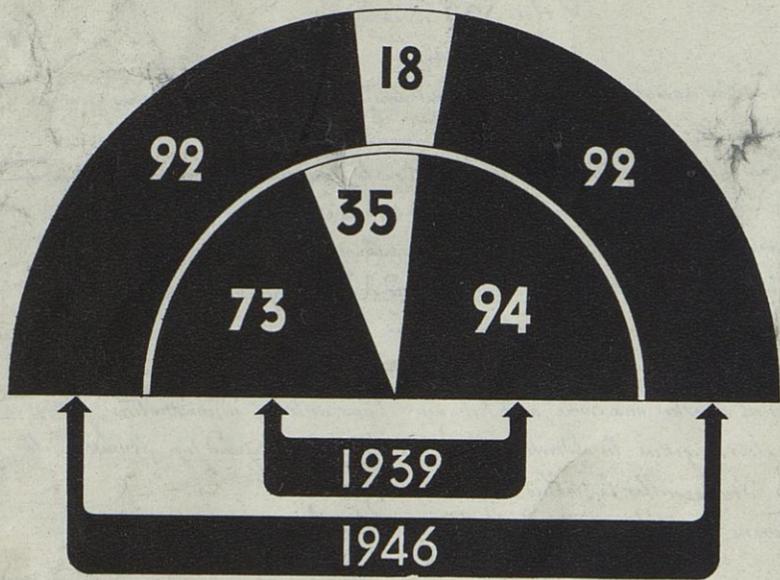
2° Les partis du centre perdent près de la moitié de leurs voix et la moitié de leurs sièges.

3° Les socialistes enregistrent une légère avance

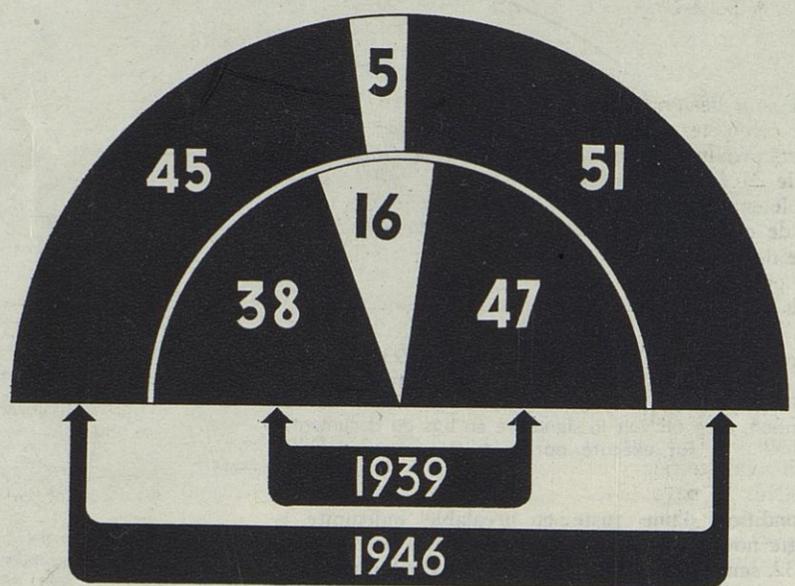


Un aveugle se dirige de manière décidée vers la salle de vote.

CHAMBRE



SÉNAT



	1939		1946	
	Voix	Sièges	Voix	Sièges
DROITE				
Nation. flamands	185.470	17		
Rexistes	103.801	4		
Catholiques	764.843	73	1.006.293	92
	1.054.114	94	1.006.293	92
CENTRE				
Libéraux	406.219	33	211.143	17
U.D.B.			51.095	1
Indépendants	46.687	2	12.426	
	452.906	35	274.664	18
GAUCHE				
Socialistes	705.969	64	746.738	69
Communistes	125.428	9	300.099	23
	831.397	73	1.046.827	92

	1939		1946	
	Voix	Sièges	Voix	Sièges
DROITE				
Nation. flamands	177.666	8		
Rexistes	94.543	1		
Catholiques	766.226	38	999.264	51
	1.038.435	47	999.264	51
CENTRE				
Libéraux	403.894	16	214.837	5
U.D.B.			48.441	
Indépendants	30.641		11.383	
	434.535	16	274.631	5
GAUCHE				
Socialistes	701.552	35	729.943	34
Communistes	115.308	3	300.655	11
	816.860	38	1.030.598	45

et les communistes une avance de plus du double. Etant donné que les résultats partiels indiquent que dans les agglomérations industrielles les communistes se sont renforcés d'une partie des voix socialistes, on peut en conclure que les voix perdues par le centre ont été gagnées en grande partie par les socialistes.

4° A la Chambre, une droite et une gauche égales en voix et en sièges s'opposent en présence d'un centre réduit à sa plus simple expression. Toutefois, les anciens députés rexistes et nationalistes flamands disparaissant, le groupe catholique se trouve proportionnellement plus nombreux et plus influent qu'il ne

l'a été d'octobre 1944 à février 1946. Au Sénat, après les premières élections, la gauche avait le même nombre de voix que la droite, mais elle avait six sièges de moins (résultat du jeu de la représentation proportionnelle). Toutefois, les effectifs du Sénat n'étaient pas encore complets, seuls 101 séna-



A Saint-Gilles vote M. Paul-Henri Spaak.

teurs sont désignés au suffrage direct. Ils sont ensuite complétés par des sénateurs élus par les conseillers provinciaux (pour lesquels les élections ont eu lieu le 24 février). Enfin, les sénateurs ainsi élus se complètent encore par voix de cooptation. Les résultats de ces élections complémentaires ont affirmé la force des catholiques, mais sans leur donner la majorité, puisqu'ils n'ont que 83 sièges et les autres partis 84.

5° Enfin, il ne faut pas perdre de vue qu'à l'arrière-plan des élections se posait la question royale — puisque les partis avaient convenu de ne pas en faire état ouvertement. Le Parti Social-Chrétien, seul partisan de Léopold III, subit sur ce plan un échec car il avait toujours affirmé l'existence d'une majorité dans le pays favorable au retour du souverain. Le précédent gouvernement de M. Van Acker, qui groupait tous les autres partis et qui avait réclamé avec fermeté l'abdication, voit sa thèse consacrée par une nette majorité. Sans doute a-t-il refusé aux femmes le droit de vote. C'est ce qui permet au Parti Social-Chrétien de maintenir sa position et de réclamer, sinon un referendum sur la question royale, du moins une consultation populaire à laquelle prendraient part tous les Belges des deux sexes âgés de plus de 21 ans. A supposer même que l'intervention des électrices modifierait les chiffres actuels, le retour du roi n'en resterait pas moins impossible : on ne règne pas contre la moitié du pays. Au reste, la nouvelle Chambre s'opposera formellement à cette manœuvre politique.

Reste une dernière question qui va provoquer de longues et délicates consultations : quel sera le futur gouvernement belge ? La difficulté provient du fait qu'une coalition semblable à celle de l'ancien ministre Van Acker ne disposera que d'une faible majorité à la Chambre (qui disparaîtra à la première abstention du parti le moins nombreux et le moins sûr, celui des libéraux) et n'aura au Sénat qu'une supériorité toute factice d'une voix.

Une entente catholique-libérale serait également précaire, sans compter qu'elle ne serait possible qu'à condition que les libéraux renoncent à leur hostilité contre Léopold III.

Reste enfin la possibilité d'un accord catholique-

socialiste, avec ou sans les autres partis : cette solution est ouvertement préconisée dans les milieux catholiques et tout aussi nettement combattue dans les milieux socialistes. De toute manière, il faudrait préalablement régler la question royale. Or, le secrétaire de Léopold III, Jacques Pirenne, a déclaré que le Livre Blanc contenant les documents détenus par Léopold III et justifiant son attitude, paraîtra le 25 février, ce qui entraînera la publication simultanée des documents défavorables au roi jusqu'ici gardés secrets par le ministère actuel. Il faut donc s'attendre à une recrudescence de la polémique et non à un apaisement.

Le calme dans lequel se sont déroulées les élections et la maturité politique dont le peuple belge a fait preuve en votant pour des grands partis qui avaient un programme bien défini et en n'égarant pas leur vote sur des listes dissidentes, donnent néanmoins la garantie que, quelles que soient les difficultés considérables de l'heure présente, elles ne nuiront pas au redressement économique et au travail de reconstruction que la Belgique a opéré depuis la Libération et qui font, à juste titre, l'admiration du monde entier.

Denis MARION.

Seules votent parmi les femmes les veuves de guerre.



Un grand invalide dépose son bulletin dans l'urne.





« Notre soutien demeure dans l'amour de la liberté qui est en nous. Notre défense est donc dans l'esprit qui nous fait considérer la liberté comme un héritage appartenant à tous les hommes, à toutes les nations du monde. Détruisez cet esprit, et vous aurez planté les germes du despotisme à votre porte. » Ainsi parlait Abraham Lincoln. Eisenhower vient méditer ces mots, à Washington, devant le temple de marbre de la liberté américaine.

Que le rapprochement de ces deux clichés est évocateur et douloureux! La photo du haut présente la capitale dans toute sa splendeur. Des ponts magnifiques qui faisaient l'orgueil de tous les Hongrois, unissaient Buda à Pest. La vie était alors douce et facile. La joie de vivre semble s'être engloutie avec les ponts, dont les carcasses encombrant le Danube.



Lettre de Budapest

CAPITALE prestigieuse du royaume Magyar, « reine du Danube » que les poètes ont chantée, Budapest a connu elle aussi les horreurs des bombardements et des combats de rue. De cette ville brillante qui rivalisait Paris en lumières, dont les fêtes et les plaisirs rendaient Vienne même jalouse, il ne reste plus maintenant que des pans de murs calcinés et des décombres épars.

Les ponts sur le Danube, qui reliaient Buda à Pest, orgueil de la double Cité ne sont plus que des monstres de fer surgissant des eaux calmes du fleuve. Disparu le pont Elizabeth qui fut le plus grand pont suspendu du Monde, et le pont Széchenyi dont les lions majestueux ont rejoint au fond des eaux le sculpteur qui les enfanta. Dominant la ville, le Palais Royal aux salons fastueux qui virent les toilettes royales et les uniformes chamarrés des diplomates emportés dans le rythme des valse, n'offre aujourd'hui qu'un grand squelette noirci. Au Bastion des Pêcheurs de Buda, à la promenade des amoureux, aux hôtels illuminés où les tziganes renaient les voyageurs jusqu'au matin dans les filets de leur envoûtement, à la place de tous les lieux qu'imprégnait la tendresse magique de Budapest, s'étalent le chaos et la destruction. Malgré la misère et la faim, les Hongrois fidèles poursuivent inlassablement les fantômes du passé. Notre correspondant particulier évoque en des notes saisissantes de précision le destin injuste de cette capitale meurtrie.



L'AUBE d'une froide matinée d'hiver. Le manteau de brume glaciale qui enveloppe le Parlement et en masque les flèches dont l'une, rompue à angle droit, s'incline vers le sol, est secoué par de sourdes explosions qui ébranlent la ville. Des marins russes font sauter à la dynamite les blocs de glace qui dérivent sur le Danube, et s'amoncellent autour des gigantesques ferrures des ponts détruits, à moitié immergés dans l'eau. Le regard s'étend

LA HONGRIE AU BORD DE L'ABIME

de notre Envoyé Spécial permanent en Europe centrale

sur la large boucle du fleuve, veuve des sept ponts qui faisaient son orgueil. Les Allemands les firent sauter devant l'avance russe avant d'abandonner Pest pour se retrancher à Buda.

Jour et nuit l'air a retenti du sifflement des soudeurs et des coups de marteau des ouvriers qui travaillaient à l'édification du nouveau pont, le pont Kossuth Lajos, calculé pour résister à la poussée des glaces. Sur cette unique voie de passage sur le Danube, à la hauteur du Parlement, se bouscule maintenant une cohue indescriptible de voitures d'hommes et de chevaux.

Les somptueux hôtels qui bordaient le fleuve du côté de Pest, tels que le Ritz et le Hungaria ne sont plus que des carcasses vides et noircies. De l'autre côté, à Buda, le Palais Royal n'offre aux regards qu'un amoncellement

Actuellement, tout homme valide doit encore à la ville soit 4 jours de son travail par mois, soit une somme forfaitaire de 2.400 pengő. Comme l'inflation actuelle a réduit cette contribution à une valeur ridicule — 5 tickets de tram environ — tout le monde, bien entendu, préfère payer que travailler.

En apparence, la vie publique dans la capitale est redevenue presque normale. Le gaz et l'électricité ne sont plus rationnés. Les trams, dont la moitié a été détruite, sont assez fréquents. Pris d'assaut ils transportent d'in vraisemblables grappes humaines accrochées partout où il est possible de trouver une prise. Cinémas, théâtres, salles de concerts présentent des programmes souvent renouvelés et ont réouvert leurs portes à un public nombreux. Beaucoup de cinémas sont la propriété de

partis politiques, mais ils sont beaucoup plus utilisés aux fins de recettes que de propagande et projettent en grand nombre de nouveaux films américains qui ont toute la faveur du public et quelques anciens films français. Les films russes et hongrois, de qualité inférieure, sont assez dédaignés. L'Opéra fait régulièrement salle comble quoiqu'il ne soit plus chauffé. Il a multiplié les premières. Les opéras russes sont nombreux et très appréciés du public. L'assistance guette toujours du coin de l'œil la loge réservée à l'ex-régent Horthy où quelquefois le Maréchal Vorochilov, chef de la commission de contrôle russe et représentant de l'autorité suprême en Hongrie, fait une apparition. Mais il ne s'assoit jamais sur le fauteuil central occupé autrefois, lorsqu'il se trouvait à Budapest, par l'Empereur de l'Autriche-Hongrie. Le public hongrois, si attaché à ses traditions, lui en sait beaucoup de gré.

Les magasins de Budapest, bien achalandés, baissent dès 16 heures leurs rideaux de fer et retirent de l'étalage toute leur marchandise. Car la sécurité ne règne guère dans la capitale qui, dès que le soir tombe, prend l'aspect d'une ville morte. Pas un passant dans les rues. En effet, des bandes armées, auxquelles se mêlent quelquefois des déserteurs russes, mettent l'imprudent attardé, dans le plus simple appareil. Il



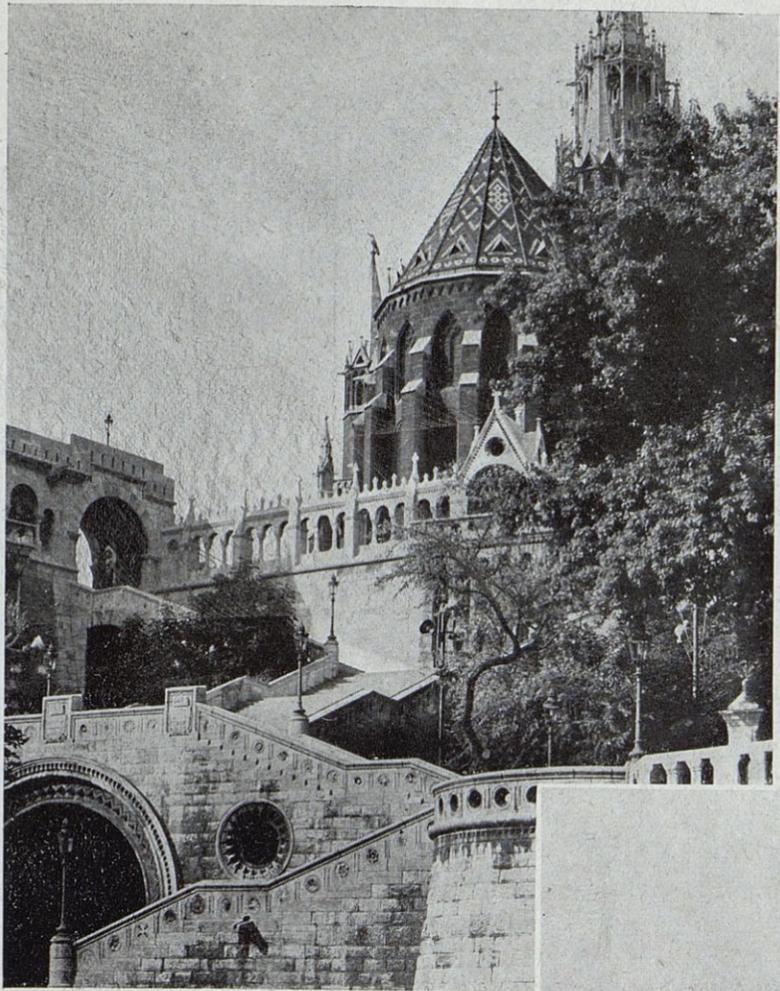
L'hôtel Saint-Gelbert était un des lieux les plus connus de Budapest. Il était en même temps un établissement thermal. Sa piscine aux vagues artificielles était réputée. Crevé, éventré, il n'est plus qu'une ruine.



de ruines. Pilonnée nuit et jour par l'artillerie, Buda ne fut enlevée vers le 18 février qu'un mois après la libération de Pest et un assaut au corps à corps dans les ruines. C'est la raison pour laquelle, alors que sur la rive gauche, à Pest, 50 % des maisons seulement ont été atteintes, sur la rive droite à Buda, 80 % des bâtiments ont été détruits ou endommagés. De même, les monuments qui couronnaient autrefois la hauteur du Var, le célèbre Bastion des Pêcheurs, classique rendez-vous des amoureux, la cathédrale Saint-Etienne, l'Eglise du Couronnement aux merveilleuses fresques gothiques, et surtout le Palais Royal dans les cours duquel restent encore aujourd'hui tanks et munitions abandonnés, tous ont été plus ou moins anéantis.

Dans Pest, depuis longtemps déjà, les rues ont été déblayées des ruines ; grâce en partie aux efforts des équipes de travail constituées à la fin du siège sur l'ordre des autorités d'occupation qui parfois, lorsque la main-d'œuvre leur faisait défaut, ramassaient simplement les promeneurs dans les rues. Toute la population était astreinte aux travaux de déblaiement, à moins de verser à la ville une indemnité correspondante. Il reste encore aujourd'hui les innombrables amas de décombres des maisons écroulées, mais le zèle du début s'est bien ralenti.

Primitivement, les Nyilas eux aussi, les membres de l'organisation nazie hongroise, devaient participer aux travaux de déblaiement sous la surveillance de la police. Or la population confondant les travailleurs volontaires avec les anciens traîtres, manifestait fréquemment sa rancune contre eux et les rouait de coups. Aussi tout le monde essaya-t-il de se soustraire à un travail si mal considéré. Seuls les miséreux s'y soumettaient. Comme il était possible d'envoyer un remplaçant travailler à sa place, les journaux publiaient souvent des annonces de ce genre : « accepte travail forcé à prix modéré ».



Le bastion des pêcheurs était le rendez-vous préféré des amoureux, qui gravaient leurs initiales dans la pierre des corniches. Maintenant, ces pierres emplies de souvenirs ne sont plus que des débris sans forme que déblaient des prisonniers politiques.

ne reste plus au malheureux en caleçon que la ressource de courir emprunter un manteau à un ami, à moins que, à l'instar de certain acteur célèbre à Budapest, il ne préfère rentrer fièrement chez lui par le tram en petite tenue.

Pourquoi s'attarder, d'ailleurs? Dès neuf heures du soir, les spectacles sont terminés, et onze heures est la limite extrême de l'ouverture des restaurants... dont les portes sont pratiquement closes dès dix heures du soir.

Des patrouilles mixtes hongroises et russes parcourent la nuit les rues de la ville. Les effectifs hongrois sont peu nombreux et le froid nocturne décourage les policiers dont beaucoup sont sans uniforme, en chapeau et en pardessus, un brassard au bras et un fusil au dos.

Par ordre de la municipalité, chaque propriétaire doit, au-dessus de sa porte, maintenir une lampe allumée le soir, branchée sur son réseau domestique, pour contribuer ainsi à diminuer l'insécurité des rues.

D'ailleurs ce sont bien souvent des Hongrois eux-mêmes qui se revêtent de l'uniforme russe pour perpétrer, à la faveur de la terreur inspirée, en toute tranquillité, leurs attentats.

Car la situation économique est bien faite pour réduire la Hongrie au désespoir.

Dans les vitrines, tout s'étale en vente libre, offert à la convoitise du passant — depuis les manteaux de vison jusqu'aux chaussures de luxe autrefois exportées à l'étranger — depuis les

quartiers d'oies dans les épicerie, jusqu'aux pyramides de gâteaux et de bonbons derrière la vitre des cafés-pâtisseries.

Tout est là, artistement présenté, mais inaccessible à la bourse moyenne. Car ce n'est plus en milliers de pengö mais en millions que doit compter l'habitant de Budapest.

L'inflation règne et quelques jours suffisent pour doubler les prix. Le kilo de beurre qui valait 3 pengö en 1939 et 680 en juillet 1945, au début de la hausse des prix, est coté 500.000 pengö au début de février. La farine blanche achetée à 0,40 en 1939, est mise à prix à 65.000 pengö à la fin de janvier. Quand on sait que les salaires n'ont pu être

relevés proportionnellement, cette course des prix prend un caractère tragique.

Un employé bien rétribué gagne tout au plus 200.000 pengö par mois et ne pourra en principe acquérir une paire de chaussures qu'avec le salaire d'une année. Le Président de l'Etat hongrois, l'homme le mieux renté de l'Etat hongrois, ne reçoit pas l'équivalent de 5 kilos de beurre par mois.

Or, sauf pour le pain et seulement à Budapest, aucun rationnement n'existe en Hongrie. Le consommateur normal touche 150 grammes de pain par jour. Mais déjà, les réserves de farine étant presque épuisées, il devient nécessaire de remplacer dans les distributions le pain par de la farine de maïs.

Le pain qui coûte 360 pengö avec ticket en vaut 50.000 en vente libre.

Comment dans de telles circonstances les habitants de la capitale parviennent-ils à vivre?





Le Palais Royal avait été dévasté par les Turcs, puis incendié en 1848. Le voici à nouveau ravagé. La jeune République envisage pourtant de reconstruire la demeure de ses rois.



La question peut se poser car les restaurants où le dîner revient à 1.000.000 de pengő par tête ont une nombreuse clientèle. La ville de Budapest n'est devenue qu'un immense marché.

Tous, depuis l'écolier jusqu'à l'homme d'Etat, vendent, achètent, troquent. Les importantes différences de prix des denrées de province à province, et de la province à la capitale, favorisent ce commerce. Enfin, les privilégiés qui traversent les frontières peuvent se livrer à des échanges fructueux — dont ils ne se privent guère. La police autrichienne n'a-t-elle point voulu expulser récemment de Vienne un homme d'Etat hongrois pour marché noir !...

La vie commerciale ne repose plus sur le pengő dont la valeur est dérisoire. En effet, la circulation monétaire de 1 milliard de pengő en 1929 et de 4 milliards de pengős en mars 1944 s'élève au début de février à plus de 800 milliards de pengős.

Le récent estampillage des billets de banque qui réduisit des trois quarts les avoirs des particuliers, ne réussit que momentanément à freiner l'inflation.

La devise qui a cours en Hongrie est le dollar, dont le cours officiel à la banque nationale de Hongrie monte parallèlement au cours libre, mais sans parvenir à le rattrapper. C'est ainsi que le dollar équivalant à peu près à 4 pengő en 1939, se trouve coté le 17 janvier 1946 à 280.000 pengő au cours officiel et 625.000 pengő au marché libre.

Au début de février ce cours dépassait déjà le million. Il n'est pas rare de voir le commerçant exiger des dollars pour le paiement de sa marchandise.

Le pengő n'est plus qu'une entité vide. Tout ouvrier ou employé reçoit à son usine ou à son bureau des produits alimentaires qui font plus que centupler la valeur de son salaire mensuel.

Néanmoins, la ration journalière de calories du Hongrois est la plus faible de l'Europe: 556 calories par tête en Hongrie pour 1.100 calories en France et 1.350 calories aux Allemands de Berlin.

Quelles sont les causes de cette situation désastreuse ?

Elles sont attribuées par les économistes



Les Hongrois visitaient avec émotion la grande salle du Palais Royal, dite « Salle des Habsbourg ». Une splendeur un peu froide, un peu trop pesante s'y étalait, mais riche d'histoire. Il n'y a plus là que débris et gravats.



hongrois en partie aux déficits catastrophiques de la production agricole et industrielle du pays.

Ces déficits sont, bien entendu, en fonction directe des faits et des suites de la guerre.

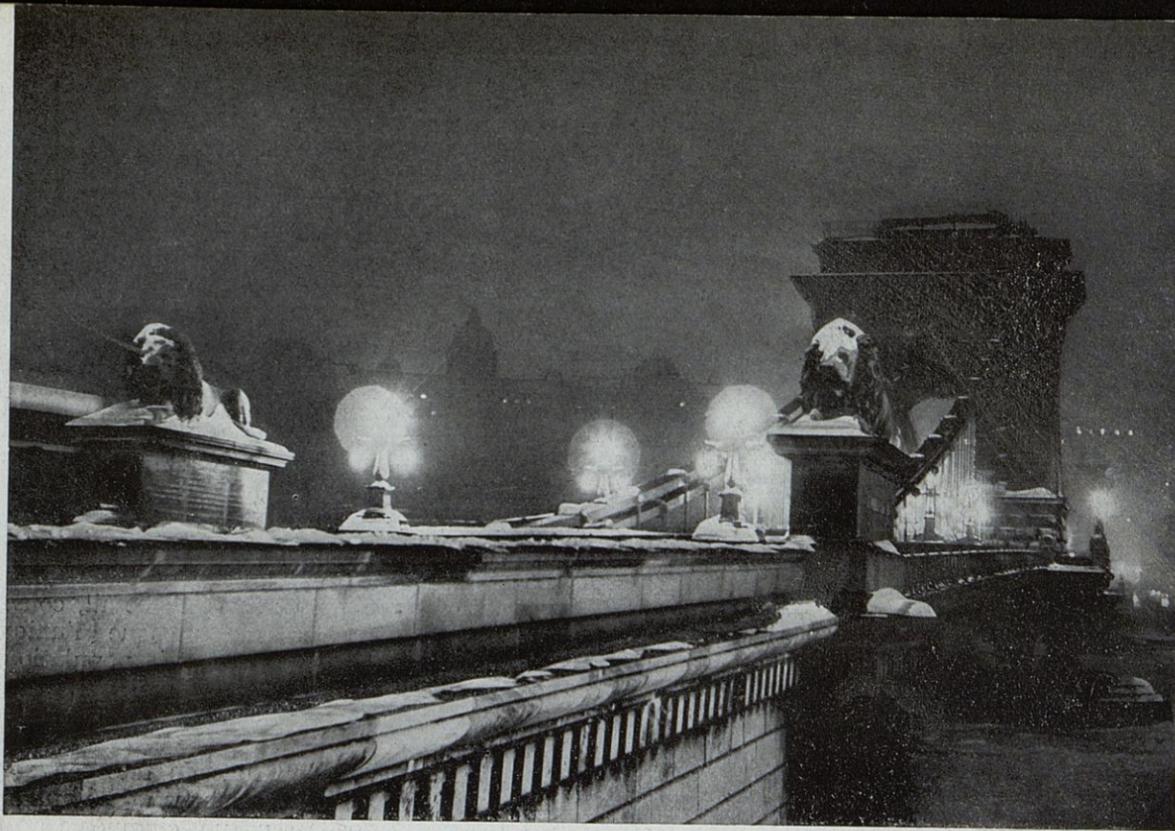
En ce qui concerne la production agricole de ce pays qui fut naguère un des greniers de l'Europe, l'insuffisance des récoltes est telle que la Hongrie est loin de pouvoir subvenir même à ses propres besoins.

La production de blé de 30 millions de quintaux en 1939 est tombée à 6 millions de quintaux. L'orge et le maïs, produits utilisés en temps normal à la seule nourriture du bétail, constituent à l'heure actuelle presque l'unique expédient pour le ravitaillement des populations.

Malgré cela les quantités disponibles seront épuisées avant le printemps, estiment les experts hongrois.

Le cheptel de 3 millions de têtes en 1944 est réduit de moitié. Du troupeau de 6 millions de porcs en 1938, seul un cinquième reste encore.

Les installations industrielles et les moyens de communications ont durement souffert en Hongrie des conséquences de la guerre. Le matériel et les installations que les Allemands n'avaient point emmenés ont été soit directement touchés par la vague de destruction qui a déferlé sur le pays, soit déclarés indispensables aux besoins de l'armée rouge, utilisés sur place ou emportés.



parti modéré des petits propriétaires. Nombre de ministères importants tels que le ministère de l'intérieur se trouvent confiés à des ministres de gauche, communistes et sociaux démocrates, dont certains, anciens émigrés à Moscou, possèdent même la nationalité russe et hongroise à la fois.

Dans ce gouvernement qui est un gouvernement de coalition, des incidents continuels mettent aux prises non seulement les petits propriétaires avec les partis de gauche, mais aussi les petits propriétaires entre eux. Car les dirigeants du parti pour lesquels furent créés des ministères secondaires, ce qui porta à 18 le nombre de 10 ministères prévus à l'origine,

Le fameux pont Szechenyi, était un des plus beaux du monde. Les lions en étaient légendaires : leur auteur se jeta dans le Danube parce qu'il avait oublié de leur faire une langue. Le pont est un souvenir et on a oublié toutes ces fariboles qui semblent maintenant si vaines...

se voient reprocher par les députés de n'avoir pas respecté le désir des électeurs qui les ont portés au pouvoir. De plus, sous l'unité apparente du parti se trouvent réunis des éléments représentant des tendances différentes et même opposées qui ne cessent de manifester leur mécontentement.

L'impression générale est que la coalition actuelle des trois grands partis, aussi bien que l'union à l'intérieur de chacun d'eux, n'est que provisoire et ne survivra pas à l'évacuation du pays par les troupes d'occupation.

Comme dans tout pays occupé, le retrait des troupes d'occupation qui pèse lourdement sur l'économie intérieure de la Hongrie est ardemment souhaité.

Aussi les milieux bien informés de Budapest commentent-ils avec une certaine émotion les informations récentes d'après lesquelles les Russes implanteraient des Ukrainiens sur 15.000 hectares de terre hongroise louées pour une durée de 6 ans à la frontière de l'Autriche pour nourrir de leur travail des troupes russes qui resteraient dans le pays.

Mais également, si en présence de l'occupant une certaine entente est réalisée par la force des choses, une évacuation immédiate libérerait sans doute toutes les forces opposées au sein de ce pays passé en si peu de temps de la traditionnelle monarchie à la constitution républicaine et du régime de la grande propriété à celui des terres partagées. De graves conflits intérieurs éclateraient certainement entre les partisans et les bénéficiaires de l'ancien et du nouveau régime.



« Le soir, je ne porte pas de vêtements » dit celui du haut. Les deux autres sont tout aussi prudents...

(caricatures hongroises)

Quoi qu'il en soit, le gouvernement continue à user d'expédients de toutes sortes sans parvenir à soulager la misère réelle d'un pays en proie à l'inflation et à la famine qui court à sa perte s'il ne reçoit avant peu l'aide efficace des grandes puissances.

Fred ROLL.



Il n'existe pas encore de statistiques hongroises sur les dommages précis que la guerre a causés au pays.

Mais on évalue à 21 % la diminution de la capacité de production de l'industrie hongroise et 60 % la perte des stocks de matières premières.

De plus, la question des réparations pèse sur l'industrie hongroise telle une terrible menace.

Le traité d'armistice signé par la Hongrie stipule que cette dernière doit payer les réparations en nature pour une valeur de 200 millions de dollars à la Russie, 30 millions de dollars à la Tchécoslovaquie, 70 millions de dollars à la Yougoslavie, calculées au taux du dollar de 1938.

Cette convention précise en outre que, en ce qui concerne la Russie, 170 millions de dollars devront être livrés en produits et marchandises industriels, et le restant seulement en produits agricoles.

Les exigences russes, qui n'embrasseraient qu'un faible pourcentage de la production industrielle hongroise en général, portent à peu près exclusivement sur l'industrie métallurgique et mécanique. Etagées sur une durée de six ans, dès la deuxième année, elles absorberaient environ 70 % de la capacité de production de l'industrie métallurgique et mécanique hongroise, estiment les spécialistes.

La Hongrie, en proie à l'inflation, au bord de la famine et de la ruine, minuscule nation de 8 millions d'âmes, qui doit entretenir sur son sol une armée d'occupation de plus d'un million de soldats russes ne peut espérer se relever sans l'aide des grandes puissances. Le gouvernement hongrois s'épuise en vaines demandes à la Russie et aux Alliés occidentaux, demandes qui, du côté des nations occidentales du moins, restent sans réponse.

Mais ce ne sont pas là les seules préoccupations à l'ordre du jour à Budapest. En effet, la République vient d'être proclamée en Hongrie. Zoltan Tildy, le chef du parti des petits propriétaires sorti vainqueur aux élections générales du 4 novembre 1944 avec une majorité absolue de 57 % fut, il y a quelques jours, nommé président de la République.

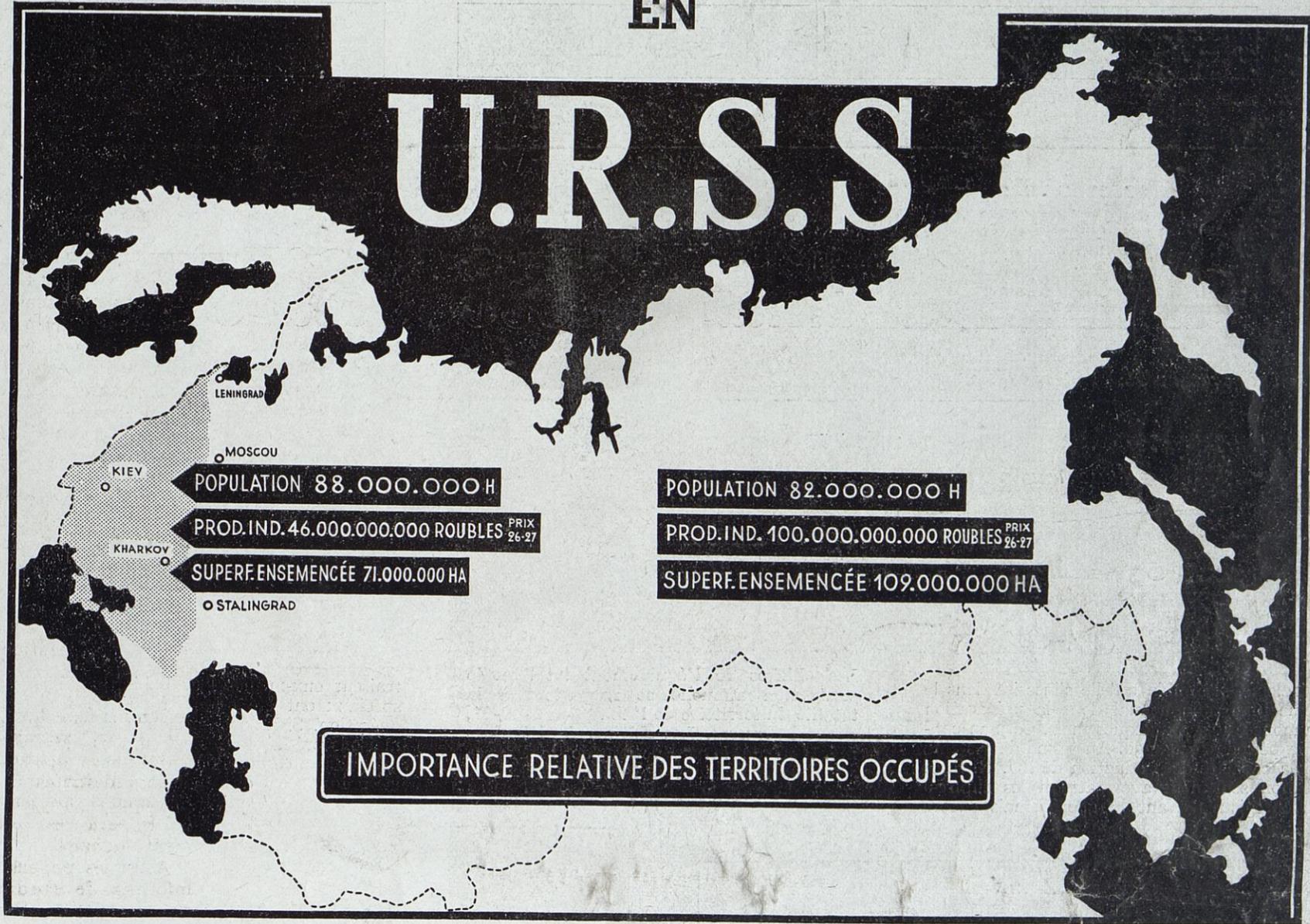
Les élections générales s'étaient déroulées très démocratiquement. Mais aujourd'hui, la voix publique accuse les chefs du parti vainqueur, le parti le plus modéré, de n'avoir pas su sauvegarder les résultats obtenus aux élections.

En effet, les partis de gauche, le parti social démocrate et le parti communiste qui n'obtinrent respectivement que 19 % des suffrages, se trouvent avoir au gouvernement, à l'heure actuelle, une représentation égale à celle du

LES DESTRUCTIONS

EN

U.R.S.S



La puissance économique réelle de l'U. R. S. S. est encore mal connue. Certes, la place tenue par l'armée rouge dans la guerre en donne une mesure. Sans le support d'une industrie puissante, les soldats soviétiques n'auraient pas acquis cette maîtrise de la guerre, qui les a conduits à la victoire. Il n'en reste pas moins que peu d'informations récentes ont été publiées sur l'état actuel de cette industrie. Les documents qui parviennent en France sont fragmentaires ou trop peu précis et ne permettent pas de reconstituer un tableau général de la situation. Cette ombre sur une partie plus actives de l'Europe, est pour le moins regrettable.

Les renseignements les plus sûrs datent de 1940-41, et encore certains d'entre eux résultent davantage de supputations ou de prévisions que d'une comptabilité effective de la production. On comprend évidemment que la désorganisation totale du secteur le plus riche de ce pays, le déplacement d'usines et la tension des hommes et des choses en vue de la guerre, n'aient pu être pas permis aux services statistiques de procéder à leurs travaux habituels. Souhaitons que ces lacunes soient comblées au plus tôt.

Un document fort intéressant vient d'être publié : le dossier des destructions

et spoliations en U. R. S. S. Il réunit les procès-verbaux d'enquêtes faites dans les territoires anciennement occupés. Nous en présentons ici l'essentiel sous forme graphique. Pour permettre au lecteur de mesurer l'importance des destructions, la comparaison en est faite avec la production annuelle ou l'équipement total de l'U. R. S. S. et dans certains cas, de la France. Les chiffres rapportés dans ce document sont certainement trop forts. En effet, il est courant de forcer sensiblement les rapports de bases dans un tel cas. La multiplication de ces excédents entraîne, dans l'ensemble, des erreurs parfois sensibles. Néanmoins, l'amputation des ressources soviétiques est énorme. On peut sembler-t-il affirmer qu'elle est dès maintenant atténuée par l'équipement de régions nouvelles dans les territoires ayant échappés à l'invasion. Ajoutons qu'une forte partie de l'équipement n'a pas été détruit, mais emporté en Allemagne, et qu'il est ou sera récupéré par les Russes.

**

La reconstruction des régions dévastées ne peut être qu'une œuvre de

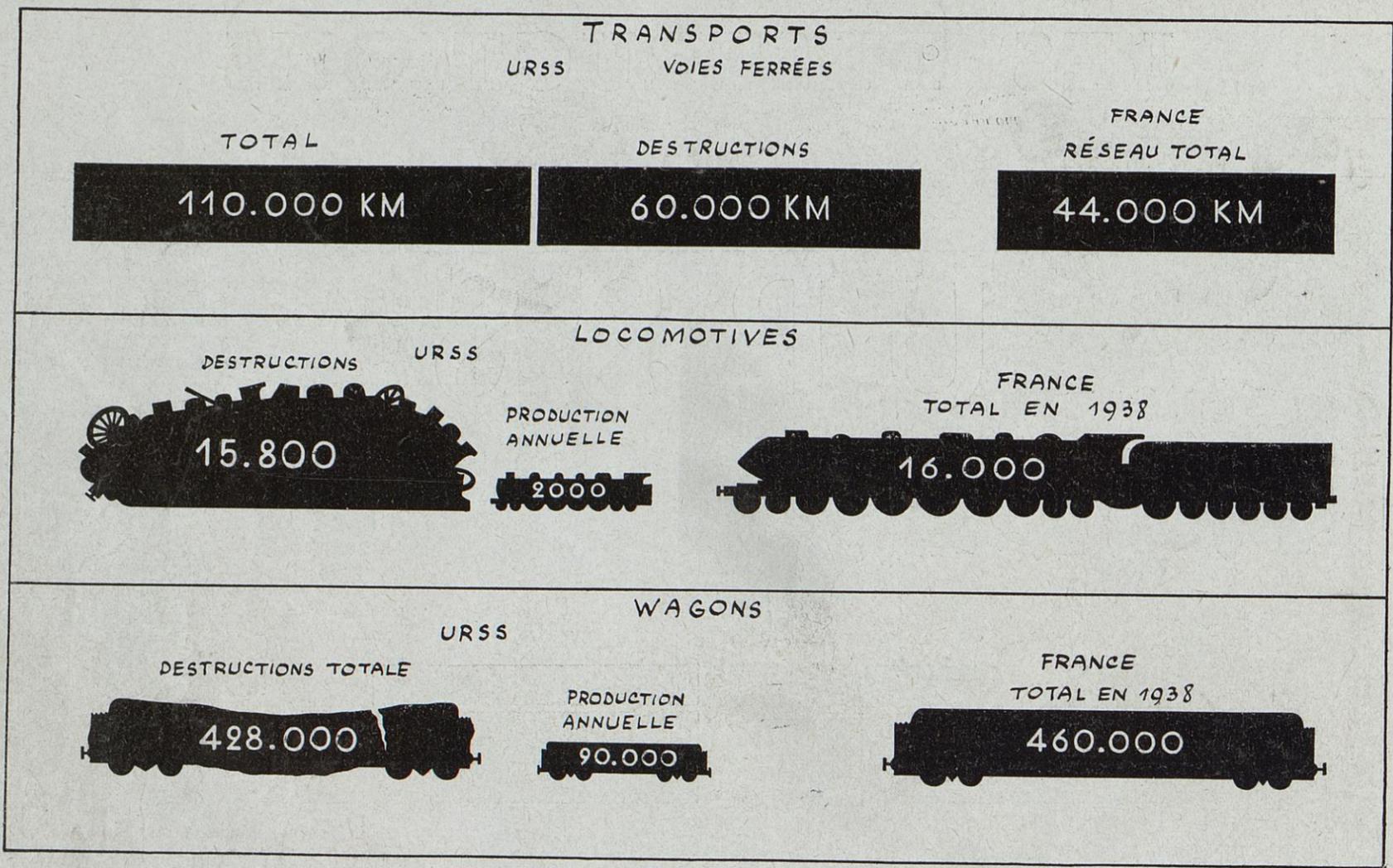
RÉPARTITION DES DOMMAGES PAR RÉPUBLIQUE

République	Milliards de roubles
R.S.F.S. de Russie	249
RSS d'Ukraine	285
RSS de Biélorussie	75
RSS de Lettonie	20
RSS d'Esthonie	16
RSS de Lithuanie	17
RSS de Maldovie	11
RSS Carélo-Finnoise	6
Total	679



DESTRUCTIONS

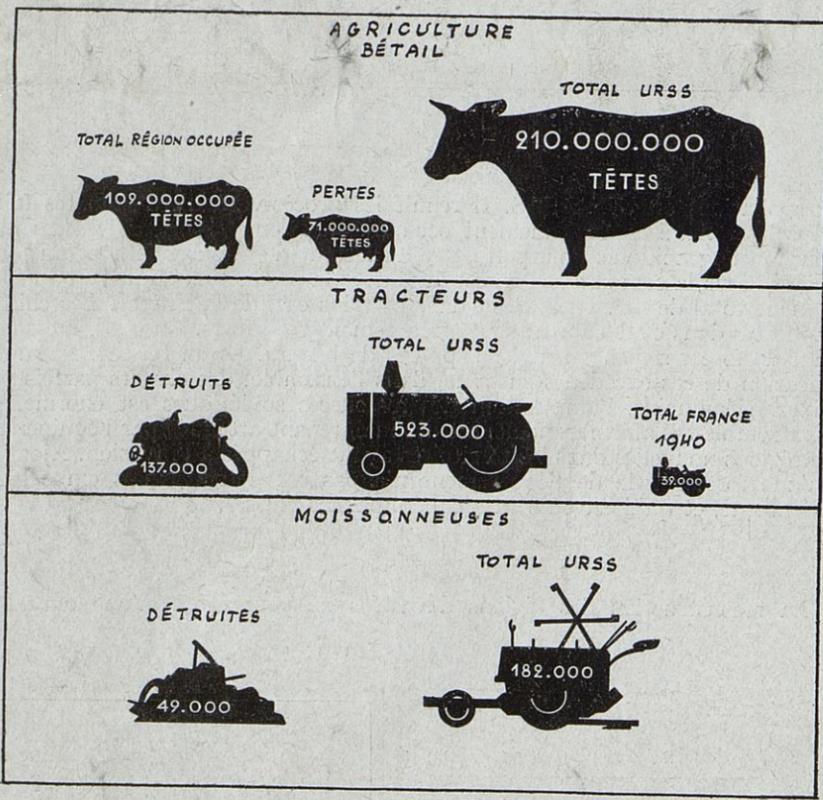
1.710 villes, destruction partielle ou totale.
 70.000 villages, destruction partielle ou totale.
 Bâtiments : 6.000.000.
 Personnes affectées : 25.000.000.
 Industries : 31.850 entreprises.
 Ouvriers affectés : 4.000.000.
 Hôpitaux : 40.000.
 Ecoles : 84.000.
 Bibliothèques : 43.000.
 Kolkhoz : 98.000.
 Sovkhoz : 1.876.
 Stations de machines et de tracteurs : 2.890.



longue haleine. Il semble qu'elle s'inscrive dans le quatrième plan quinquennal dont la préparation a été annoncée il y a quelques mois. Ce plan couvrirait la période 1946-1950. Au terme de ces cinq années, la capacité de production de l'U. R. S. S. devrait non seulement avoir atteint les chiffres-records enregistrés avant la guerre mais encore

Les chiffres de l'équipement total ou de production annuelle se rapportent à la totalité du territoire de l'URSS en 1940-41, avant la guerre. Les chiffres de l'équipement ou de la production de la France se rapportent à l'année 1938.

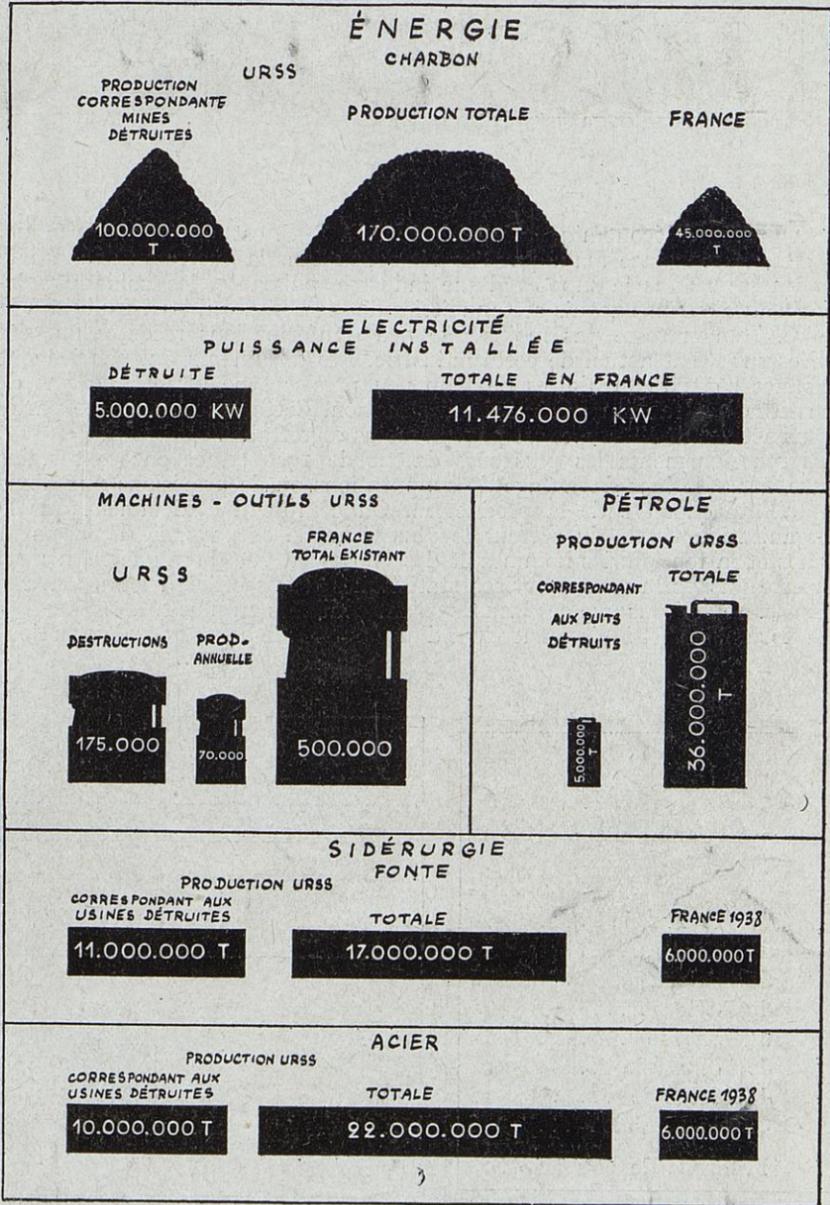
truisent eux-mêmes leur habitation. Des services spéciaux ont été créés en vue de faciliter cette opération. Signalons enfin que la construction de maisons pré-fabriquées est en cours de réalisation, mais il semble que l'on en soit encore au stade de la préparation des machines destinées à cette fabrication. GEORGES TIFFON.



les avoir dépassés dans certaines branches industrielles sur lesquelles aucune précision n'est donnée.

Mais l'U. R. S. S. n'a pas attendu la mise au point de ce nouveau plan pour entreprendre la reconstruction des territoires reconquis. Un ordre strict de priorité a été déterminé. En tête vient la remise en état des entreprises industrielles et, dans l'ordre, la reconstruction des bâtiments administratifs, des écoles et des hôpitaux, des théâtres et les cinémas. Enfin, au dernier rang, les maisons d'habitation.

Cette hiérarchie ne manque pas de choquer le Français qui admet difficilement qu'une faveur soit accordée aux bâtiments collectifs avant de l'être aux habitations particulières. Pour la reconstruction de ces dernières, l'état soviétique accorde aux individualités des prêts sans intérêt remboursables en sept ans. En outre, les ouvriers peuvent recevoir des attributions de matériaux de construction qui sont vendus au prix de production à ceux qui recons-



ÉNIGME D'AUJOURD'HUI



SUITE DU
REPORTAGE
DE NOTRE
ENVOYÉ
SPÉCIAL
**STÉPHANE
PIZELLA**

JUSQU'À la dernière seconde, j'aurai retardé le moment d'écrire cet article.

Je me suis senti sans courage et vide comme eux, devant mes feuillets blancs. Les notes éparpillées sur mon bureau, le dossier syrien à ma gauche, le dossier français à ma droite, avaient soudain perdu tout leur sens. Je me trouvais muet face au monde immobile des mots.

Dites-moi, vous qui savez, quels sont les mots — ceux qu'il faut dire — pour pleurer un mort...

...Pour pleurer une amitié morte assassinée...

**

Un matin couvert de brume. L'élevator ferrailant sur un pont de métal. Les gratte-ciel lents à s'éveiller. Un drug-store silencieux et le kiosque à journaux, petite baraque verte à l'angle de la 72^e rue, 2^e avenue.

Si je n'ai pas oublié ces images, vieilles de neuf mois, qui enveloppent les deux mots tracés en tête de cette page : « Syrie-Liban », c'est qu'elles enveloppent également le premier jour d'agonie de cette amitié que l'on assassinait à coups de poignards et de grenades, de mitrailleuses et de canons, de broadcasts et de headlines.

**

Accrochés aux planches du kiosque, les journaux pendaient et leurs manchettes inattendues, hautes de trois centimètres, larges de toute la largeur des premières pages, éclataient comme une stupeur et me frappaient au cœur.

Ça peut paraître banal, faussement sentimental aus-

Ici commence
un pays libre...

SYRIE, LIBAN...

HISTOIRE D'UN DRAME

Il n'avait, à son départ, reçu qu'une consigne : voir et dire la vérité. Sans la farder. Et, bien que son article paraisse après la conclusion des accords franco-britanniques relatifs aux affaires de Syrie, nous avons estimé qu'il fallait qu'une mise au point finale fût faite. Ce n'est pas dans un esprit de polémique que le drame syrien est encore évoqué. L'amitié consiste à s'expliquer franchement, à dire ce que l'on pense. L'amitié franco-anglaise est trop solide, trop impérieuse pour qu'elle ne puisse pas toujours supporter une explication loyale. Comme partout ailleurs, cette amitié survivra aux douloureux conflits qui la menacent en Syrie, et l'avenir prouvera que cette étroite union, renforcée et purifiée, sera finalement bénéficiaire aux peuples de Syrie eux-mêmes. Rassurés par l'exécution loyale des accords, ils pourront encore espérer dans la coopération spirituelle, dont tant de siècles ont prouvé les bienfaits.

si. Je sais. Pensez ce que vous voudrez. J'étais loin de France — à New-York et je lisais :

Damas bombardé par les Français.

Alep en révolution.

Les troupes britanniques interviennent en Syrie.

Les Britanniques enverront-ils un ultimatum aux Français ?

A Alep, comme partout en Syrie, vestiges du passage des Croisés, et des Seldjoukides, et des Mamelouks d'Egypte, et des Turcs osmanlis... Maintenant, vestiges aussi de la France.





Un policier interdit aux enfants syriens qui veulent y pénétrer, l'accès d'une école française...

Je vous le dis : un assassinat.

Le sang français se mêlait au sang syrien — ce n'était pas par amitié.

On assassinait de tous côtés. D'Alep à Deir-*ez-Zoor*. Dans les rues et dans les souks. A Beyrouth et à Damas avec un synchronisme parfait et vous savez ce qu'on disait aux Communes.

Juste quelques semaines après la fin du fléau nazi.

Et certain monde éclatait de rire. C'est si comique de voir un homme blessé, exsangue, qui a tenu le ring pendant quatre ans, se relever péniblement, croyant en avoir fini et retombant à nouveau sous d'autres coups inattendus — assommé et bafoué.

**

Bafoué... Les éclats de rire allaient loin dans le monde. On ne les accueillait pas partout de la même façon. Ils s'arrêtaient brutalement devant certaines portes amies. Et elles sont nombreuses, ces portes, même à Calcutta où le journal *Statesman*, plaçant le général de Gaulle au rang de criminel de guerre, affolait les populations musulmanes par des titres d'une ampleur inusitée, jamais égalée — même lors des affaires de Grèce.

**

Vous comprenez, à présent, mon hésitation, ma lâcheté. Ces choses sont vieilles de neuf mois. Quel intérêt y a-t-il à remuer des boues sanglantes !

Neuf mois, c'est déjà du passé...

Oui, mais la fièvre n'est pas encore tombée.

Je sais bien que de cette fièvre nous portons quelque peu la paternité. Je sais bien que si l'on ouvrait le procès de l'affaire libano-syrienne, nos fautes, nos erreurs, nos torts apparaîtraient.

Car il ne faut pas pousser notre amertume jusqu'à la naïveté de nous enfermer dans le rôle de martyrs. Tout compte fait, si nous revendiquons cette auréole, les Syriens y ont aussi leur part. Si nous avons des torts, ils ont des excuses. Nous avons des devoirs envers eux — ils avaient des droits envers nous.

Je le dis d'autant plus aisément que je suis Français.



Le colonel Walter F. Stirling, chef de la Légion du désert.

Je n'ai jamais compris comment à la politique du mandat s'est substituée celle d'un colonialisme hors de sujet. Ce que j'ai constaté, c'est qu'en vingt-cinq ans de mandat, nous avons réussi à nous faire détester en Syrie, déconsidérer au Liban et, dans ces deux pays, réussi à morceler un prestige et une amitié vieux de plus de huit siècles.

Il y avait tout de même une différence de classe entre nos croisés du XI^e siècle et ceux des temps actuels.

Il est vrai que nos chevaliers modernes disposaient de puissants auxiliaires et comptaient des amis qui « adorent » la France — pour ne parler que du brave général Spears.

Que ces auxiliaires aient eu pour nom Lawrence ou Gertrude Bell, Stirling ou Marsak, Furlonge ou Maoum Arab, leur politique n'a jamais dévié.

Si la nôtre a échoué, je n'ai pas écrit que la leur ait réussi. Quand je dis que les Syriens et les Libanais avaient des droits, j'entends qu'ils avaient également des devoirs — ne serait-ce qu'en vertu du principe d'indissolubilité qui lie les notions « droit » et « devoir ».

Quand je dis qu'ils ont des excuses, je n'entends pas qu'ils aient toutes les excuses.

Quand je dis qu'ils ont droit, eux aussi, à une part de l'auréole du martyr, je n'ai jamais entendu qu'ils fussent perpétuellement en état de sainteté.

Car, pas plus que les autres, chers amis syriens, vous n'êtes de petits saints.

Et si d'aventure, chers confrères de Damas ou d'Alep, vous me faisiez l'honneur de citer, dans votre presse, le paragraphe précédent — de grâce, reproduisez également celui-ci. En toute justice, car ils se balancent, vous le sentez bien. Vous êtes Syrien, je suis Français — et dans le fond — nous nous aimons bien, malgré tout, en vertu de vous-mêmes, de nous et peut-être d'un Livre Sacré, le vôtre, où il est écrit :

« Une fois chassée la colère du cœur de l'homme, le cœur de l'homme donne place à la justice et à l'amitié... »

Ceci posé, permettez, puisqu'enfin je me décide, à commencer ce reportage en toute objectivité.

**

J'étais descendu au Saint-Georges. Vieille habitude. Pourtant, le Saint-Georges n'est plus le palace en vogue. Mais il a conservé son personnel stylé, sa vieille clientèle et, sur la mer, sa terrasse qui n'a pas de rivale.

L'orchestre jouait des blues coupés de tangos et ses musiciens en smoking, dignes, austères, s'apparentaient plus à des professeurs de philo en retraite qu'à des virtuoses. L'ambiance s'en ressentait et, seul, l'ennui valsait.

Des Français m'avaient accueilli à leur table. Et je souffrais à les voir, suivre leurs gestes, leurs conversations à voix presque basse. Tout était mesuré, discret, comme dans une maison en deuil.

Jadis, dans ce même hôtel, on riait, on parlait bruyamment, et de jeunes officiers, encore trop officiers pour être soldats et trop jeunes pour n'être plus galopins, défonçaient les appareils à sous — histoire de s'amuser.

Ceux d'aujourd'hui sont plus dignes. Ceux d'hier, s'ils revenaient au Saint-Georges, mûris par les années, et quelques événements de marque, seraient peut-être désagréablement caressés par les remords au souvenir des appareils brisés, des séances débraillées où, sans le savoir, ils engageaient un peu plus que leur dignité propre et leur prestige personnel.

Ce n'est qu'un détail, dites-vous ? Je sais.

Les Orientaux donnent de l'importance au moindre détail. Vous l'ignorez.

Mes amis, excellentes gens qui déplorent ce que déplore tout Français aimant l'Orient, se tenaient assis — physiquement gênés aux entournures — et moralement dans cette position même où s'est assise la France au Levant depuis juin 1945 — exactement entre deux chaises.

Ceux qui parlaient fort et riaient, se tenaient à une table voisine. Leur uniforme kaki n'était ni syrien, ni français.

A notre table, un colonel prenait congé. Il partait dans la nuit. Pour Deir-*ez-Zoor*. Il vit là-bas, avec sa femme, enfermé dans un couvent.

— Il y a neuf mois que ça dure. Nous n'en pouvons plus...

S'ils sortent du couvent...

— A propos, annonce quelqu'un, êtes-vous au courant du télégramme parvenu ce matin aux Services Spéciaux ?

— ...

— Fauquenot a été blessé à Alep.

M. Fauquenot est délégué militaire. Sa voiture traversait, en voyage officiel, une rue d'Alep, lorsqu'une grenade lancée par un Syrien la stoppe en pleine course. Deux blessés sans gravité, quelques dégâts matériels.

...Une grenade.

Du Saint-Georges, j'ai téléphoné à un ami — libanais, celui-ci. Il part demain pour Londres et m'attend sans retard.

Mon taxi s'enfonce dans des ruelles que je croyais retrouver avec plaisir; elles ne m'apportent que mélancolie. La nuit tombe sur Beyrouth que j'ai tant aimée, que j'aime encore à en souffrir. Tant de choses qui se sont fanées...

Les branches pendent hors les murs des jardins. Villas, hôtels, villas — un dernier hôtel. Une sentinelle devant un perron. Tapis écarlates, vase de Sèvres ou d'ailleurs, qu'importe, un homme me tend les bras : Hamid Frangié.

J'étais ému. Je crois qu'il l'était également.

— Vous n'avez pas changé... Je vous aurais reconnu, dit-il.

A vingt ans de distance. Depuis le collège, la même étude, la même classe, le même banc.

— Je suis heureux, Frangié, de vous revoir et du chemin que vous avez parcouru...

Dans son bureau, nous avons égrené des souvenirs. Après une pause, j'ai demandé :

— Et la France ?...

Le visage d'Hamid Frangié s'est fermé. Il a, d'un geste lent, ajusté ses lunettes et, le regard lointain, répond :

— *Tant que l'évacuation des troupes françaises ne sera pas effectuée selon la promesse faite par votre gouvernement, il nous est impossible d'envisager une attitude autre que celle que nous avons adoptée.*

A chaque nouvelle demande, à chaque précision, le même mot revenait, réponse unique :

— Evacuation.

Ce n'était plus l'ami d'enfance qui me parlait. C'était M. Hamid Frangié, ministre des Affaires étrangères du Liban.

Il partait le lendemain. J'emportai sa promesse que nous nous reverrions à Paris. Bien sûr, nous étions toujours amis.

En partant, je crois que je lui ai dit : « Excellence ! »

Mon Dieu, êtes-vous tout à fait certain que le jour où notre dernier soldat aura quitté le sol libanais toutes les inquiétudes de Beyrouth et Damas auront disparu à jamais...

...et que j'aurai retrouvé l'amitié de mon ami Frangié ?

Je suis revenu au Saint-Georges, revivant les heu-



En 1943, le général Catroux rendait visite au patriarche maronite en sa résidence d'hiver de Bkerké Liban.

J'ai reçu ce choc au terrain d'aviation de Damas où vit une poignée de Français qui jamais ne se rendent en ville. Le Français est interdit de séjour à Damas, *Cham* en arabe — qui veut dire soleil. Interdit de séjour dans les souks, aux abords des mosquées, le long de son fleuve Barada et dans l'enceinte du cimetière où, le soir venu, les *Hachichins*, viennent se droguer, dissimulés derrière les tombeaux blancs.

Barrès, bien avant eux par Geoffroy Rudel mort en troubadour et mort d'amour sur une caravelle en rade de Tripoli, pour un regard de sa « Princesse lointaine ». Puis par d'autres et un autre encore : le *fol délicieux* qui abandonna sa vie, un soir, sous un réverbère, au bout d'une ficelle, parce que son cœur était lourd de trop de choses. De choses parmi lesquelles se dressaient de vieux souvenirs glanés au pays des hommes mystérieux... Le *fol délicieux*, Gérard de Nerval, seul Français initié aux rites secrets des Druzes.

La Syrie ? Un pays étrange. Des mosquées, des jets d'eau, des senteurs de jasmin, de citron doux ; ses soleils de sang sur une mer bleue. Un territoire exigu qui offre aux voyageurs la diversité de ses terres, de ses races, de ses peuples bizarrement enchevêtrés au mépris des dissentiments et des haines où les divisent. Là, les habitants ne se classent pas par villes, mais par religions (on en compte officiellement dix-sept).

**

L'affaire syrienne — la dernière — a débuté en mai 1945.

Prenant pour prétexte le débarquement de cinq cents F.F.I. sur un territoire dont la France a reconnu l'indépendance depuis septembre-novembre 1941, Damas s'agite. La presse s'indigne. Le feu couve. L'incendie éclate. L'émeute part de Damas où un Comité de Salut Public a dressé la liste des Français assassinés et l'un des premiers est le secrétaire civil du général Oliva-Roget, poignardé en pleine rue. Dans un synchronisme stupéfiant, l'émeute éclate sur tout le territoire. Les forces de gendarmerie syrienne ouvrent le feu sur des postes français submergés, écrasés. Le gouvernement syrien débordé fait appel aux troupes britanniques. Toute l'affaire tient en ces quelques lignes. Entre ces quelques lignes se dessine le plan de l'affaire : 1° **Permettre aux Français d'amener des troupes en nombre suffisant pour soulever une colère soigneusement préparée et insuffisante pour préparer au désordre ; 2° Déclaration d'impuissance du gouvernement syrien qui, tout en blâmant les actes individuels, exhorte le peuple à « manifester ses sentiments contre l'oppression » ; 3° Nécessité de l'intervention britannique.**

Cette intervention faillit bien ne pas avoir lieu. Les forces françaises, quoiqu'en petit nombre, avaient réussi à rétablir l'ordre presque complètement. Des drapeaux blancs flottaient sur Damas. Les Anglais interviennent, rapides comme l'éclair, dans un déploiement spectaculaire de forces terrestres, maritimes et aériennes : *l'ordre français de cesser le feu avait été donné dix-sept heures auparavant.*

A Damas, les émeutiers remettaient en place leurs mitraillettes (Tommy-guns), rangeaient les caisses de cartouches portant l'indication « cartridges » et



La France avait trouvé en ce pays des troupes de qualité, tels ces goumiers aux mœurs rudes.

res que depuis le matin j'avais passées en Syrie.

Tout d'abord à Damas, derrière des barbelés, gardés baïonnettes au canon. Croyez-moi. Pour le Français qui a connu la Syrie dès l'enfance, qui a vécu des années au contact des Syriens, des Libanais, partageant leurs jeux, leurs fruits et leurs coutumes — en deux mots, qui les a *compris, aimés* — le choc est rude lorsqu'on lui dit : « Ne pénétrez pas en territoire syrien, vous y seriez assassiné. »

Puis ce fut l'envol vers Beyrouth. Par le hublot, je regardais défiler les agglomérations bédouines, des villages en torchis, minuscules, comme tombés d'une boîte à jouets.

Et ce soir, seul à ma fenêtre, sans lumière dans la chambre, au clapotis des vagues qui meurent contre l'hôtel, je pense : la Syrie ? 150.000 kilomètres carrés de terre entre le désert et mer. Trois millions d'habitants. Un pays chanté par Lamartine, Renan,

en des endroits comme Deraa, on recensait les fusils et les mitraillettes dérobés paraît-il dans un camion anglais abandonné, affirme-t-on, à la suite d'une panne (pour préciser).

Je ne dirai pas que des armes anglaises ont été livrées aux émeutiers. Mais je peux dire que quelques-uns des nôtres sont tombés sous des balles anglaises, volées aux Britanniques, dans un camion en panne et abandonné sur la route — si l'on veut. Mais alors, qu'on recherche et punisse les imprudents coupables d'abandon de matériel de guerre.

Il y a neuf mois de cela... Pourquoi patauger dans les boues teintées de notre sang ?

Les fantômes de Lawrence et Gertrude Bell hantent encore les déserts. Dans son uniforme britannique et coiffé de l'agal, Walter F. Stirling, compagnon de Lawrence et colonel de la *Légion du Désert* en Transjordanie, court les pistes et les tentes bédouines, suivi de son dogue blanc. Maoun-Arab, ex-officier anglais converti à l'Islamisme, démobilisé à Londres et attaché en qualité de secrétaire à la Légation britannique à Beyrouth, tente des efforts désespérés pour nous prouver sa francophilie. Le premier des frères Marsak (colonels tous deux et attachés au Colonial Office), essaie de se faire oublier, tandis que le second, dont beaucoup de mauvaises langues prétendent qu'il dirige le poste de radio de Shark-el-Adna (près de Jaffa), réputé pour ses émissions francophobes, villégiature quelque part près de Jaffa, non loin, précisément, de Shark-el-Adna.

Quant à nos amis russes, neutres et fort sages, ils envoient à Jérusalem, via Beyrouth, le patriarche Alexis et remplacent leur ministre à Beyrouth, Solod, par un Arménien. Et cela n'a l'air de rien. N'aurait l'air de rien s'il n'y avait quelques Arméniens en Syrie et au Liban qui, la chose est connue, touchent d'assez près certain pays à détroits en forme d'impasses.

Quant aux Français et aux Anglais, après neuf mois, tout va pour le mieux entre eux. Leur gestation pénible et laborieuse porte sur les rivages libanais un beau petit enfant, baptisé à Londres le 18 février dernier. Il s'appelle « Accords franco-britanniques ». On le destine aux Syro-Libanais. Ni Syriens, ni Libanais n'ont assisté à l'accouchement. On les a admis au baptême. Les dragées qu'on leur offre sont excellentes : Français et Anglais réaliseront sans délai les accords relatifs à l'évacuation des troupes.

Je n'ose pas dire qu'on aurait pu inviter les représentants syriens et libanais à discuter l'établissement de cet accord qui les intéresse au premier chef — on ne comprendrait pas. Mais je peux écrire que je me souviens de Yalta, que la Syrie et le Liban sont États indépendants et que l'on peut, à la rigueur, les traiter comme tels.

Après tout, ce n'est pas une raison suffisante si les Syriens manquent d'élégance à notre égard pour que nous agissions à leur manière. Je dis : manquent d'élégance. Je peux citer pour preuves récentes les provocations de certains journaux arabes dénaturant, en janvier dernier, l'arrivée d'un contingent de permissionnaires pour faire croire à un nouveau débarquement de troupes françaises et la grève générale qui sanctionnait notre bonne volonté évidente, lors des premiers accords franco-britanniques de décembre. Mais au fait, pourquoi cette grève alors qu'ils ignoraient tout d'un accord dont le texte n'était pas publié.

On m'a dit — et je ne veux pas en croire un mot — que les militaires britanniques de Beyrouth redoutaient les accords signés à Londres. Ils n'en voulaient pas. C'est certainement faux, car de là à conclure que les Syriens se sont mis en grève pour des choses qu'ils ne connaissaient pas et uniquement parce que ces choses déplaisaient à certains militaires... Mais au fait, qui a persuadé les Syriens que ces accords ne leur convenaient pas ? — Les grévistes parbleu... Espérons que les nouveaux accords auront plus de chance au Colonial Office et revenons à l'élégance.

Nos écoles sont fermées en Syrie. Elles ne rouvriront que si elles cèdent à un ultimatum. Cet ultima-



Beyrouth, vue du nouveau sérail. Sous le mandat français, les Etats du Levant ont connu une indiscutable prospérité.



Jeune kurde de Syrie, fièrement campé.

tum est : « Ou bien vous acceptez le contrôle syrien dans vos établissements, ou bien nous ferons vos portes. »

Amis syriens, nous n'acceptons pas l'ultimatum. Vous êtes maîtres chez vous. Nous sommes maîtres de notre enseignement. Libre à vous de ne pas envoyer vos enfants dans nos collèges mais s'ils y viennent, faites confiance à leurs maîtres. J'ai été élevé dans vos écoles. J'ai eu des professeurs français, des professeurs arabes. Ils m'ont appris à connaître, à aimer votre pays. Y aurait-il grand mal si vos enfants continuaient à aimer la France ?

Respecter vos lois ? D'accord. Nous plier à vos contrôles ? Non. Pas plus que nous ne subissons de contrôle dans nos écoles du Caire, d'Alexandrie, Londres, New-York ou Shanghai, nous n'en subissons chez vous. Ce contrôle, notre langue, notre culture vous l'interdisent. Au nom de qui ? De la France. Tout simplement.

Si cela ne suffit pas, nous fermerons nos écoles. Quelqu'un aura commis le crime contre l'esprit. Nous n'en porterons point la responsabilité.

Croyez-moi, au Liban comme ailleurs — plus qu'ailleurs — la France sera toujours la France.

**

Les événements se sont précipités. Dans le temps et dans le sang.

Partie du Caire, l'étincelle a franchi le canal; elle jaillit à Haïffa et, presque dans le même temps, à Bombay.

Jamais pareille fureur n'a secoué l'Empire britannique.

Aux Communes, un interpellateur demande des précisions à un Premier ministre déconcerté. En France et ailleurs, les petits malins bien informés voient dans les événements la réplique de Vichinsky à Bevin — de Staline à Mackenzie King.

Il y a un mois, je marchais sur les cendres qui couvraient le feu de Middle-East. Mon prochain article — conclusion à cette enquête — se proposait de montrer l'inquiétude arabe, l'inquiétude juive, toutes deux soulevées par la Ligne arabe, trop puissante aux yeux de ceux-ci, menacée d'étranglement aux regards des premiers — et de démontrer qu'il n'y avait qu'une issue à cette inquiétude : le coup de force.

Il a éclaté. Le Caire a donné le signal, juste après la publication des « Mémoires » de l'Emir Abdallah, de Transjordanie, qui n'hésite pas à écrire : « Il n'y aura pas d'union arabe possible, aussi longtemps que le Hedjaz demeurera entre les mains des Séouds et que la Palestine fera l'objet des convoitises juives. »

La politique anglaise a lancé la Ligue arabe, lui donnant pour champions Abdallah de Transjordanie et Abdul Illah d'Irak. La Ligue prend une force imbréguée. Son action touche les Indes. Le Colonial Office n'a qu'un moyen de freiner cette puissance en marche : la division. On oppose Ibn Seoud à l'Emir Abdallah — la division pénètre au sein de la Ligue... et le tour est joué. La vapeur est renversée.

L'Egypte a prévu la manœuvre. La Ligue s'effritera peut-être. Mais la position de l'Egypte, après les dernières émeutes, est, à la veille des négociations égypto-britannique pour le retrait des troupes, plus forte que celle de la Grande-Bretagne.

Farouk I^{er} part gagnant dans la course à l'affranchissement total.

Quant aux Indes... c'est une autre histoire...

Pour ce qui est de la Palestine, elle fera l'objet d'une enquête spéciale dans notre prochain numéro.

lettre de Madrid

S O L I T U D E D E L' E S P A G N E

par notre correspondant permanent J, D'ANESSE-MOCHET

DEPUIS un certain temps, les observateurs bien informés prévoyaient que la situation alimentaire et la situation économique générale de l'Espagne ne s'amélioreraient pas et que, bien au contraire, elles empireraient de façon inquiétante.

C'est là un fait paradoxal, puisque l'Espagne semble suivre en cela le destin des pays d'Europe que la guerre a ravagés, alors qu'elle a précisément été épargnée par les bouleversements des hostilités. Mais il ne s'agit que d'une coïncidence : les pays d'Europe connaissent la misère parce que leurs moyens de production sont détruits et parce qu'ils ne peuvent, sous peine de déséquilibrer leurs finances et aliéner leur liberté, faire appel aux produits étrangers ; tandis que l'Espagne connaît des difficultés du même ordre parce qu'elle se heurte à l'hostilité croissante de la plupart des démocraties et se voit obligée de se replier sur elle-même et de ne compter, dans la mesure du possible, que sur ses seules ressources.

Aussi, depuis un certain temps, les pouvoirs publics se sont-ils résolus à reconnaître officiellement, de façon de moins en moins enveloppée, que les difficultés économiques s'accroissent. L'avantage est double : on prépare ainsi le peuple aux épreuves qui l'attendent, comme si l'on supportait mieux les souffrances que l'on a pu prévoir, et on se pare du mérite de la sincérité, de la loyauté, comme si l'on était un honnête homme d'Etat de ces pays démocratiques où fleurit la liberté d'expression... C'est ainsi que le Commissaire général du Ravitaillement et des Transports, M. Rufino Beltran, a déclaré récemment, dans le bureau du gouverneur civil de Barcelone, qu'il faut s'attendre à de dures épreuves : en temps ordinaire, l'Espagne ne peut se contenter de sa récolte de blé ; or, a révélé le ministre, la récolte de l'année qui vient de s'écouler a encore été inférieure de treize millions de quintaux à celle de 1944, laquelle atteignait trente et un millions de quintaux... De ce fait, la ration de pain devra être réduite dans des proportions importantes, et on estime quelle sera la plus faible d'Europe...

Ainsi se dissipe définitivement l'équivoque qui planait jusqu'ici autour de la situation alimentaire de l'Espagne. L'abondance de pure apparence qui régnait dans la péninsule et qui n'était que l'injuste privilège d'une classe achève de se dissiper et laisse apparaître une réelle et croissante misère.

La solitude économique n'est que la conséquence de solitude politique.

On sent parfaitement que Franco essaie de durcir l'Espagne dans une sorte de mystique de l'isolement. Au refus de l'étranger, on répondra par la fierté, de telle sorte que, par une inversion des rôles, on aura l'air de repousser ce qu'en réalité il n'a pas offert...

Une telle attitude fait penser à la formule maurrassienne de « la France, la France seule... », dans laquelle s'exprime une humilité de faible et de vaincu qui veut faire de sa faiblesse une arme.

Aussi, pour développer cette mystique de l'isolement, la presse s'est-elle peu à peu faite l'écho des attaques qui sont dirigées contre l'Espagne dans les pays démocratiques. Alors qu'en général un prudent mutisme répondait aux offensives les plus précises, des communiqués de plus en plus amples mettent désormais le public espagnol au courant de ces attaques. Il serait faux de voir là une sorte de remords et de désir de devenir objectif, comme si l'on voulait faire droit aux affirmations des démocraties. Il s'agit, au contraire, d'un essai de coaguler l'opinion espagnole, de faire appel à sa susceptibilité, sa fierté. C'est ainsi que la presse s'est faite assez largement

l'écho des accusations portées contre l'Espagne au sujet de sa complicité avec l'Axe dans une affaire de contrebande d'armes.

On sent cependant, à certains détails, que la solitude pèse à l'Espagne, que cette asphyxie lui est douloureuse. On s'en est rendu compte à l'occasion d'un événement pour le moins paradoxal, à savoir la livraison par l'Espagne à l'Italie de 700 tonnes d'huile d'olive. Cette expédition compense 10.000 tonnes de blé que l'Espagne reçut de Mussolini lors d'une période de mauvaise récolte. Une telle livraison à un pays qui se signale en ce moment par une évidente bonne volonté démocratique aurait pu sembler à un phalangiste moyen inopportun et déplacé. Mais, en réalité, c'est une certaine fierté que l'on a notée dans la presse et dans l'opinion : on a mis en relief que l'Espagne sait faire honneur à ses engagements (nous avons souvent dit que l'on ne fait jamais en vain appel à l'honneur espagnol)... Mais on a surtout enregistré avec une sorte de soulagement cette reprise symbolique de relations commerciales, comme si elle pouvait être le signe d'un nouveau démarrage des échanges avec l'étranger.

Mais si l'Espagne se replie ainsi sur elle-même, ce ne signifie aucunement que ses problèmes intérieurs sont en passe d'être résolus. On peut affirmer, au contraire, que le conflit latent qui dresse une opposition armée contre le régime franquiste ne fait que s'aggraver. Il est toutefois très difficile de se faire une idée précise des forces de la Résistance. Il est certain que, dans certaines régions, existe un maquis républicain. D'aucuns prétendent même s'être heurtés à des troupes organisées, en uniforme, portant béret bleu et brassard tricolore (jaune, rouge et violet). On dit même dans la capitale que ces troupes très mobiles ou réfugiées dans des régions inaccessibles, disposeraient d'équipements modernes, de radio, etc... Mais ces rumeurs ne sauraient être acceptées sans imprudence. Il ne faut uniquement en retenir l'intérêt que l'opinion porte à cette opposition et l'inquiétude qui l'envahit à la pensée d'une nouvelle guerre civile. Et ce n'est pas sans appréhension que l'on songe ici à une révolution de palais qui rendrait à Don Juan le trône d'Espagne, car on craint que

ce ne soit pour le maquis le signal de l'insurrection.

Si la solitude est une source de difficultés économiques et si elle ne résout pas les problèmes intérieurs, elle est néanmoins exploitée par la presse espagnole et représentée comme une chance vraiment précieuse : l'Espagne aurait, en effet, de par cet isolement, le doux privilège d'échapper au communisme qui, si l'on en croit ces chroniqueurs politiques, ravage actuellement l'univers.

La France, qui est considérée ici comme une sorte de colonie de l'U.R.S.S., est particulièrement prise à partie. La Constituante est présentée au public espagnol en des termes dépourvus de toute aménité et on la qualifie fréquemment de « Convention », en laquelle les éléments communistes mèneraient tout le jeu. La décision résolue prise par la France devant le problème franquiste a été accueillie par des tirades véhémentes. Le journal du soir « Madrid » dit notamment, à ce sujet, que le gouvernement de la France ne représente pas les 40 millions de Français, « en majorité catholiques »... On a pu d'ailleurs remarquer depuis quelque temps que la presse catholique, sentant l'impossibilité d'un compromis avec les démocraties (compromis qui aurait pu être effectué par les soins de quelques hautes personnalités catholiques...), se serre autour du régime de Franco et prend une attitude plus intransigeante.

C'est toutefois avec inquiétude que l'on suit d'ici les répercussions à travers le monde de l'attitude française. Le cas de l'Argentine est suivi avec particulière attention, car il présente de profondes similitudes avec celui de l'Espagne, et l'on attend avec anxiété la solution qui lui sera donnée par les Alliés.

Les optimistes (ou du moins ceux qui prêchent l'optimisme...) soutiennent que le monde a bien d'autres soucis : soucis d'ordre alimentaire (bien que ce soit là la parabole de la paille et de la poutre !...), soucis dans le Moyen-Orient et en Extrême-Orient, soucis pour les Anglais aux Indes et en Egypte, soucis pour les Etats-Unis du fait des troubles sociaux, soucis pour la France pour des raisons tant économiques que sociales... et que l'on n'aura pas le loisir de s'occuper de l'Espagne...

Mais ce n'est là qu'une trompeuse apparence, et l'opinion sent très bien que la solitude espagnole ne peut être une solution, car les facteurs d'ordre intérieur aussi bien que ceux d'ordre extérieur finiront nécessairement par la briser.

La dernière et tragique manifestation de cette volonté de raidissement que manifeste le franquisme fut l'exécution de nombreux prisonniers politiques qui avaient été condamnés à mort par des cours martiales, mais sans que les sentences eussent été appliquées.

On aurait pu espérer que Franco saisisse là une précieuse occasion de ménager une transition avec un régime politique adouci. Il n'en a rien été et Cristino Garcia et ses héroïques compagnons ont payé de leur vie la volonté de raidissement de l'actuel régime espagnol, qui a été heureux de pouvoir faire une démonstration de sa force ou du moins de sa décision.

L'opinion espagnole a accueilli la sanglante nouvelle avec gravité, sans oser commenter. Mais elle a senti que Franco venait de fermer volontairement, rageusement, une des dernières fenêtres qui apportaient à l'Espagne l'air vivifiant du monde.



Franco lors de la cérémonie de promotion des nouveaux officiers d'état-major.

A SAN FRANCISCO 50 ENFANTS ORGANISENT LES NATIONS UNIES

La vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants. C'est un des adages qu'énonce sans y croire cette sagesse des nations, qui, louant l'innocence, se plaît d'autre part à conseiller la prudence et l'habileté.

Mais si la sagesse des nations n'en est pas à une contradiction près, on imagine mal que des enfants puissent exprimer leur point de vue sur le monde et l'avenir de la société autrement que dans une fête de patronage et sous le regard amusé de leurs parents. C'est pourtant ce qui s'est passé au collège Roosevelt à San Francisco, où des élèves de moins de seize ans ont tenu une assemblée analogue à celle qui vit au mois de mai, dans la même ville, les délégués des Nations Unies jeter les bases de la future organisation internationale.

Réunis dans une salle de classe, meublée et décorée selon le style de la Conférence de la Paix, jeunes garçons et jeunes filles représentant les nations intéressées, ont discuté avec le plus grand sérieux et la plus entière conviction, des problèmes que l'O.N.U. essaye de résoudre à travers les difficultés que l'on sait. La fille d'un émigrant grec luttait âprement avec

le fils d'un révolutionnaire russe connu. Des délégués dont les parents étaient Chinois ou Italiens, Juifs ou Allemands, devenus Américains, réussissaient avec une générosité intellectuelle et une bonne volonté surprenantes pour le journaliste, à établir un accord entre les esprits auquel leurs familles ne seraient jamais parvenues.

Derrière une longue table, cinq jeunes personnes représentaient les « Cinq Grands » : U.S.A., Grande-Bretagne, U. R. S. S., Chine et France. Chacun des

délégués, en chemisette, était placé sous son drapeau respectif. Une fillette ayant émis des réserves sur le choix de la France à faire partie du Conseil des Cinq Grands, l'assemblée procéda à un vote qui rejeta cette objection. Au tableau noir étaient inscrites les principales questions auxquelles les délégués avaient à répondre. Des cartes statistiques illustrant les principaux aspects du conflit ainsi que des problèmes de l'après-guerre couvraient les murs.

Au fond de la salle, quatre colonnes grecques représentant les Quatre Libertés, situaient l'atmosphère dans laquelle les délégués entendaient poursuivre leurs travaux.

La première, la représentante des Etats-Unis, Elizabeth, une jeune fille au regard sombre et combatif, prit la parole pour souhaiter la bienvenue aux représentants des cinquante nations. Elle s'exprima sur un ton légèrement emphatique mais qui n'avait rien d'enfantin.

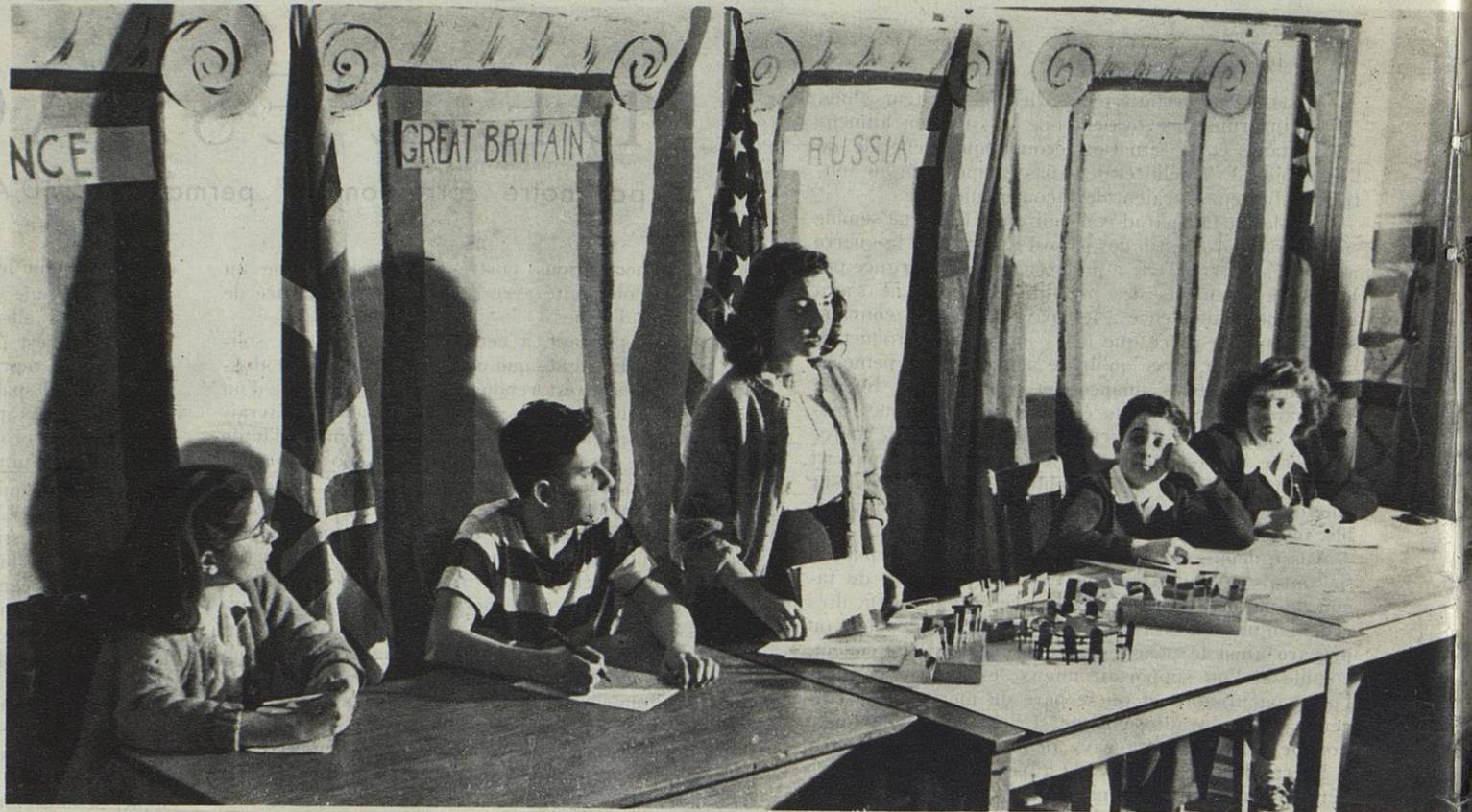
« Nous savons, dit-elle, qu'une paix durable ne peut naître que si nous savons dominer nos points de vue égoïstes et faire taire ces nationalismes étroits qui ont causé tant de mal dans l'histoire. Il nous appartient à nous, jeunesse du monde, de décider ce que sera l'organisation internationale. L'acceptation ou le refus de nos responsabilités affecteront les générations à venir. Nous avons à faire des sacrifices. Mais la paix mérite tous les sacrifices. »

Donald, délégué britannique, succéda à Elizabeth à la tribune. Comme sa collègue américaine, il insista sur les efforts à fournir pour amener une meilleure compréhension. Son style est clair, son éloquence persuasive. « Nous devons, exprima-t-il en substance, donner quelques années de notre vie pour assurer la paix ; mais, pour cette paix, des hommes n'ont-ils pas donné leurs cerveaux, leurs yeux et leur vie ?

A son tour, le représentant de la Russie, Joseph, prit la parole. Nettement plus petit que ses camarades, il apparaissait grandi par son maintien et son énergie à la tribune.

« Nous avons, déclara-t-il en scandant ses mots, à combattre pour une nouvelle guerre contre le pessimisme, contre l'intolérance et l'injustice. » Et il ajouta sous un tonnerre d'applaudissements, « que la Russie ne ménagerait pas ses efforts pour participer à la reconstruction du monde. »

Lorsque vint le tour de la Chine d'exposer son point de vue, l'assistance s'étonna de voir la grande



Derrière la table de la conférence, les délégués des Cinq Grands, Elizabeth (U. S. A.) souhaite la bienvenue aux représentants des 50 nations.



La Grande-Bretagne expose ses plans de reconstruction des cités détruites par la guerre.



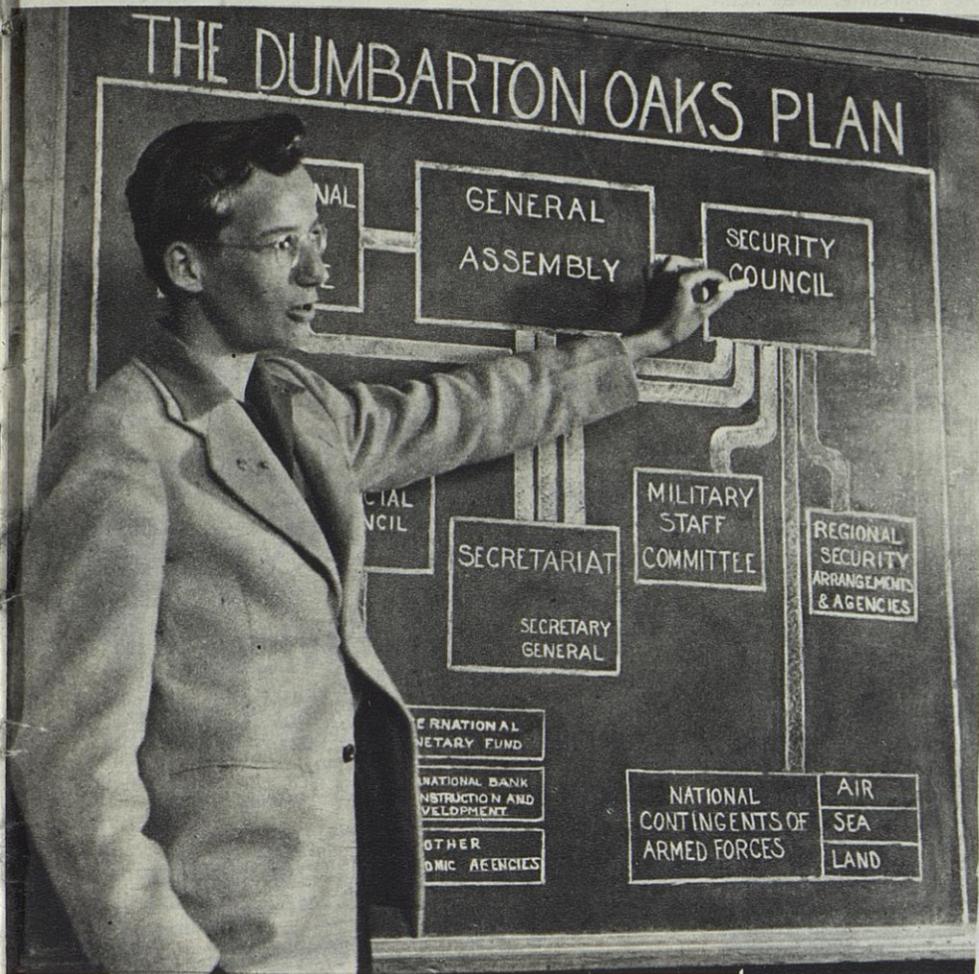
Le délégué britannique ne semble pas priser le protocole vestimentaire de ses compatriotes.



Le représentant russe semble jouer avec la maquette de la conférence.



La France est le seul pays qui admette des gens de couleur au Parlement. La présence d'Edwin à notre banc est un hommage rendu à notre tradition démocratique.



Un jeune spécialiste expose le plan d'organisation de N.U. de Dumbarton Oaks.

République asiatique représentée par Nina, une jeune blondinette du Sud. Une nouvelle délégation fut constituée, avec des Chinois cette fois, dont Sammy Lun, un très jeune athlète, l'orateur du groupe, qui commença par développer de vagues généralités. Le professeur qui assistait aux travaux de la Conférence intervint pour lui faire remarquer que les auditeurs seraient beaucoup plus intéressés par un exposé net de ce qu'il pensait être la situation de la Chine. Encouragé par cette intervention, le sportif diplomate abandonna ses positions premières de prudence pour se livrer à une critique du gouvernement que, dit-il, nous devons contrôler si nous voulons que les promesses qu'il nous a faites soient tenues.

Un jeune garçon de couleur, Edwin, posa sa candidature au poste de délégué de la France, qui, fit-il remarquer, est le seul pays à admettre des noirs au sein de son parlement. Satisfaction fut donnée à Edwin, qui parla courageusement au nom de notre nation.

Faisant fi du tapis vert et du sous-main comme ils avaient fait fi de l'habit et du verre d'eau, les représentants passèrent ensuite aux discussions pratiques. Successivement furent examinées les propositions de Dumbarton Oaks et de Bretton Wood ainsi que les principaux aspects de l'organisation internationale.

Nos jeunes délégués se montrèrent surtout préoccupés de déceler dans les plans établis par leurs aînés les germes possibles d'une nouvelle guerre.

La gravité, le bon sens dont tous firent preuve au cours de ces discussions, que ce soit à propos de

la rééducation de la jeunesse ou des facteurs religieux dans l'établissement de la paix, surprisent fort les quelques professeurs et journalistes admis à suivre la Conférence. Il ne fut fait aucune place à la subtilité. Loin d'é luder ou de taire les difficultés, les jeunes diplomates les mettaient plutôt en relief, bien décidés qu'ils étaient à en venir à bout. Mais ils n'en étaient pas pour autant dépourvus de tout réalisme et surent bien montrer qu'ils savaient, malgré leur âge, que rien ne marche sur des roulettes et que les peuples ne peuvent pas vivre seulement avec des rêves.

Ce qui frappait par-dessus tout, c'était de voir que ces enfants ne possédaient pas en eux la moindre trace de haine ou d'animosité, mais un désir sincère, profond, de connaître et de comprendre tous les points de vue. Et les adultes présents durent convenir que cette conférence était peut-être plus encourageante pour l'avenir des peuples que celle que tinrent de l'autre côté de l'Océan des messieurs qui ont passé depuis longtemps l'âge des culottes courtes.

W. R.



« Nous savons que l'avenir nous appartient. Nous devons travailler... » L'assistance écoute, recueillie.

PRÉSENCE du THÉÂTRE AMÉRICAIN



ALORS que le public européen et, en particulier, le public français subissent un engouement très marqué pour les romanciers américains modernes, de Bromfield à Steinbeck, de Pearl Buck à Faulkner et à Hemingway, on semble ignorer qu'il existe un théâtre américain, et même une tradition théâtrale.

Bien sûr, l'apport étranger fut immense. Il fallait former un peuple, des acteurs, des auteurs. Ce fut l'œuvre des grands artistes anglais et français qui révélèrent Shakespeare et Corneille au Nouveau Monde. Pendant longtemps, Shakespeare, celui que Voltaire appelait « le barbare ivre », retint l'attention des uns, souleva l'enthousiasme des autres.

En 1730, un comédien anglais, Tony Aston, remporte le plus grand succès dans les Etats du Sud, mais en 1870, il n'y a que cent acteurs pour toute l'Amérique, cinq cents en 1888.

A vrai dire le théâtre spécifiquement américain date de la fin de la guerre de Sécession. De nombreuses villes construisirent leur scène et recrutèrent des troupes.

Ce nouveau-né balbutiant s'imprégna tout de suite d'idées provenant du foyer intellectuel européen qui lui inocula la plupart de ses vices. De Scribe à Ibsen. De la pièce à thèse à la tragédie. Le romantisme que les Américains appellent le « romantique » sévit également avec des adaptations de « Monte-Cristo » et des « Trois Mousquetaires ».

Comme aujourd'hui tout cela est lointain. Comme

En 1940 « There Shall Be No Night » de Robert Sherwood, le drame finlandais durant la première guerre russo-finlandaise et « Watch on the Rhine » de Lilian Hellman's, pièce anti-nazie, cherchant à combattre l'indifférence américaine de cette époque.

En 1942. « The Skin of our Teeth », revue satirique sur le thème éprouvé de l'humanité cherchant à vivre. « The Patriote » est le drame inspiré par la vie de Thomas Jefferson, troisième président des Etats-Unis.

En 1945 « Harvey » est une pièce franchement comique dont le personnage principal est un lapin invisible. Le tout étant imprégné d'alcool... Le « Glass Menagerie » est une comédie amusante, mais d'un esprit faible.

On remarquera ce fait curieux : à mesure que l'on s'enfonce dans la guerre, les sujets deviennent de plus en plus légers. Du drame politique on aboutit à la ciréologie sans fond en l'espace de cinq ans. Devant le désastre de l'humanité, l'Américain éprouve le besoin de s'évader par le rire et on sait que le rire est contagieux aux Etats-Unis...

A côté de ces œuvres, il faut signaler de nombreuses pièces dont le succès est extrêmement grand à New-York. Et tout d'abord « Oklahoma ». C'est une comédie musicale dont l'action se situe sur le territoire indien à la fin du dernier siècle. Comment ne pas citer ces autres grands événements de la saison tels « Bloomer girls », « Up in Central Park », une autre comédie musicale, « Carousel » qui dépeint la vie d'une petite ville côtière, « Sing out, Sweet Land », une histoire de la musique et de la chanson américaines « A Bell for Adano », retraçant le conflit intérieur d'un officier américain, Frederic March, vivant dans un village libéré d'Italie. Ce « show » a été transposé à l'écran et sera bientôt représenté en France.

Mais ce qui retient le plus l'attention fut la remarquable pièce « Porgy and Bess », soutenue par la chaude et vivante musique de George Gershwin. L'his-

toire d'une fille légère qui devient amoureuse, aurait pu être jouée tout aussi bien par une équipe de comédiens blancs. On choisit cependant une troupe noire qui révéla une grande artiste, Hilda Simms.

« Carman Jones » est une version revue et corrigée de notre opéra-comique « Carmen » ; l'action se passe dans une fabrique de tabac américaine, le tout étant malaxé par des acteurs noirs !...

Des pièces qui débutèrent durant la saison 1939-1940 continuent à se jouer actuellement : « The Man who came to Dinner » et « The Time of your Life », de William Saroyan qui fut présenté durant plusieurs semaines avec grand succès dans un cercle américain de Paris à l'intention du public français. Comment ne pas mentionner « Arsenic and Old



L'« Antigone », d'Anouilh, est annoncé par de grands placards dans les journaux new-yorkais.

Lace » (Arsenic et Vieilles Dentelles) qui après avoir parcouru le monde entier se fait applaudir maintenant sur les scènes françaises.

Pendant, l'impression générale que l'on peut tirer de ces saisons de guerre est malgré tout assez médiocre. Il y eut un nombre considérable de pièces triviales, voire grossières, fort heureusement relevées çà et là par de bonnes comédies rehaussées soit de musique, soit de philosophie... soit encore par la chorégraphie d'Agnès de Mille qui donna entre autres « L'Oiseau de Feu » dans les décors de Chagall.

Le public américain s'est aperçu de cette médiocrité, c'est ce qui nous permet de voir maintenant apparaître de bonnes pièces dont le succès est assuré, telles « Strange Fruit », de Lilian Smith et « Deep of the Roots » qui toutes deux traitent d'un problème qui chatouille l'esprit américain, le problème noir. Depuis le 18 février, on représente la pièce d'Anouilh, « Antigone », qui a été adaptée par Lewis Galantière, l'ancien chef du Service d'information américain en France, et présentée par la grande actrice Kate Cornell avec en tête de la distribution Sir Cedric Hardwicke.

Molière n'est pas oublié sur les scènes de New-York. Mais il est fortement transposé. Le « Bourgeois Gentilhomme » devient « Would be a Gentleman ». La critique américaine le décrit comme une lutte héroïque entre le clown Clark (le Gentleman!) et notre bon Molière. Jusqu'à présent, la lutte est indécise...

Mais ce qu'il faut dire c'est combien l'amour de



Frederic March est le commandant américain en proie aux soucis de la saine justice dans « A Bell for Adano ».



Un blanc aime une noire. « Garden of Time » s'empare du thème.

Oui, l'amour des Américains pour le théâtre est grand. Et il est entretenu bien volontiers par les groupes financiers qui trouvent là une source de profits considérables. « Arsenic et Vieilles Dentelles » a demandé une première mise de fonds de 35.000 dollars.



Une scène d'Oklahoma, comédie musicale.

nous sommes loin des représentations données sur les théâtres flottants, les show-boats...

L'effort de la période 1939-1946 en ses débuts fortement marqués par la guerre tend vers un théâtre répondant spécifiquement aux goûts américains, des plus élevés aux plus bas.

Un excellent point de repère nous servira à déterminer avec quelque sûreté, les fluctuations du goût américain durant la guerre : c'est le prix Pulitzer, et le prix des critiques.

Quels furent donc les ouvrages couronnés ?

toire de « Porgy and Bess » est intéressante à plus d'un titre. En effet, la « première » remonte en 1930 et fut un échec; lorsque l'Amérique sut goûter pleinement la musique dont la dota Gershwin, ce fut un succès immédiat et constant. D'autre part, c'est par cette pièce que l'on peut dire que les noirs américains ont pris place fermement dans la vie du théâtre américain car, auparavant, les noirs ne pouvaient jouer que des rôles médiocres ou bien n'étaient représentés que dans des pièces comiques.

Paul Robeson, le grand chanteur, fit une remarquable composition d'Othello. « Anna Lucasta », l'his-

l'Américain pour le théâtre est grand. Il y a aux Etats-Unis 235 théâtres gérés par des entreprises commerciales qui emploient seulement des artistes professionnels. Ceci pour New-York et Chicago. Mais il y a 30.000 théâtres créés par des amateurs afin de représenter les pièces qui leur conviennent et de jouer les rôles qui leur plaisent. Faire du théâtre est pour eux une partie de leur activité civique. Ils prétendent que cet art est la synthèse de tous les arts. Sarah Bernhardt ne s'exprimait pas autrement.

Un dense réseau de groupes d'amateurs entretient la flamme de l'art dramatique des côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique. On rencontre ces groupes dans les hameaux et dans les villes, dans les granges et dans les universités, dans les églises et dans les salles de syndicats. C'est ce théâtre qui représente l'effort et l'habileté de ceux qui sont jeunes, de ceux qui ont de l'imagination.

Ce penchant pour le théâtre ne paraît pas incompréhensible lorsque l'on saura qu'il a été stimulé depuis 1914 par les universités qui dans leur programme ont inclus l'étude de l'art dramatique. Il y a maintenant 150 universités et environ 9.000 écoles secondaires qui appliquent leur méthode de production sur toute espèce de scènes. Il y a 65.000 groupes d'amateurs, avec une majorité d'étudiants. Il y a des clubs de théâtre qui montent parfois 25 pièces dans une saison. Ces clubs, ces groupes recèlent des équipes de menuisiers, de décorateurs, d'électriciens, de costumiers, de metteurs en scène, de machinistes et... d'auteurs.

Un nom, celui du professeur Arvold, est devenu célèbre dans les milieux du théâtre américain. Le professeur Arvold enseignait à l'université de Fargo, dans le nord du Dakota. Il convertit une chapelle en théâtre; se souvenait-il du Voltairre de Ferney? C'est le célèbre « petit théâtre rustique »; son animateur préside à la discussion portant sur les pièces à présenter dans un endroit pittoresque, un grenier baptisé « Lincoln Log Cabin Room » (La cabane en bois de Lin-



Les notables de la petite ville italienne attendent les décisions du major : « A Bell for Adano ».

coln). C'est là que naquit l'idée des librairies roulantes et que les Sioux, les marchands de bestiaux, les juges, les poètes, les acteurs, les hommes célèbres se réunirent à des époques différentes. En un mot, le théâtre de Fargo devint un laboratoire d'art dramatique. Arvold n'a pas engagé seulement son université mais tout son Etat et même une partie des Etats-Unis à s'occuper du théâtre et à organiser des spectacles en toute circonstance. Le résultat? Dans tout l'Est et l'Ouest, on représente des pièces dans des épiceries, sur les terrains de base-ball, dans des granges et même sur les scènes de grands théâtres.

Cette pièce, jusqu'ici, a rapporté 8 millions de dollars. Les Américains, à quelque classe qu'ils appartiennent, n'hésitent pas à payer de 57 cents à 3 dollars (de 60 à 350 francs) pour voir la pièce de leur choix et cela malgré la concurrence extraordinaire du cinéma.

Espérons que l'effort américain, son enthousiasme, sa vitalité, dont « Arsenic et Vieilles Dentelles » ne fut qu'un premier échantillon, nous donnera bientôt l'occasion d'applaudir en France de nombreux auteurs américains.

Jean STREET.

à l'écoute du Monde

Premiers gestes de l'O. N. U.

La première session de l'O.N.U. s'est ouverte dans le scepticisme et fermée dans l'appréhension. Reflet d'une atmosphère mondiale empoisonnée d'incertitude, de méfiance et de pessimisme !

Loin d'avoir procuré aux nations le sentiment qu'une autorité supérieure allait enfin, dans l'ordre, construire au moins la trame de l'organisation de la paix, l'assemblée plénière leur a donné l'impression d'une pénible recherche d'équilibre, et le comité de sécurité du ferme propos d'éliminer les problèmes les plus importants.

Les moyennes et petites nations ayant pris, semble-t-il, le parti de se rallier aux directives des grandes puissances, c'est entre ces dernières que s'est avéré le désaccord sur toutes les questions primordiales. La session n'a dès lors abouti qu'à des positions de compromis, provisoires, négatives, inspirées du souci de ménager les susceptibilités des grands pays par une procédure d'enregistrement, d'ajournement, et de « blocage », sans conclusion. Selon les pires méthodes du plus mauvais esprit parlementaire, on a écarté les discussions en « passant à l'ordre du jour ». Dominé par la peur, « âme de l'univers vivant », selon la forte expression de Ferrero, on a tout disjoint, mais rien construit.

Ainsi ont été enterrées les questions relatives à l'Iran, à la Grèce, à l'Indonésie, au Levant, à la Tripolitaine, à l'Erythrée, au Tyrol du Sud, etc..., mais ces questions n'en demeurent pas moins vivantes et n'en deviennent que plus irritantes.



La police militaire russe n'arrête pas ces deux jeunes Anglaises... Il s'agit seulement d'une patrouille russo-britannique dans la nuit berlinoise.

Le seul fait de les avoir posées sans les résoudre a illustré l'opposition des antagonismes et la persistante virulence de la fièvre nationaliste et du virus impérialiste.

« Je ne dois pas oublier, a dit M. Vychinski, que je défends l'intérêt de mon pays ». Quoi de plus légitime, en soi, que cet aveu ! Mais que de conflits en perspective si chacun s'en tient au même principe ! Ce qu'a sagement mis en lumière M. Valle, délégué du Brésil, en observant que les membres de l'O.N.U. « étaient aussi un tout petit peu réunis pour une autre raison et pour atteindre un autre but : la réalisation de la paix ». Ce qui l'a fait traiter, par M. Vychinski, de personnage très estimable mais de « Monsieur très amusant » !

Comme l'a écrit le *New York Worker* à l'adresse des Américains, « ce n'est pas pour édifier la grandeur nationale que nous vous déléguons ; si vous ne comprenez pas cela, si vous ne le croyez pas, il serait préférable d'aller vous promener ».

S'il est vrai, la plupart des membres de l'O.N.U. auraient-ils rien de mieux à faire que de réclamer leur vestiaire ?

L'Inde et les Anglais.

COMME le laissait prévoir notre « écho » du 23 février, le « bouillonnement de l'Asie » a commencé de se faire sentir avec les émeutes de Calcutta et les manifestations révolutionnaires de Bombay.

A la suite de quoi le gouvernement britannique a décidé d'envoyer en mission aux Indes trois de ses membres : Lord Pethick-Lawrence, secrétaire d'Etat pour l'Inde, Sir Stafford Cripps, président du *Board of Trade*, et M. A.-V. Alexander, Premier Lord de l'Amirauté, chargés de conférer avec le vice-roi, Lord Wavell, sur la procédure à adopter pour doter le pays d'une Constitution indépendante. C'est la première fois que, comme l'écrit le *Times*, « le cabinet lui-même » se transporte, par délégation, hors du Royaume Uni, pour régler une question d'intérêt impérial.

L'importance du problème à résoudre légitime ce déplacement. Il semble bien, d'ailleurs, que l'ère des compromis soit close : il faut trancher. L'indépendance de l'Inde ne peut plus être discutée. Il s'agit seulement d'éviter qu'elle se fasse contre l'Angleterre. Perspective dramatique pour les deux parties, car si les Britanniques perdent l'Inde, l'Inde risque, de son côté, de dévaler dans l'anarchie.

L'Inde sans les Anglais.

PIERRE LOTI a décrit, sous ce titre, les magnificences de l'Inde, avec l'arrière-pensée que la présence des Anglais, l'ayant dégradée et profanée, leur départ lui restituerait son caractère original et, à ses habitants, l'euphorie.

Sans doute les Anglais n'ont-ils pas toujours traité l'Inde comme il eut convenu pour se l'attacher, mais il serait puéril de nier qu'ils y ont répandu de grands bienfaits. Ils y ont en tout cas importé l'ordre, et maintenu, sauf de passagères convulsions, une certaine unité qui serait bien vite rompue s'ils devaient quitter le pays.

Sans parler d'une scission possible, et même probable, entre Musulmans et Hindous, la condition sociale de l'Inde, influencée par l'existence des castes et la survivance des superstitions, s'oppose irréductiblement à toute fin d'intérêt national.

L'Inde d'aujourd'hui, comme celle d'hier, est divisée en 2.500 castes dont chacune, impénétrable aux autres, a ses tabous, son idiosyncrasie, ses intolérances et ses haines : seule, la crainte de la loi anglaise en a pu jusqu'alors contenir l'explosion. Au dernier degré de cette échelle, 60 millions d'hommes, les sans-caste, les parias, que leur nom d'« intouchables » assimile aux pestiférés, vivent au ban de la société dans une inexprimable misère physique et morale.

Peut-on vraiment dire de ce pays qu'il est mûr pour la liberté ?

Haro sur l'Angleterre !

ON se demande outre-Manche pour quelles raisons la Grande-Bretagne a été appelée, à l'O.N.U., à porter les péchés du monde. Pourquoi elle a été seule mise en cause à propos de l'Indonésie, et non la Hollande ? Pourquoi seule à propos de la Syrie, et non la France ?

Cela ne tendrait-il pas à montrer que l'indignation de l'U.R.S.S. ne paraît pas s'être élevée au nom des principes du droit des gens, mais qu'elle est, en fait, dirigée contre la seule Angleterre ?

S'il en était ainsi, l'U.R.S.S. ne risquerait-elle pas de donner quelque apparence de raison aux campagnes antisoviétiques actuellement orchestrées dans les pays anglo-saxons ?

La crise alimentaire mondiale.

« SANS doute la pire des temps modernes », a dit le président Truman, aggravée par la coïncidence de récoltes déficitaires de riz en Asie orientale et de blé en Europe et en Afrique, privant de nombreuses populations des aliments de base qui eussent pu compenser en partie la pénurie de certains autres.

Au contraire, aux Etats-Unis, la production alimentaire s'élève, fort heureusement, à un niveau jamais atteint. Tandis que les rations courantes y représentent 3.300 calories par tête, 140 millions d'Européens sont réduits à moins de 2.000, une trentaine de millions à 1.500, un grand nombre d'autres à 1.100 et parfois bien moins, sans parler de la disette des produits les plus nutritifs.

Cet état de choses a provoqué dans les pays anglo-saxons et en Amérique espagnole un très louable mouvement de solidarité. L'Angleterre, dont la propre situation n'est pas brillante, a résolu de diminuer ses rations de matières grasses et d'en revenir au pain bis ; l'Argentine elle-même a limité sa consommation de viande ; l'Australie, le Canada et la Nouvelle-Zélande en ont fait autant pour le blé ; et les Etats-Unis, qui fournissent de riz l'Extrême-Orient,

prennent de sévères mesures afin d'envoyer, cette année, en Europe, sans parler de grandes quantités de blé et de lait, 800.000 tonnes de viande et 375.000 tonnes de matières grasses. Ces préoccupations humanitaires ont gagné jusqu'à l'O.N.U. qui s'y est associée d'une résolution unanime.

N'était la désastreuse circonstance à laquelle s'applique cet élan, nous en éprouverions une grande joie sans mélange. Il témoigne, en effet, d'une exacte compréhension de l'entraide internationale. Et cela nous dédommage quelque peu de l'indifférence qui lui est opposée par ailleurs.

Le litige de Teschen

RATTACHÉ jusqu'en 1914 à la Silésie autrichienne, revendiqué en 1919 par la Tchécoslovaquie et la Pologne, l'ancien duché de Teschen a été partagé en 1920 entre ces deux compétiteurs dont aucun ne fut satisfait. La meilleure part échut à la République tchécoslovaque : 1.280 kilomètres



Une homme heureux ! Cet honnête commerçant de Chicago annonce fièrement que sa femme vient d'avoir des jumeaux, et invite son aimable clientèle à recevoir des cadeaux à l'occasion de cet événement.

carrés, 300.000 habitants comprenant une minorité de Polonais, pays minier riche en charbon et en usines métallurgiques, noeud de communications entre l'Europe Centrale et la Russie du Sud, sur lequel la Pologne a toujours eu les yeux fixés et dont elle s'empara unilatéralement en octobre 1938, après Munich. Annexe à la Silésie allemande un an plus tard, libéré par les Russes en 1944, provisoirement restitué aux Tchécoslovaques, il a fait l'objet depuis lors de négociations dont aucune n'a abouti.

La revendication polonaise s'appuie sur des « droits historiques » à vrai dire assez imprécis ; la réclamation tchécoslovaque invoque un intérêt vital. « Si nous perdons Teschen, a précisé M. Ripka, ministre du Commerce du gouvernement de Prague, notre extraction de charbon tombera à 9 millions de tonnes, alors qu'au cas contraire, la Pologne en aura encore au bas mot 70 millions. La perte des mines de Teschen mettrait donc en péril non seulement la région de Morawska-Ostrawa, mais toute notre économie nationale. »

Telles sont les données du problème qui, faute d'un règlement amiable considéré comme impossible, sera soumis à l'arbitrage de la Conférence de la Paix.

Tactique originale des communistes Japonais.

« **N**'OUBLIEZ pas que c'est grâce aux Américains que je suis rentré au Japon », déclarait hier le chef du Comité central du Parti communiste nippon, M. Nosaka, fraîchement arrivé de Ye-Nan où l'avait embarqué un avion de l'*American Aircraft*. Confirmation de l'intérêt que, paradoxalement, témoigne le général Mac Arthur aux communistes japonais, « seuls ennemis déclarés du pouvoir impérial » !

Encore s'agit-il de s'entendre sur la réelle portée de cette hostilité des communistes qui, face aux convictions traditionnelles de la presque unanimité



1873 : Jonathan-l'Américain est en face d'Ivan-le-Russe. « *The Young Giants* », disait la légende du caricaturiste. Les géants ont grandi...

des masses, répugnent à se prononcer contre le principe monarchique dont ils entendent seulement limiter l'exercice.

Plus tacticiens que doctrinaires, les communistes japonais, qui ne veulent plus du régime impérial, s'arrêtent dès qu'il s'agit de s'en prendre à la famille souveraine issue de la déesse du soleil et appelée à régner éternellement sur le Japon. En somme, a-t-on pu dire à M. Nosaka, vous criez « A bas l'empire et vive l'empereur » ? Non pas, protesta-t-il, nous ne crions pas « Vive l'empereur », et nous voulons l'abdication d'Hirohito. Mais, cette abdication acquise, nous n'avons aucune objection à ce que le prince héritier lui succède, pourvu que, ne gouvernant pas, il se borne au rôle traditionnel décoratif et religieux qu'ont exercé jusqu'au XIX^e siècle ses prédécesseurs dynastiques. Nous voulons, en tout cas, éviter de heurter le sentiment populaire en liquidant brutalement des princes et des princesses vénérés pour leur essence divine. »

Suprême habileté, sans doute, mais pour l'observateur averti de la mentalité nipponne, symptôme révélateur de l'emprise exercée sur les plus évolués par une dévotion millénaire.

Peut-on, dès lors, parler de conversion démocratique ?

Vers la fertilisation des déserts.

LES efforts couronnés de succès dépensés par les Etats-Unis pour fertiliser leurs déserts et l'œuvre magnifique accomplie par leurs ingénieurs dans la vallée du Tennessee ont provoqué en Arabie, en Chine, en Asie centrale et en Australie un très vif mouvement d'attention.

Plus de trente Etats ont, en 1945, délégué des experts chargés de se documenter sur place, qui sont rentrés dans leur pays pleins d'idées nouvelles et d'espoirs. Dans au moins la moitié de ces Etats, des études ont été entreprises et des appels lancés au concours d'ingénieurs et de conseillers américains. Décisions d'importance capitale pour la transformation du monde et son évolution sociale !

Les conséquences de l'irrigation d'immenses régions stériles, telles que la Mésopotamie, la plus grande partie de l'Egypte, les vallées du Gange et du Yang-Tsé et les quatre cinquièmes au moins du vaste continent australien, sont actuellement imprévisibles. Elles dépassent notre imagination.

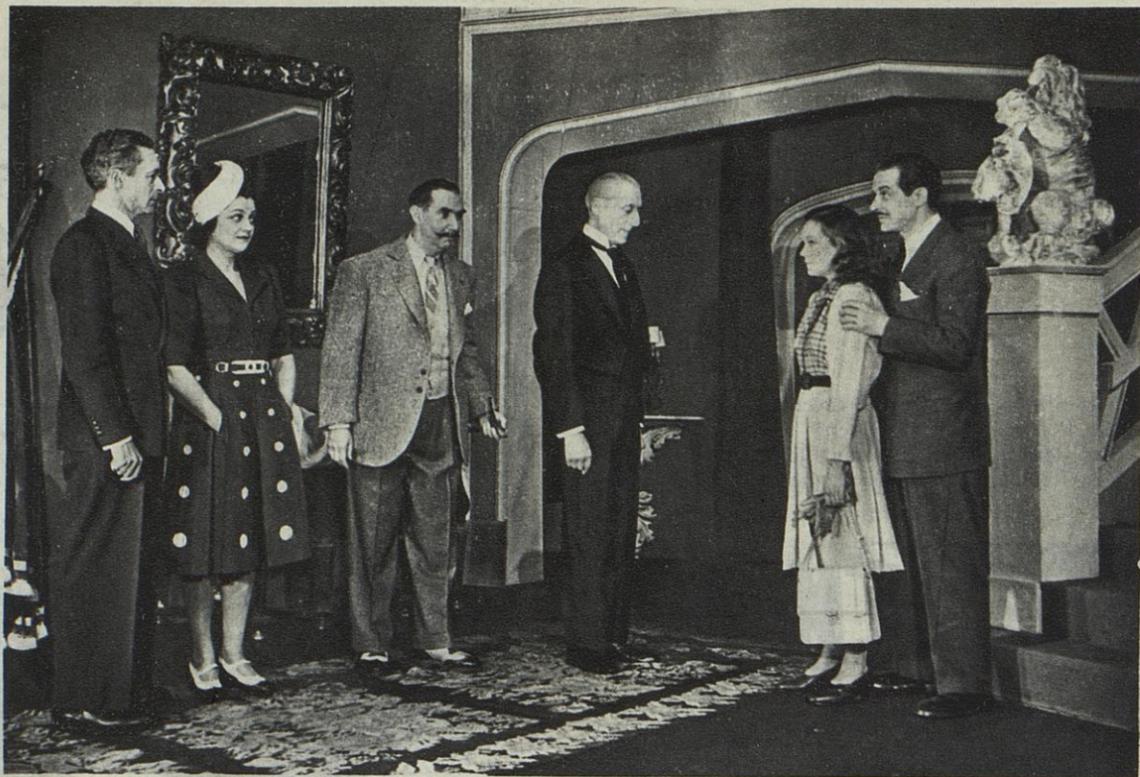
La monomanie du stockage.

APRÈS les tonnes de pommes de terre gelées, les tonnes de légumes pourris, les tonnes de sucre volées et les tonnes d'oranges avariées dans les resserres, est-il vrai qu'il existe en ce moment, dans les usines de Croix-de-Vie, 400 tonnes de boîtes de sardines rancies et 3.000 tonnes de Concarneau en grand danger de le devenir parce qu'ayant largement dépassé la période de six mois de garantie ?

La monomanie du stockage appliqué sans discernement est, dans les circonstances présentes, presque d'aussi grave conséquence que pourrait l'être le gaspillage. Sous prétexte d'éviter l'un, abuser de l'autre, c'est proprement tomber de Charybde en Scylla.

FABIUS.

P.-S. — Nous avons publié dans notre livraison du 16 février un article sur les élections belges signé L. G. Nous tenons à préciser qu'en dépit de la similitude des initiales, notre correspondant Louis Guittard n'est pas l'auteur de cet article.



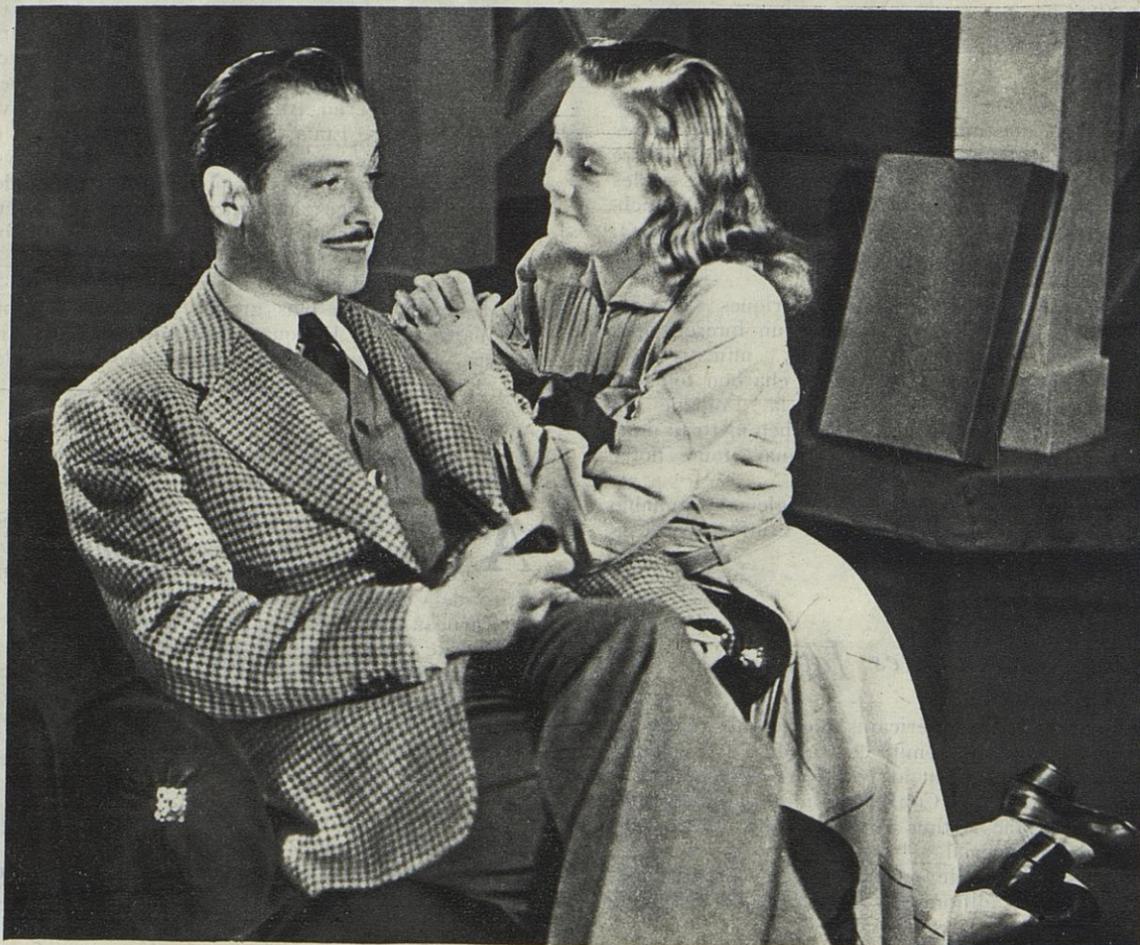
Voici la nouvelle épouse... Les hôtes familiers du château restent dans une mystérieuse réserve.

TIRER une bonne pièce d'un bon roman est déjà difficile. Transformer en comédie un roman médiocre est impossible, surtout si ce roman a obtenu, à la suite de malentendus, un grand succès. On ne peut donc s'étonner que Mme Daphné du Maurier n'ait pas réussi ce tour de force sans précédent. La pièce qu'elle vient de faire représenter au théâtre de Paris, tirée de son roman *Rebecca*, fidèlement adaptée par M. René Laporte, ne pouvait que surprendre les critiques qui n'avaient pas eu le temps de lire le roman. Les spectateurs retrouveront sans doute avec plus de plaisir ces héros et l'atmosphère qu'ils avaient aimés en lisant le livre. Seront-ils déçus en comparant les personnages que leur imagination avait forgés et les acteurs qui les incarnent ? C'était une redoutable épreuve pour les interprètes, et il faut reconnaître qu'en dépit de leur talent, ni M. Fernand Gravey, ni Mlle Lise Topart n'ont su imposer leurs créations. On peut même se demander s'ils comprennent bien la psychologie des protagonistes de *Rebecca*, M. et Mme de Winter, qu'ils se sont un peu légèrement chargés de nous présenter sur la scène. C'est, à mon avis, les deux grands responsables de l'accueil réservé qui fut fait à la création de *Rebecca*. M. Fernand Gravey, qui devait nous suggérer la passion contenue d'un grand seigneur anglais du siècle précédent, je veux dire de l'époque d'avant la guerre, a prouvé qu'il était un excellent acteur comique. En le voyant s'agiter sur la scène du théâtre de Paris avec une si remarquable aisance, nous attendions sans cesse qu'il fasse le geste qui allait nous permettre d'éclater de rire, qu'il prononce enfin un mot qui nous autorise au moins à sourire. C'est miracle que nous ayons pu nous retenir et c'est sans ironie qu'il faut féliciter M. Gravey d'avoir su éviter ce qui, en l'occurrence, eut été une catastrophe. Quant à Mlle Lise Topart, qui devait nous séduire par sa jeunesse, elle n'a réussi qu'à nous inquiéter. Nous nous demandions sans cesse quelle étrange perversité avait poussé M. de Winter à épouser cette petite fille malingre qui criait sur la scène du théâtre de Paris des phrases qu'elle avait apprises par cœur en lisant un roman qui n'était pas écrit pour une lectrice de son âge.

Je suis persuadé que ces deux artistes, après avoir, pendant quelques soirs, étudié les réactions du pu-

blic, sauront modifier leur jeu et rectifier les erreurs de leur interprétation. Il est, en effet, possible et même probable que les spectateurs non prévenus, moins décidés à juger que les critiques, s'intéresseront à la lutte de deux êtres amoureux contre un fantôme. Ce combat, c'est en effet le thème de *Rebecca* et l'on conviendra qu'il ne manque pas de grandeur. On comprend qu'un romancier comme M. René Laporte ait été tenté de le présenter aux spectateurs français. En créant une atmosphère qui appelait le mystère, l'auteur et l'adaptateur ont, dès les premières scènes, suggéré que nous allions assister à une tragédie. Cet homme et cette femme qui s'aiment éperdument pourront-ils se délivrer du passé ? pourront-ils échapper aux souvenirs ? Leur amour sera-t-il plus fort qu'une morte ? Les alliés de la morte, de Rebecca, sont nombreux et actifs ; le décor de ce château sombre et froid que Rebecca avait su éclairer de sa beauté et de sa grâce, un amant qui ne se console pas d'avoir perdu sa raison de vivre, une amie passionnée qui ne veut pas

L'aime-t-il vraiment ? Les apparences l'affirment, mais elle croit avoir découvert un secret plus profond.



REBECCA AU THÉÂTRE DE PARIS

L'auteur s'est montré si discret, a si rarement éclairé les aspects tragiques de cette intrigue, qu'on craint sans cesse de commettre une erreur.

Le metteur en scène aurait pu aider et les spectateurs et l'auteur. Il a exactement fait le contraire. Il nous a présenté ce qu'il a cru être une pièce policière. Ainsi, il a complètement déséquilibré la pièce et en a faussé le sens. En outre, le décor ne crée pas l'atmosphère que le texte imposait.

Cette présentation de *Rebecca* est une expérience qui prouve que le théâtre ne souffre pas d'erreurs, même légères. Monter une pièce est un travail d'équipe et chaque équipier doit travailler dans le même esprit. L'auteur et l'adaptateur ont été desservis aussi bien par leurs interprètes que par leur metteur en scène. On le regrette d'autant plus que *Rebecca* était une promesse. M. René Laporte, qui est un passionné du théâtre, qui est l'auteur applaudi de *Federigo*, qui est un critique dont les lecteurs du *Monde Illustré* n'oublieront pas les pertinentes remarques, saura vaincre cette coalition qui a empêché son adaptation d'être bien comprise et bien représentée. On souhaite qu'il ne se laisse pas décourager par ce qu'on peut appeler une malchance. Ceux qui, comme moi, sont ses amis, savent qu'il nous donnera bientôt une nouvelle preuve de son talent et l'on souhaite que, cette fois, la future équipe qui représentera sa prochaine pièce, discerne mieux ses intentions.

Philippe SOUPAULT.

Cyrano de Bergerac

La pièce d'Edmond Rostand — « tout le panache de la France éternelle », selon les affiches — vient d'être enregistrée pour la sixième fois sur pellicule cinématographique. M. Fernand Rivers a été l'artisan de la série de photographies animées et parlantes qui composent cette pièce filmée. M. Claude Dauphin prête son talent d'acteur à cette heureuse production qui ne concerne pas le cinéma.

M.



Léon Gischia
Femme.

L'ESPAGNE dans les fers reçoit l'hommage de l'art vivant. Les peintres — et les sculpteurs — de Paris ont voulu proclamer leur attachement à la patrie du Greco et de Goya, de Vélasquez et de Murillo, à cette terre hautaine qui a un goût séculaire de la grandeur. La rencontre sera sans doute précieuse pour aider les Espagnols qui luttent en exil contre l'habileté des politiciens et l'orthopédie du compromis. Pour l'art, ce geste a provoqué la réunion d'œuvres considérables qui, à elles seules, nous donnent une des expositions les plus belles de Paris. Il est rare de voir ensemble Borès, Braque, Fougerson, Gischia, Goerg, Grau Sala, Gromaire, Labasque et Matisse, Marquet et Marchand, Picasso, Pignon, Tal Coat et Walch.

Les trois toiles de Picasso, *Tomates* surtout, attirent les amateurs. Le *Nu* de Matisse, quintessence de tous les nus, est une des œuvres les plus intenses de ce peintre trop facilement ravi par le charme de ses couleurs. La gouache de Gischia, une *Femme* récente, caractérise parfaitement le point de vue de l'artiste qui force la réalité par des symboles plastiques rétablissant dans l'esprit la vérité initiale des formes.

Braque offre un précieux camée, aux gris nobles et chauds, *Io*. Dans une atmosphère similaire, plus diluée, Borès expose une petite *Nature morte*. On dirait que Gischia a un atelier fréquenté par des douzaines d'élèves. Sa peinture se reconnaît souvent sous des déguisements chromatiques. Un Marcel Burtin ou un Fulcrand ou encore un Marzelle regardent sans doute attentivement les recherches de Gischia. Saint-Saëns n'oublie pas Bonnard, Labasque (*La Femme au miroir*), se souvient de Matisse et Goerg lui-même interprète la vieille leçon de Rouault...

Gromaire expose une peinture solide qui rappelle sa plus belle époque : *Guerre d'Espagne*. La *Composition* sur fond jaune de Léger est son habituel morceau de bravoure, savamment décoratif. Walch s'adonne à un épanchement de couleurs qui font *La nappe bleue*. Marchand surprend par une petite composition indigne d'un affichiste épris d'un impressionnisme tardif ; pourtant, le talent de ce peintre ne manque jamais de contrôle et de mesure.

L'exposition est présentée par une chaleureuse préface de Jean Cassou : « Les noms de Juan Gris, de Pablo Picasso, de tant d'autres, proclament la part que le génie espagnol a prise à la merveilleuse histoire de la peinture française moderne et à quel point d'intimité, dans cette aventure, les deux pays ont été unis. Ils ont souvent parlé le même langage... »

Depuis l'exposition de l'Art catalan au Jeu de Paume, je ne crois pas que l'Espagne ait eu un écho plus noble.

LO DUCA

Hommage à l'Espagne

BORÈS, BRAQUE, FOUGERON, GISCHIA, GRAU SALA, HERNANDEZ, LÉGER, MATISSE, PICASSO, PIGNON, TAL COAT, etc...

(Galerie Visconti)



Labisse : *Le Monstre* (Gouache)

Hernandez : *Animaux*
(encaustique)



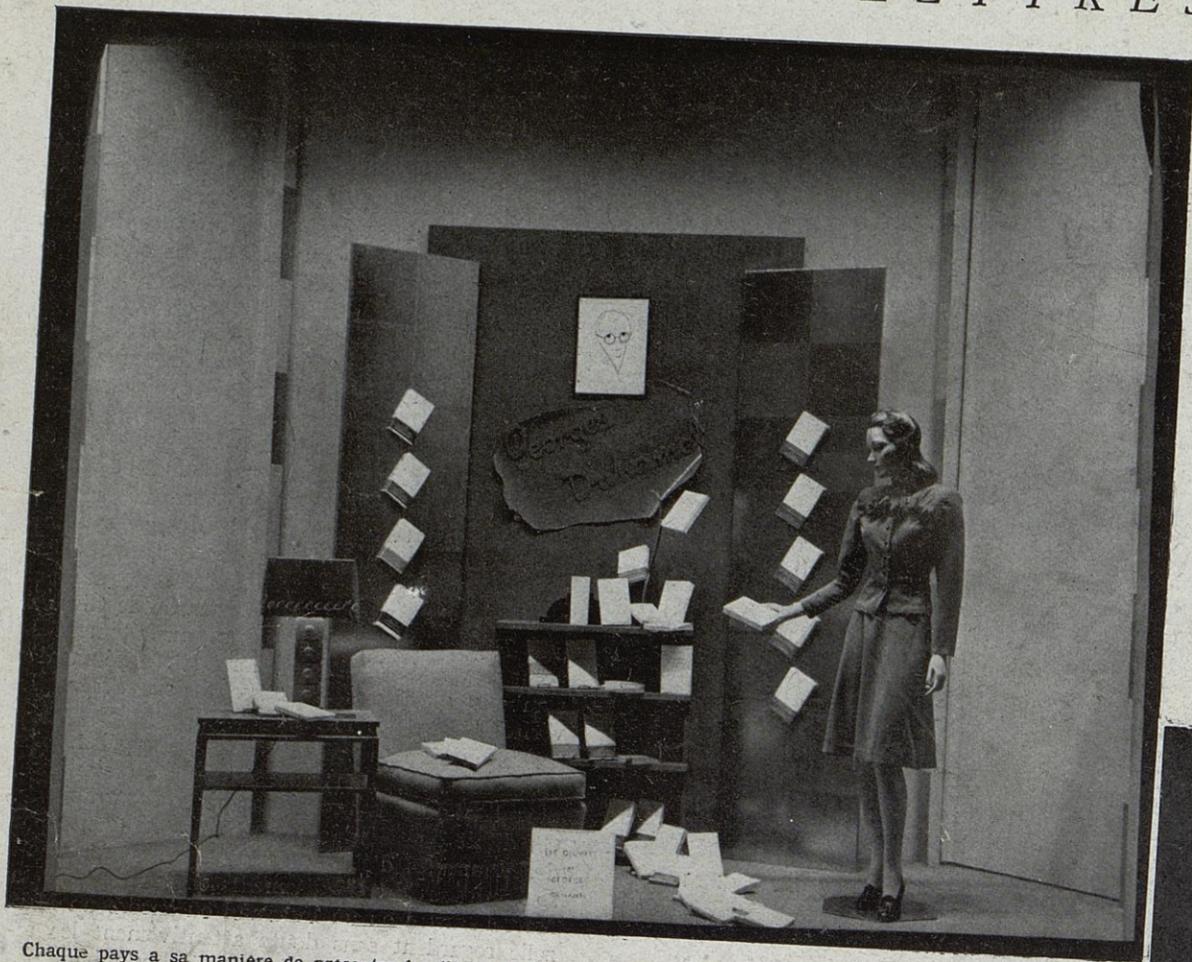
RENCONTRE FRANCO-ITALIENNE

Salle Tholozé-Vingt, à l'ombre du Moulin de la Galette, les cahiers « Rencontres » du Comité France-Italie organisent une exposition de peintres modernes italiens et français.

Rencontres de tempéraments et de tendances très opposées. Les infantes tourmentées d'Herat voisinent avec une nature morte et un paysage de Sergio Signori aux lumières chaudes, douces et nettes ; les personnages de la « Commedia dell'Arte » de Codagnone avec des fleurs de Varese. Une jeune vierge de Mariette Lydis aux grands yeux de droguée met une note d'un Montparnasse défunt. Signalons un émouvant portrait de Simonetti, *La petite mutilée* et de bonnes compositions de Cagli.

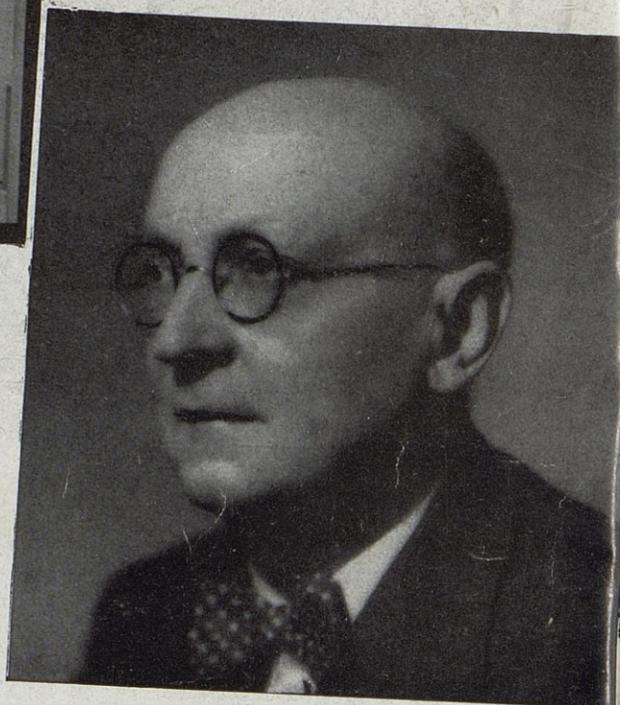
Parmi les sculptures, une tête de géorgienne de Scarpa, Isabelle de Pettenello ainsi qu'un couple d'amoureux de Signori qui se révèle également habile modelleur.

J.-C. N.



Chaque pays a sa manière de présenter les livres. Duhamel, au Canada, est particulièrement bien soigné...

GEORGES DUHAMEL
NOUS PARLE DE
LE RÔLE DU CANADA
DANS LA CIVILISATION
DE L'AVENIR



Georges Duhamel, président des 700 comités de l'Alliance Française (Photo Blakstone, New-York)

PAUL VALÉRY
ET LE CANADA

Paul Valéry, dans une de ses dernières préfaces pour *Nos cousins de Québec*, étude précieuse de Marie-Madeleine Charpentier (Éditions Colbert Paris), a écrit :

Un Français ne peut penser au Canada sans se sentir dans l'âme la présence et le contraste d'une immense amertume et d'un profond orgueil.

Il éprouve, en somme, le sentiment d'un père, qui, ayant abandonné sur une rive lointaine une très jeune enfant, la retrouverait, après nombre d'années, fille superbe, grandie dans une autre famille, heureuse et promise aux destins les plus fortunés. Mais une sagesse singulière se montre dans cette personne accomplie. Elle ne renie pas ce père dont elle fut abandonnée; il a sa place dans son cœur; mais elle est profondément attachée et dévouée à la puissante famille au sein de laquelle elle s'est développée.

Cette situation politico-psychologique me semble unique dans l'histoire. Elle me paraît aussi capable de développements de première importance.

Ce Canada affirme notre présence sur le Continent américain. Il démontre ce que peut être notre vitalité, notre endurance, notre valeur de travail. C'est à lui que nous devrions transmettre ce que nous avons de plus précieux, toute cette richesse spirituelle qu'il faudrait (qu'on me permette cette expression) mettre à l'abri de l'Europe.

GEORGES Duhamel nous revient d'Amérique. Nous avons voulu, dès son retour, interroger l'inlassable animateur de cette Alliance française — qui compte par le monde plus de 700 comités! — curieux à notre tour de connaître ses impressions de grand voyageur.

Mais ce n'est pas du pittoresque imprévu des traversées d'après-guerre ni même du chaleureux accueil qui lui fut réservé, que Georges Duhamel, de nouveau installé dans son hôtel particulier du quartier de l'Europe, nous parle aujourd'hui. On sait ce qui lui tient à cœur, et ce constant souci qui le caractérise de la noblesse et du progrès humains... Chaque pays doit son apport à la civilisation de l'avenir et c'est du rôle et de la place tenus par le Canada dans ce domaine que Georges Duhamel veut bien m'entretenir :

— Le Canada, m'expose-t-il, si l'on s'en tient seulement au nombre actuel de ses habitants, n'est pas encore, du moins en apparence, une nation de tout premier rang. En revanche, si l'on considère l'étendue de son territoire, c'est bien l'un des plus grands pays du monde. Le Canada, qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, qui a comme limites frontières des lacs aussi vastes que des mers et qui, en outre, voisine directement avec la nation qui détient la plus grande puissance temporelle de ce siècle, le Canada est sur une des routes les plus importantes de l'humanité. Avec ses immenses richesses agricoles, forestières et minières, le Canada représente, dès maintenant, l'un des réservoirs de notre civilisation.

— Me direz-vous ce qui vous intéresse plus personnellement?

— C'est de savoir si ce peuple canadien, actuellement en pleine ascension dans l'ordre temporel, doit jouer, dans l'ordre moral, un rôle à l'exacte mesure de son énorme puissance matérielle.

— Et quel est à cet égard votre diagnostic?

— Sans la moindre hésitation, d'ores et déjà, je réponds oui.

— Pourquoi?

— Les États-Unis sont composés, eux, par un échantillonnage complexe où figurent notamment tous les peuples d'Europe avec l'énorme, l'indiscutable prédominance de l'élément anglo-saxon.

— N'en est-il pas de même au Canada?

— Pas exactement. Il y a aussi, au Canada, un échantillonnage de races extrêmement diverses

et pourtant le fait dominant est la cohabitation des éléments anglo-saxon et français.

— L'élément français n'est-il pas numériquement beaucoup moins considérable que l'élément anglo-saxon?

— Il figure au Canada pour quatre millions d'âmes, ce qui est une proportion nullement négligeable. Mais cet élément est enraciné là-bas de très longue date, profondément attaché à son sol et fort de vertus anciennes, soigneusement conservées.

— D'où vous en concluez...?

— Je crois que le Canada offre actuellement un modèle préfiguré de ce que pourrait fort bien être une civilisation atlantique où se fondraient harmonieusement les éléments anglo-saxons et les éléments latins.

— La densité de la population, dans ce domaine, n'entre-t-elle pas en ligne de compte?

— Sans aucun doute! Mais, selon toute vraisemblance, la population du Canada va connaître un accroissement considérable.

— Ces éléments anglo-saxon et latin s'accroissent-ils dans une proportion analogue?

— L'élément anglo-saxon s'accroît surtout par immigration, tandis que les Canadiens français s'accroissent par la multiplication sur place.

— Les Canadiens d'origine française ont beaucoup d'enfants?

— Ils ont dépassé la période d'établissement et se tournent, avec une ferveur magnifique, vers les problèmes que pose la culture intellectuelle...

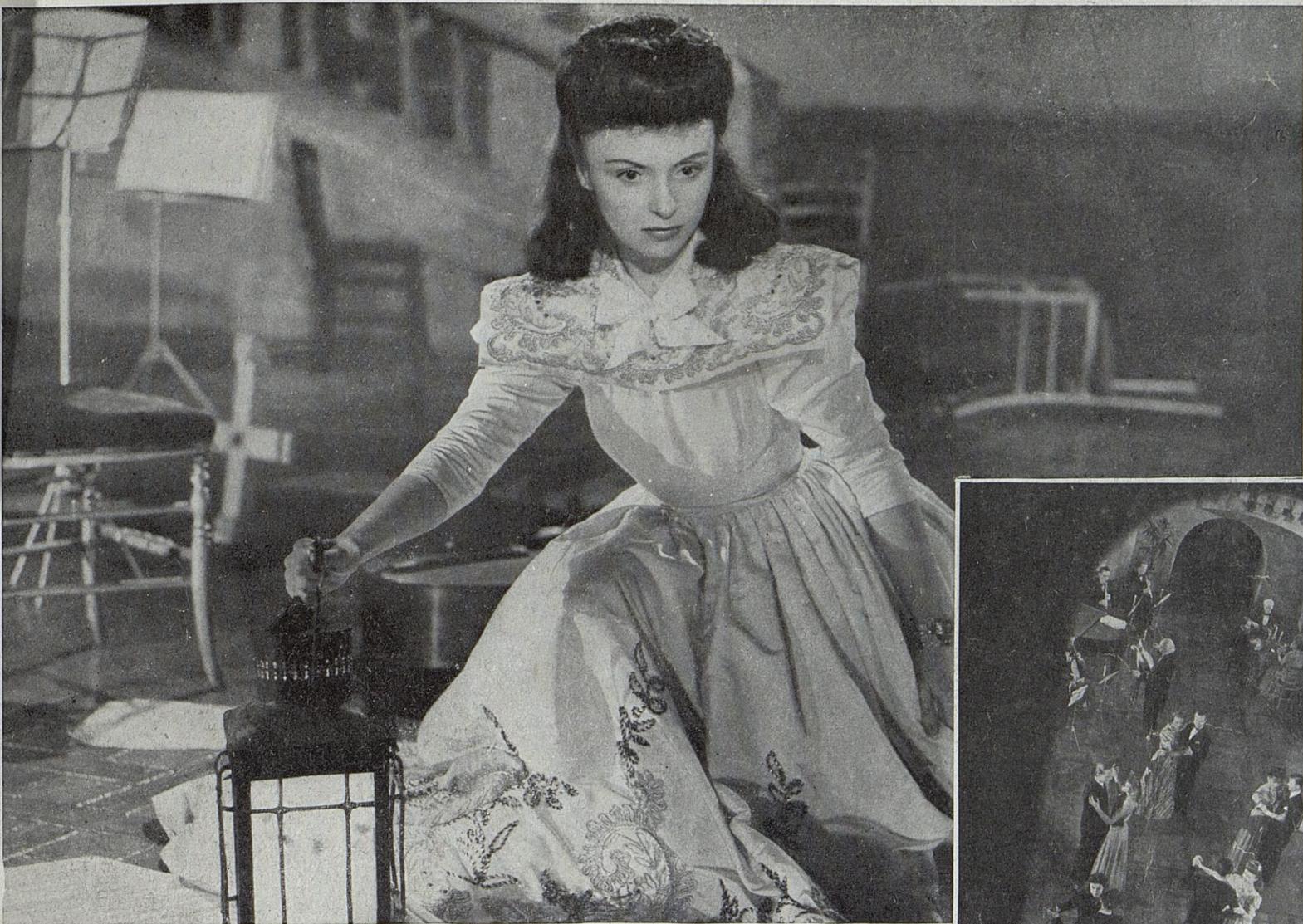
Georges Duhamel tend les mains vers la flamme qui éclaire et réchauffe son cabinet de travail :

— Il nous faut espérer beaucoup du Canada, une nation ainsi composée et qui, par sa précieuse intervention au cours des deux grands conflits du *xx^e* siècle, a su montrer, non seulement sa puissance, mais encore sa clairvoyance et sa sagesse.

Et je pense combien il est souhaitable qu'après les périodes de bouleversement et de séparation, les hommes de chez nous qui savent voir et lire les visages, ceux aussi qui ont marqué notre culture et puissamment aidé à notre prestige, passent les frontières et les mers, pour assurer nos amis lointains de la fidélité des amitiés françaises et nous rapporter, au retour, le témoignage des vérités universelles.

CLAUDE CÉZAN.

TIRER d'un déj
former
man mé
sible, su
a obten
malente
succès.
s'étonne
né du
réussi
sans pr
qu'elle
tirée de
M. Ren
ques qu
Les spe
plaisir
en lisa
person
acteurs
épreuv
qu'en c
Mlle I
On pe
la psy
Mme
chargé
avis, le
qui fu
Grave
d'un
veux
vant
qu'il
teur
s'agit
théâtr
si
nous
qu'il
lait
ter d
enfir
toris
C'est
ayon
c'est
félic
su
curr
tastr
Lise
nou
ness
nou
den
que
ava
ter
fill
sur
Pa
av
en
tai
tri
de
pe
ét



Non seulement Sylvie n'a pas peur des fantômes : elle les cherche.



On danse au château.

émouvante. L'esprit qui passe à travers les murs tandis que son suaire s'y arrête et s'affaisse est excellent, bien que montré avec une insistance excessive. La musique (de René Cloërec) souligne habilement tous les passages du naturel au surnaturel, qui n'est ici que du sous-naturel. L'image (de Ph. Agostini) est bien étudiée et les dialogues de Jean Aurenche se laissent entendre sans trop de grincements.

Des petites idées fourmillent pleines de promesses : le chien vivant qui est attiré par le chien fantôme, le vol et la restitution du camée par le faux fantôme, l'oiseau mécanique et la partition qui s'estompe à la lumière mourante des bougies... en somme, le film est bon quand il est raconté, car il ouvre des hypothèses charmantes ; mais vu, il déçoit.

La pièce d'Alfred Adam était agréable et d'une tenue théâtrale qui rendait plausible chaque phase du joli conte. Par une sorte d'aberration présomptueuse les adaptateurs ont tout changé en se bornant — ce doit être leur marque ironique — à reprendre une seule phrase de la pièce.

L'interprétation ne vaut que par François



Le fantôme de service.

Le fantôme ne s'acclimate pas en France », pourrait-on lire dans un traité de surnaturalisme. Le traité aura sans doute raison, malgré les exceptions cinématographiques de René Clair et les exceptions littéraires de Mérimée ou de Marcel Aymé. Le fantôme est goûté en France — preuve en soit le succès de



Odette Joyeux vue par Déro.

Blithe Spirit, de *Topper* ou du *Défunt récalcitrant* — mais comme on y goûte le caviar et le pamplemousse.

Claude Autant-Lara a voulu toucher au surnaturel et à cette évidence. *Sylvie et le fantôme* est le résultat regrettable de son défi. Son film n'est pas un conte de fées et il n'est pas non plus un rêve cocasse de mage terrien. Ainsi que l'a défini un éminent ami, « c'est du Méliès en casquette ». Aucune des images ne montre une conviction ou un amusement intime du metteur en scène. Ce n'est pas un défaut de sensibilité, mais une carence assez particulière : la compréhension d'Autant-Lara semble totale, mais jamais son cerveau ne croit à ce qu'il saisit. D'où cette froideur permanente, cet agacement qui aplatit les images, ce manque d'intensité et même cette absence d'erreurs.

Sylvie et le fantôme devait avoir sa place à côté de *Ma femme est une sorcière*, *Fantôme à vendre*, *Le Goujat* et *l'Esprit s'amuse*, *Dead of Night* ; mais le film n'a pas ce minimum d'in vraisemblance substantielle qui pourrait lui donner une survie quelconque.

Pourtant, son château est pavé de bonnes intentions et aucune ressource de la technique et de l'invention n'est négligée. La surimpression du chasseur blanc avec son chien aurait pu être

Périer en Ramure. Il est le seul homme de l'équipe, les autres étant des cabots, parfois très sûrs de leur métier. L'être de rêve, le fantôme du Chasseur Blanc, Alain de Francigny, est interprété par Jacques Tati, d'une mollesse déplaisante, ainsi que son *alter ego* vivant, Jean Desailly. Quant à Mademoiselle Odette Joyeux, son air de gamine aux yeux trop beaux ne dupe personne. Certes, elle donne ce que son metteur en scène lui demande ; mais où la douceur aurait convenu, nous avons de la mièvrerie ; là où on exigeait un langage paisible, on a la lenteur ; là où l'élan était obligé, nous avons des petites moues de petite fille capricieuse.

La fin « terrestre » du film m'a déplu par sa conclusion ahurissante, d'un conformisme qui daigne réfuter Georges Ohnet, saugrenue et irritante comme une injustice.

La fin « céleste » nous montre le Chasseur Blanc qui saisit une étoile à cheveux pour s'envoler, au-dessus du château et de ses tours, vers le firmament et y devenir une étoile. On pourrait croire que la poésie reçoit un tribut par une sorte de dernier hexamètre destiné à racheter les séquences sordides du film. Il n'en est rien. Même devant le ciel étoilé le film est resté muet. Nous songeons au beau ciel de Jean Painlevé, au mystère sidéral qu'il prévoyait. Nous nous rappelions, pourtant, que les étoiles de Painlevé n'étaient que des bouts de coton... Mais Jean Painlevé croyait au rythme qu'il voulait créer pour les autres.

MYLE

POINT DE LIEU SUR LA TERRE, OU LE LANGAGE
AIT PLUS DE FRÉQUENCE, PLUS DE RÉSONANCES,
MOINS DE RÉSERVE, QU'EN CE PARIS OU LA
LITTÉRATURE, ET LA SCIENCE, ET LES ARTS, ET
LA POLITIQUE D'UN GRAND PAYS SONT
JALOUSEMENT CONCENTRÉS. LES FRANÇAIS
ONT AMASSÉ TOUTES LEURS IDÉES DANS
UNE ENCEINTE. NOUS Y VIVONS DANS
NOTRE FEU.



PAUL VALÉRY

“Monsieur Tête”

P A R I S
EST LA FRANCE.

LES QUALITÉS FRANÇAISES
ET LA QUALITÉ FRANÇAISE

s'exaltent dans la vie parisienne,
dans son travail, dans ses arts,
dans son luxe.

P A R I S
CAPITALE
DE LA QUALITÉ